

NICOLAS LENGLET DU FRESNOY

Histoire de la Philosophie hermétique

Accompagnée d'un Catalogue raisonné
des Écrivains de cette Science.
Avec le Véritable Philalèthe
Revu sur les Originaux



**TOME PREMIER
M. DCC. XLII.**

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Nicolas Lenglet du Fresnoy

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

Accompagnée d'un Catalogue raisonné des Écrivains
de cette Science. Avec le Véritable Philalèthe
Revu sur les Originaux

TOME PREMIER

M. DCC. XLII.



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2013

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

PRÉFACE

L'Histoire de la Philosophie Hermétique, que je donne aujourd'hui, n'avait pas été entreprise jusqu'ici : il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les Savants, qui s'appliquent à l'Histoire, méprisent, avec raison, tout ce qui regarde cette Science ; et les Philosophes, uniquement occupés de leurs opérations, en négligent l'Histoire, et confondent tous les temps. Geber, le Philalèthe, Hermès, le Cosmopolite, tout chez eux se trouve confondu, pourvu qu'ils puissent réussir. Il ne s'agit pas pour eux de savoir quels siècles il faut rapporter ces Artistes célèbres, il est seulement question de les imiter et de les suivre dans les travaux et dans les folies qui leur sont propres.

Mais plus occupé de l'Histoire de cette partie de la Philosophie, que de la Philosophie en elle-même, j'ai cru que je pouvais risquer cet essai, comme l'avant-coureur d'un plus grand Ouvrage, auquel j'ai travaillé longtemps, c'est *l'Histoire de la Philosophie, des Philosophes et de leurs Opinions*. Ce travail m'a fait passer agréablement un temps de retraite, où tout autre se serait fort ennuyé.

Peut-être trouvera-t-on que je n'ai pas extrêmement approfondi le Sujet que je traite, et que j'aurais pu le charger d'un grand nombre de citations Grecques et Latines, qui auraient plu aux Savants, et qui auraient fatigué les personnes de goût, mais j'ai rompu la glace, et j'espère que quelqu'un pourra finir ce que je ne fais qu'ébaucher. Qu'un autre plus

habile et plus laborieux cherche donc à ennuyer le Public par des Compilations de passages ; pour moi je suis content d'instruire, et de le faire d'une manière claire et succincte ; c'est ce qui m'a porté à me référer autant qu'il m'a été possible ; si je n'en ai point assez dit pour les Savants, il y en a plus qu'il ne faut pour les gens du monde, qui ne seront pas fâchés de connaître les illustres fous, qui se sont jetés dans les égarements, dont j'écris l'Histoire.

Mon Ouvrage est fait de manière, que différents genres de personnes peuvent s'en amuser. Celui qui est bien aise de savoir des singularités, sans trop dépenser en lectures, trouvera dans le *Premier Volume*, et dans la première partie du second, tout ce qui peut flatter à sa curiosité. Il y verra même ce qu'il ignorait, ou dont il n'avait que des idées confuses, et peut-être même aucunes. Ce ne sera pas sans étonnement qu'il remarquera que les hommes les plus sages n'ont pas été exempts des vices trop communs parmi nous, la curiosité et la cupidité.

Le Philosophe désintéressé veut pénétrer la nature et sonder jusqu'où elle peut aller. Il veut connaître ce que l'art peut y ajouter. Quand on sait se renfermer dans ces justes bornes, on n'est pas toujours blâmable ; au lieu que l'Artiste avare cherche moins à découvrir le pouvoir de la nature et de l'art, qu'à satisfaire ses propres désirs. Mais cette première Partie fera voir la punition que la Providence a su imposer à la cupidité, par les immenses travaux et les pertes énormes, auxquelles ont été exposés ceux qui s'y sont livrés. Souvent l'avare a tout perdu, pour avoir voulu tout obtenir. Je ne connais pas de plus grand châtiment.

Mais que l'on y fasse attention, et l'on verra, que celui qui s'est vanté d'avoir réussi dans l'Œuvre Hermétique, n'a pas lui-même été exempt de peine. Il a eu pareillement sa punition. N'en est-ce pas une, que de travailler pendant soixante ans, comme a fait le *Trévisan*, pour jouir deux ou trois misérables années, ou se voir contraint, comme *Zachaire* et le *Philalèthe*, à se bannir soi-même de sa Patrie ? Être toujours fugitif et toujours en crainte : chercher continuellement la liberté, sans jamais trouver de repos : se séparer de la Société du genre humain, et par-là se priver d'un des plus solides bienfaits que Dieu ait accordé à l'homme. *Vae soli*, malheur à celui qui est seul, c'est la parole de l'Écriture Sainte. Telle a été cependant la condition de ces Philosophes, dont on ambitionne le sort, et dont on recherche la Science. Telles ont été les peines, où ils ont été exposés.

D'autres, qui sans travail, ont cru profiter de celui d'autrui, par des projections vraies ou fausses, dont ils n'ont été que les instruments, se sont-ils trouvés plus heureux ? On les voit presque toujours périr d'une manière funeste ; moins peut-être par la malice des hommes, que par leurs propres fautes. Preuve certaine que la Providence n'a point attaché l'état de l'homme à ces travaux extraordinaires de curiosités : elle nous a destinés à marcher par des voies plus simples et plus unies. Ce sont les réflexions que l'homme sensé doit faire sur tout ce qu'il trouvera d'historique dans mon Ouvrage.

Le *Second Volume* est destiné à un autre genre de personnes. J'ai cru que le Philosophe fou et curieux me saurait gré de lui donner le *Philalèthe*, tel qu'il

n'a pas encore paru, ni en Latin, ni en Français. Je souhaite que ces Artistes insensés en profitent. Et si j'avais cru leur faire plaisir, j'y aurais ajouté, non seulement les autres Ouvrages de ce Philosophe, mais je les aurais encore accompagnés d'un grand nombre d'opérations sur les seuls métaux, toutes extrêmement curieuses et fort utiles par les remèdes qu'on en peut tirer, dont quelques-uns sont plus connus par leurs effets, que par leurs préparations. Peut-être y viendrai-je, si je vois qu'on les demande.

Enfin le *Troisième Volume* satisfera des esprits d'un autre caractère. Dans le siècle où nous sommes on aime à lire superficiellement ; mais on veut savoir du moins les titres de beaucoup de Livres. On ambitionne de connaître la rareté des uns pour en orner son Cabinet, comme on ferait d'une porcelaine curieuse ; on cherche à s'assurer de la bonté des autres pour les parcourir légèrement ; on ne veut pas même ignorer quels sont les mauvais Écrivains, pour se donner dans le monde un air de Savant, en disant : ne lisez point celui-ci, c'est un Auteur médiocre ; attachez-vous à celui-là comme j'ai fait ; il est bon, j'en suis content : pour cet autre il est trop rare pour le conseiller ; cependant j'ai eu le bonheur de le trouver et de m'en saisir. Voilà le goût du siècle. Hé bien je le satisfais par les Trois parties de mon Ouvrage.

L'homme du monde prendra donc l'historique du *Premier Volume* ; l'Artiste méditera follement le *Second Volume*, et le curieux de Livres ne s'attachera qu'au *Troisième*.

Pour ne rien omettre de plausible en Histoire,

j'ai terminé le Premier Volume par une *Chronologie* des célèbres Artistes ; c'est-à-dire, des plus illustres rêveurs, dont l'humanité ait connaissance. Mais pourquoi dira-t-on, mettre une *Chronologie* à la fin d'une Histoire rangée elle-même, suivant l'ordre des temps ? N'est-ce pas une répétition ? Non, ce n'en est point une. Tous les Artistes n'ont pas mérité d'entrer dans le corps de mon Histoire : souvent c'étaient des gens obscurs, et toujours enfumés, dont les actions, renfermées dans un Laboratoire, ne se déclaraient qu'après leur mort ; rien ne transpirait de leur vivant, en quoi ils ont été sages. Ils n'ont paru depuis que par leurs Ouvrages : quelquefois même on a de la peine à fixer le temps où ils ont vécu. Il suffisait donc de les faire connaître comme Philosophes, bons ou mauvais, en les plaçant à leur rang. Cependant je n'ai mis que les plus considérables d'entre eux : les dates que j'en donne sont ordinairement assez certaines ; j'ai même eu soin d'avertir quand je ne les ai mises que par conjecture. Cette *Chronologie* se rapporte à l'Histoire, comme l'Histoire que j'écris se trouve éclairée par la *Chronologie*. C'est un abrégé de mon Livre, qui doit même frapper, soit par l'ancienneté de la Science, soit par les noms des personnes qu'on y verra rapportés. J'ai cru qu'on serait ravi de voir, d'un coup d'œil, la tradition suivie qu'on en peut faire. Cette *Chronologie* pourra même servir à ranger, dans l'ordre des temps, tous les Livres de ces illustres Visionnaires.

Il est temps de dire un mot de l'étymologie de la Science, dont je vais tracer l'Histoire. Il faut remarquer qu'il y a deux sortes de *Chimie* ; l'une sage, raisonnable nécessaire même pour tirer des remèdes utiles

de tous les êtres de la nature, sans en excepter ni les métaux, ni les minéraux : l'autre est cette Chimie folle et insensée, et cependant la plus ancienne des deux, par le moyen de laquelle les Artistes s'imaginent pouvoir convertir les métaux imparfaits en métaux purs et parfaits. La première a conservé le nom de *Chimie*, et l'on a donné à la seconde celui d'*Alchimie*. Mais d'où viennent ces noms ; c'est ce qui embarrasse moins les Philosophes, que les Littérateurs ? Quelques-uns de ces derniers ont dit qu'elle dérivait de Cham¹ fils de Noé, qui la pratiqua, dit-on, en Égypte, et qui a même donné son nom à cette partie de l'Afrique, qui dans les saintes Écritures, est nommée la Terre, ou l'habitation de Cham, *Terra Cham*, *Tentoria Cham* ; et cette Province s'est longtemps nommée *Chemie*, aussi bien que la Science dont nous parlons : Cela est bien ancien, et je ne voudrais pas me fier à une semblable étymologie. D'autres la font venir soit d'un mot grec, qui signifie fondre, soit d'un autre, qui veut dire extraire, parce que d'un côté la Chimie est occupée à fondre, et de l'autre à extraire et tirer les essences des corps mêmes les plus durs, par le moyen du feu ; et c'est aussi ce qui lui a fait donner le nom de *Pyrotechnie* ; c'est-à-dire l'art du feu, aussi bien que celui de *Spagyrique*, qui signifie également extraire, ou tirer.

On a cherché aussi d'où vient le terme d'*Alchimie* : Je ne dirai pas comme ont fait quelques ignorants, qu'il vient d'un Roi nommé *Alchimin* ; qui en fut, disent-ils l'inventeur, Roi cependant qui n'exista jamais. Il faut abandonner ces étymologies aux mau-

¹ Georg. Hornius, *Historia Philosophiæ*, Libr. 3. Cap. 5.

vais Artistes, qui opèrent et qui raisonnent également mal. Qui ne sait que les Arabes, ayant tiré des Grecs et la science et le nom, l'ont conservé, en y ajoutant seulement la syllabe, *Al*, qui leur est extrêmement familière, pour donner plus d'énergie à ce qu'ils veulent exprimer ; c'est comme s'ils disaient la Chimie par excellence, comme l'*Al-Coran* est pour eux le Livre par excellence.

Cette partie de la Chimie a eu encore le nom de *Science*, ou de *Philosophie Hermétique*, d'Hermès, ancien Roi d'Égypte, qui s'y appliqua le premier, ou si vous voulez qui s'en occupa le plus ; cela est égal. On l'a nommée aussi *Chrysopée*, et *Argyropée*, parce qu'elle travaille sur l'or et sur l'argent, ou même *Métallurgie*, parce qu'elle s'exerce sur les métaux. Enfin les anciens Grecs, qui l'ont pratiquée, lui ont donné le nom de *Science Divine*, d'*Art Sacré*, pour montrer, sans doute, qu'elle ne devait être, ni divulguée, ni profanée, en la mettant entre les mains du peuple. Aussi les Anciens en ont fait un grand mystère, n'en ayant jamais parlé qu'en termes allégoriques, de la manière à peu près qu'ils traitaient les mystères, qui regardent la Religion ou la Divinité.

Qu'on ne croie pas, que dans tout ce que je rapporte d'historique, je veuille assurer la vérité de la Science Hermétique ; je parle en Historien, et non en Philosophe ; je rends ce que j'ai lu, et non ce que j'ai pratiqué.

I – LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE EST LA PÉRIODE DE LA FOLIE ET DE LA SAGESSE HUMAINE

Je vais donner dans ce petit Ouvrage l'Histoire de la plus grande folie, et de la plus grande sagesse, dont les hommes soient capables. Est-il rien de plus insensé, que de vouloir changer la nature des Êtres ; et s'attribuer, pour ainsi dire, les droits et les prérogatives du Souverain Créateur ? Peut-on s'imaginer qu'on puisse penser sérieusement à pénétrer, à dévoiler même les Voies secrètes, dont la Divinité se sert dans la formation des Corps Métalliques ? Corps, dont à peine on connaît la composition.

Mais aussi n'est-ce pas être véritablement sage, que de réussir à ne devoir qu'à soi-même son bonheur et ses Richesses ? Qu'il est glorieux et satisfaisant de trouver les moyens d'être utile à ses amis, de soulager les Pauvres dans leur indigence, de bénéficier la société par des voies louables, et avantageuses au bien public. C'est une douce consolation pour l'homme de bien de se pouvoir dire à soi-même ; loin de chercher, comme tant d'autres, soit à envahir, soit à diminuer le bien d'autrui, pour me procurer quelque avantage particulier, je suis en état de répandre dans le Commerce un bien, qui n'y est pas, connu, et auquel on ne s'attend point. Je me trouve heureux, sans rien ôter à personne de pouvoir enrichir les gens de mérite.

II – COMBIEN LA SCIENCE HERMÉTIQUE EST ANCIENNE

Tels sont les hommes dont je prétends parler ; on y trouvera beaucoup de faux et très peu de sages. Telle est la science dont je vais tracer l'Histoire en peu de paroles ; et dans laquelle on trouvera beaucoup plus de faux que de vrai. Croira-t-on jamais que cette connaissance intime des Métaux, de leur transmutation et de leur perfection, qui passe pour la plus grande chimère, qui soit entrée dans la tête des hommes, est cependant une des plus anciennes de l'Univers ? Je ne veux pas néanmoins la faire remonter jusqu'à Tubalcaïn, que quelques Auteurs ont regardé comme le Vulcain de l'Histoire Profane, qui le premier des hommes sut fondre et manier les Métaux. Je veux encore moins, comme l'ont fait quelques Écrivains, la rapporter aux mauvais Anges, qui étant charmés de la beauté des filles des hommes du premier âge du monde, les séduisirent en leur apprenant, dit-on, les connaissances les plus secrètes, qui regardent la transmutation des Métaux. En vérité c'est aller trop loin que de pousser l'origine de cette science au-delà du Déluge. Il nous suffit de la prendre longtemps après cette inondation générale de l'Univers.

III – LES ENFANTS DE NOÉ SE PARTAGENT LES ARTS ET LES SCIENCES

À peine les hommes, sortis de ce triste naufrage, avaient trouvé les moyens de satisfaire aux besoins les plus pressants et les plus ordinaires de la vie ; à peine étaient-ils formés dans la science des mœurs, science nécessaire et précieuse pour le bien de la société, qu'ils ont cherché à perfectionner les Métaux, c'est-à-dire à donner une forme à ceux qu'ils tiraient des entrailles de la Terre, et à changer ceux qui sont impurs, en des Métaux purs et parfaits.

On remarque par l'Histoire Sainte que les enfants de Noé partagèrent entre eux les divers talents, que les hommes peuvent pratiquer. Tous à la vérité s'appliquèrent à l'Agriculture ; c'était l'occupation des premiers hommes : ce fut même une punition imposée à notre premier Auteur ; punition, qui devint nécessaire, s'ils voulaient soutenir et prolonger leur vie.

Japhet, ou sa postérité joignit à l'occupation primitive des hommes, le Talent de la guerre, les armes, le soin des Chevaux, et tout ce qui a rapport à la vie active et tumultueuse. *Sem* et ses descendants, qui étaient d'un caractère plus doux, ou ceux d'entre eux, qui voulurent conserver l'innocence de la vie, s'appliquèrent non seulement à la culture de la Terre, mais encore à la vie Pastorale ; Profession douce, occupation tranquille, qui laisse l'homme à lui-même, et ne le jette point dans les embarras du monde. Ce qui leur

donna lieu dans les veilles de la nuit, où les Étoiles paraissent avec plus d'éclat, d'admirer la grandeur du premier être dans le cours des Astres, qu'il a formés, et qu'il fait mouvoir avec une régularité, qui n'est pas moins admirable, que leur création.

IV – LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE CHEZ LES ÉGYPTIENS²

Cham au contraire, ou pour mieux dire ses enfants, choisirent, soit par goût, soit par une sage destination de la Providence, les Arts et les Sciences. Si *Mezraïm* fils de *Cham* n'exerça pas lui-même la Chimie ; l'on croit du moins qu'il la fit exercer par son fils aîné *Thaut* ou *Athotis*, nommé aussi *Hermès* ou *Mercure*, qui devint Roi de Thèbes.

Cham porta donc vraisemblablement cette science en Égypte ou du moins son fils *Mezraïm*. Et c'est de là que nous la voyons se répandre dans l'Univers.

Et sur ce que *Noé* a eu des enfants à l'âge de 500 ans, je ne dirai pas, comme a fait *Vincent de Beauvais*, que le Saint Patriarche a pratiqué lui-même la

² Comme l'Égypte a eu autrefois le nom de *Chemia*, de *Cham*, son premier habitant, aussi quelques écrivains en ont voulu tirer le nom *Chimie*, nommée souvent *Chemia* dans les auteurs. C'est ce que je laisse à discuter à de plus habiles Critiques ; c'est leur métier, et non pas le mien.

Chimie la plus parfaite, et qu'il a eu la Médecine universelle, qui est la partie la plus sublime de la Philosophie Hermétique ; il suffit de la donner à Cham ou à ses descendants, qui la cultivèrent en Égypte avec beaucoup d'autres sciences inconnues au reste de l'humanité. Et si l'on pouvait croire que l'ouvrage rapporté dans les Mss. grecs de cette science, sous le nom d'*Isis*, fût de cette Princesse, on serait assuré de l'antiquité de la Philosophie en Égypte, puisqu'elle était l'Épouse d'*Osiris*, qui est le même que *Mezraïm* ; ainsi la pratique de la Science Hermétique paraît remonter à plus de vingt-cinq siècles avant l'Ère vulgaire. Mais je ne porte pas si loin ma prétention. Il suffit donc de la rapporter à *Hermès* ou *Mercure*, surnommé *Trismégiste*.

V – HISTOIRE D'HERMÈS OU MERCURE TRISMÉGISTE

L'Égypte avait déjà produit un Prince nommé *Hermès* ou *Mercure*, il est marqué à la tête des Rois de cette nation sous le nom de *Tot* ou d'*Athotis*, fils d'*Osiris* ou *Mezraïm* et d'*Isis* ; quoiqu'il ait illustré son règne par l'invention de l'Écriture, et par la découverte de l'Arithmétique, de l'Astronomie, et même des Lois politiques ; quoiqu'il fût d'un génie extrêmement

subtil et très propre à inventer³ les choses nécessaires ou commodes à la vie des hommes, ce n'est pas néanmoins celui que les Chimistes regardent comme leur chef. Ils descendent jusqu'à *Siphoas* qui vivait environ 800 ans après Athotis, et plus de 1900 ans avant l'Ère Chrétienne. La science extraordinaire de ce Prince lui a mérité le nom de *second Thot*; les Grecs l'ont connu sous celui d'*Hermès*, ou *Mercure Trismégiste*. Et son nom, a été si célèbre⁴ dans les antiquités d'Égypte, pour avoir inventé les Sciences et les Arts et même la Physique, qu'on lui attribua depuis tout ce qui se faisait de grand, aussi bien que tous les ouvrages, que l'on écrivait sur les Sciences. C'est ce qui a produit jusque dans les premiers siècles du Christianisme des traités de Philosophie, dont la supposition saute aux yeux. Et les Arabes qui recevaient avidement tout ce que les Grecs leur présentaient, traduisirent en leur Langue les Livres qu'on lui attribuait sur les venins, sur l'Astrologie et sur les Pierres précieuses⁵.

Ce Prince fut donc un modèle des plus accompli de justice et de piété. Il entreprit, dès qu'il fut sur le Trône, de rétablir la pureté de la Religion et de

³ Diod, Siculus Biblioth. *Histor. Initio*.

⁴ Tertullianus de anima cap. 2. et adversus Valentinianos cap. 15. *Hermetem Vocat Physicorum Magistrum*.

⁵ *Hermes de Venenis et Antidotis: Hermetis Astrologia* sont dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque publique de Leyde; et Thomas Erpenius avait un livre d'Hermès *De Lapidibus pretiosis*, écrit dans la même langue. David Hoeschelius fit imprimer à Augsbourg, en l'an 1597, *Hermetis Iatromathematica*, sans parler des sept chapitres, qui sont in *theatro Chymico*, et de beaucoup d'autres.

rendre aux Lois morales leur ancienne vigueur. Dans ce dessein, il fit rechercher tous les anciens monuments d'Athotis et d'Atrib, où les principes du culte public, des Lois et des Arts étaient gravés, afin de les faire connaître à tous ses Sujets, en les faisant écrire en caractères communs. Mais ayant remarqué que la force de la Coutume l'emportait sur l'évidence des premiers principes, et qu'il fallait nécessairement accorder quelque chose à l'usage, il y joignit des Commentaires⁶ qu'il composa en 42 Volumes.

Le premier de ces Livres ne contenait que des Hymnes pour honorer la Divinité : mais le second était un Traité complet du devoir des Rois. Il aurait paru dangereux à un Prince médiocre, que ses Sujets osassent examiner sa conduite ; mais la confiance de Siphos était telle qu'il ne craignait point de les exciter à juger, par les règles les plus étroites, s'il était vraiment digne de commander aux autres hommes.

Il composa les quatre Livres suivants à l'usage d'un Ordre de Prêtres, qui s'appliquaient à l'Astronomie. Le premier traitait du rang des Planètes ; le second des conjonctions du Soleil et de la Lune : le troisième et le quatrième du lever et du coucher du Soleil.

Ensuite Siphos comprit en dix autres Volumes toute l'étendue des Prêtres, dits Hiérogrammes, ou Écrivains sacrés. Le premier apprenait à connaître les caractères Hiéroglyphiques et toutes les écritures mystérieuses. Le second contenait une description

⁶ Clemens Alexandrinus, *Libro VI. Stromatum*, d'où je tire le détail des *Livres d'Hermès ou Mercure Trismégiste*, c'est-à-dire très grand.

générale du monde. Le troisième traitait de la Terre en général ; le quatrième du cours du Soleil et de la Lune ; le cinquième du mouvement des autres Planètes ; le sixième contenait la description particulière de l'Égypte ; le septième celle du Nil et de ses propriétés ; le huitième celle des lieux consacrés ; le neuvième traitait des mesures, et le dixième des choses propres aux Sacrifices.

Les Prêtres, qui aspiraient aux plus grandes Dignités de leur état, s'exerçaient dans la lecture des dix autres Livres, dans lesquels Siphos avait renfermé tout ce qui avait rapport à la Discipline Ecclésiastique, ou au culte des Dieux, et à l'épreuve des Victimes. Le premier donnait les règles des Sacrifices. Le second traitait des Offrandes le troisième des Hymnes le quatrième des prières, le cinquième des cérémonies, le sixième des jours de Fêtes, le septième des abstinences, le huitième des purifications, le neuvième des expiations, et le dixième des funérailles.

Enfin ce savant Prince composa encore dix livres plus sublimes que les précédents, dans lesquels il renferma les Lois générales et particulières, avec deux amples Traités, l'un de la nature de l'âme, et l'autre de celle des Dieux. Ceux qui possédaient les vingt-six premiers Livres passaient à l'étude de ceux-ci, qui les rendaient capables d'exercer les fonctions de la Judicature et de présider à la recette des impôts. On sait qu'en Égypte la Religion, la Philosophie, les Lois et les Finances étaient entre les mains des Prêtres. Ainsi toute la science des Égyptiens était comprise dans les vingt-six premiers Volumes composés par le Roi Siphos, les six derniers traitaient particulièrement

de la Médecine, et faisaient l'étude des Prêtres, qui se consacraient au soulagement du Public. Le premier de ces Livres contenait une description générale du corps humain : le second traitait des causes des maladies ; le troisième des instruments, le quatrième des remèdes, le cinquième des yeux, le sixième des femmes.

C'est en cet ordre que le plus savant Roi qu'ait eu l'Égypte, distribua la Philosophie, et partagea l'étude de ses Sujets, ou plutôt la matière de leur application. Ptolémée Philadelphie employa Manéthon à traduire en Grec ces beaux ouvrages : mais l'original et les copies se sont également perdus, de sorte qu'il ne nous en reste que des notions générales : *le Pœmandre* et tous les autres Livres qu'on attribue à Trismégiste étant manifestement faux et supposés. C'est avec raison qu'Eusèbe se plaint que les Prêtres d'Égypte ayant un si beau fondement de science et de Religion dans les Livres d'Hermès, l'avaient négligé, pour y substituer des allégories frivoles, et des fictions inutiles, ou dangereuses.

Mais de tant d'Ouvrages célèbres de Siphos, aucun n'est si digne de mémoire, ni si essentiel à l'Histoire, que le changement qu'il fit dans l'étendue de l'année, qu'il augmenta de cinq jours pour les années communes, et de six jours pour les Bissextiles.

Mais pour revenir au règne de ce Monarque, soit que les embarras du Trône, soit que les dangers d'une guerre continuelle aient abrégé la durée du Règne de ce Prince, il est certain qu'il fut très court, n'ayant pas duré plus de 14 ans.

Tel est le Prince dont les Philosophes Chimistes font leur Héros. Ils prétendent qu'il se retira du monde pour vaquer à l'étude de la nature, et à la contemplation du Créateur, méprisant également les grandeurs humaines et les soins qui y sont attachés.

C'est donc en Égypte que les Israélites apprirent quelque chose de cette science : et c'est des Égyptiens qu'elle est venue aux Grecs.

VI – MOÏSE CONNAÎT LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Moïse avait été formé dans toutes les Sciences des Égyptiens, dont la plus secrète⁷ et en même temps l'une des plus essentielles, était celle de la transmutation des Métaux : on ne doit donc pas s'étonner de lui voir fondre, calciner, et mettre en poudre cette Masse énorme du Veau d'or, dont en son absence le peuple d'Israël s'était fait une divinité, pareille à l'Apis d'Égypte. Cette calcination n'a pu se faire sans le secours du feu. Il y a plus, Moïse fait dissoudre et délayer dans l'eau commune cet or calciné⁸, ce qui est contre toutes les expériences, puisque sans le secours

⁷ *Actorum Cap. VII. v. 22. et Philo de Vita Mosis Lib. 1. Didicit Moses ab Egyptiis Arithmeticam, Geometriam, Rythmicam, Metricam, Harmonicamque theoriam et omnem Musicam, tum et symbolicam Philosophiam, quam sacris Libris describunt.*

⁸ Exod. XXXII. 20.

d'une science particulière, l'or en quelque petite quantité qu'il soit, se précipite toujours au fond de toutes les Liqueurs ordinaires, auxquelles on le joint.

Or c'est à cette Science, c'est à cette connaissance particulière, qui change la nature des Métaux, que nous donnons depuis longtemps le nom de *Philosophie*, ou de *Chimie Hermétique*; et qui fut nommée par les Grecs et vraisemblablement par les Égyptiens, *l'Art sacré, la Science Divine*.

VII — SI S. JEAN A CONNU LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Mais puisque je suis sur un fait de l'Histoire Sainte, je n'ose dire avec un célèbre Auteur Ecclésiastique, que S. Jean l'Évangéliste a lui-même été Chimiste. Adam de S. Victor marque donc dans une Prose, chantée autrefois dans l'Église, que ce Saint Apôtre, pour soulager les Pauvres, faisait non seulement des Diamants, soit avec la poudre de ces pierres précieuses, soit avec de simples cailloux; mais même qu'il faisait de l'or⁹. Et l'on sait que la Chimie Hermétique ne tra-

⁹ *Cum gemmarum partes fractas
solidasset, has distractas
tribuit pauperibus.
Inexhaustum fert
Thesaurum qui de virgis fecit aurum,
Gemmass de lapidibus.*

vaille pas moins sur les pierres précieuses que sur les Métaux.

VIII – LA SCIENCE HERMÉTIQUE À LA CHINE

Mais par quelle étrange singularité arrive-t-il, que cette science, qui paraît n'avoir été pratiquée d'abord, qu'en Égypte, se trouve néanmoins connue à la Chine 2 500 ans avant l'Ère Chrétienne, suivant le rapport du Père¹⁰ Martini Jésuite ? Il est vrai néanmoins qu'ils n'en ont rien écrit : contents de s'y appliquer et d'en tirer tout l'avantage, qu'elle peut produire, ils l'enseignaient seulement de vive voix à leurs élèves.

Au lieu que les Prêtres Égyptiens ne se contentaient pas d'en écrire, ils s'appliquaient encore à la pratiquer constamment ; puisque l'Histoire¹¹ nous assure que dans le Temple de Vulcain ; qui était à Memphis, il y avait un lieu destiné pour la pratique de cette Science.

C'est ce qu'on lit dans une Prose sur S. Jean l'Évangéliste composée par Adam de S. Victor qui vivait au XII^e siècle ; et Vincent de Beauvais a dit la même chose, in *Speculo Naturali*.

¹⁰ Martini in *Historia Sinica*. Et le Père le Comte dans ses *Mémoires sur la Chine*.

¹¹ Zozimus Panopolitanus, Eusebius, Synesius.

IX — LE PHILOSOPHE DÉMOCRITE APPREND LA SCIENCE HERMÉTIQUE

C'est là que le Philosophe Démocrite¹² qui vivait près de 500 ans avant Jésus-Christ, en eut connaissance. Et pour y parvenir, il s'était fait initier dans les Mystères des Égyptiens par les Prêtres de la Nation. C'est ce qu'un auteur¹³ du XI^e siècle, grand Philosophe et très habile dans l'antiquité a eu soin après Eusèbe de remarquer dans sa *Lettre à Xiphilin Patriarche de Constantinople*.

L'Histoire qui nous a parlé de Démocrite, nous a fait connaître qu'il était né à Abdère, ville Maritime de la Trace sur la mer Égée, au Nord-Est de l'Île de Tasse. Son Père homme puissant, était à la Cour de Xerxès Roi de Perse, et ce Prince voulut confier l'éducation¹⁴ du jeune Démocrite aux Mages, c'est-à-dire aux Philosophes de cette Nation. On nomme même entre eux¹⁵ Ostances, le grand Ostances, dont le nom qui paraît un Titre de Dignité, est devenu fort célèbre dans la suite.

C'est donc de ces Philosophes que Démocrite, encore jeune avait appris la Théologie des Orientaux,

¹² Euseb. Præparat. *Evangelicæ* Lib. 10, cap. 3.

¹³ Psellus in *Epistola ad Xiphilinum Patriarch. Constantinop.*

¹⁴ Diogenes Laertius in *Democrito*.

¹⁵ De Ostance Magno vide Plinium Histor. Natur. Lib. 30. cap 1. Tertullianum de anima cap. 57. Voyez aussi S. Cyprian, de Idolorum vanitate, Arnobium adversus Gentes Lib. 1. Minutium Felicem in Octavio; S. Augustinum Lib. 6. contra Donatistas.

aussi bien que l'Astrologie, on assure qu'il était fils d'Hegestrate, d'autres disent d'Athenocrite, ou même de Damasipe : voilà bien des Pères pour un seul enfant. Quoi qu'il en soit, ce père avait beaucoup dépensé au Service du Roi de Perse, qui par reconnaissance, qualité rare dans un Prince, se chargea de faire instruire Démocrite. Le goût des sciences lui vint ; c'est ce qui l'obligea de voyager dans la Grèce.

Peu content de la Philosophie ordinaire, qui s'y enseignait, il se transporta en Égypte, parce qu'il savait que c'était le séjour des Sciences les plus sublimes. Il ne fut pas trompé dans ses espérances. Il y apprit non seulement la Géométrie, mais encore une Physique plus curieuse, et plus intéressante que celle des Philosophes de la Grèce. On croit même que pour engager les Prêtres Égyptiens, à ne lui rien cacher de leurs plus secrets mystères, il se fit initier parmi eux, ce qui se pratiquait, dit-on, par la circoncision. C'est dans ce séjour qu'il fut instruit de la Philosophie Hermétique, et l'on ne saurait disconvenir que ce Philosophe n'eut des lumières extraordinaires¹⁶, et supérieures même à celles des Philosophes ses contemporains, puisqu'on ne fit pas difficulté de les qualifier de Magie, parce qu'au moyen d'une science inconnue, il opérait des choses, qui tenaient du prodige.

Si nous en croyons quelques Historiens, Démocrite fut instruit par Ostances même, que le Roi de Perse avait envoyé à Memphis, pour être exactement ins-

¹⁶ Plenum miraculi, et hoc pariter utrasque artes effloruisse, medicinam dico, magicen que eâdem ætate, illam Hyppocrate, hanc democrito illustrantibus, Plin. Hist. Nat. Lib. 30, c. 1.

truit non seulement de la Religion des Égyptiens ; mais encore de la connaissance des Lettres sacrées, dont les Prêtres se réservaient l'intelligence. Outre Pammenés, qui nous est aujourd'hui très peu connu, Démocrite trouva dans le Temple de cette Ville célèbre une illustre Juive nommée Marie, femme¹⁷ d'esprit et très curieuse, qui avait pénétré dans tous les secrets de la Philosophie, et sous le nom de laquelle il nous reste aujourd'hui un livre sur la Science Hermétique. Démocrite et Marie gagnèrent par leur sagesse et leur discrétion, l'estime que les Prêtres d'Égypte refusèrent à Pammenés pour son indiscretion.

C'est à cette intime liaison avec ces Prêtres que nous sommes redevables du petit Traité de l'Art Sacré, attribué à Démocrite ; c'est ainsi que les Grecs appelaient la Philosophie Hermétique ; il y nomme même Ostances pour son Maître. Soit donc que le Traité, que nous en avons vu de lui, soit qu'on l'ait seulement tiré de ses ouvrages, il est certain qu'il est très ancien, puisqu'il a été commenté par des Auteurs Grecs dès le commencement du cinquième siècle de l'Église.

¹⁷ Democriti Abderitæ Physici Philosophi praeclarum nomen ; hic ab Ostane Medo, ab ejus ævi Persarum Regibus sacrorum præfecturæ causâ in Ægyptum misso, sacris litteris initiatur et imbuitur, in Memphis sano inter Sacerdotes et Philosophos, cum quibus erat Maria, mulier quædam Hebræa, omni disciplinarum genere exulta, et Pammenès. De auro et argento et lapidibus et purpura, sermone per ambages composito scripsit, quo dicendi genere usa est etiam Maria. Verum hi quidem Democritus et Maria, quòd ænigmatibus plurimis et eruditis artem occultassent, laudati sunt : Pammenès quòd abundè et apertè scripsisset vituperatus est. Syncellus p. 248. *Chronographiæ*.

D'Égypte le Philosophe Démocrite tourna du côté de la mer rouge ; alla chez les Chaldéens, gens habiles dans l'Astronomie ; on croit même qu'il passa dans les Indes, où il eut quelques conférences avec les Gymnosophistes, qui étaient les Philosophes de la Nation et poussa jusque dans l'Éthiopie Asiatique.

Tant de Voyages n'enrichissaient pas le Philosophe ; il y dépensa même tout son Patrimoine, qui montait à plus de cent Talents ; ce qui ne faisait pas moins de cent vingt mille livres. Il revint donc orné de beaucoup de connaissances, mais dénué de tout ce qu'il avait eu des biens paternels.

Il est bien difficile de croire qu'au moins au retour de ses Voyages, il ne se soit pas rendu à Athènes, qui était alors le séjour des Arts et des Sciences. Un Philosophe du caractère de Démocrite, veut tout voir, et doit tout examiner. On assure que dans cette grande Ville, il eut quelques entretiens avec Socrate, qui le regarda comme un Philosophe supérieur à tous les autres, surtout dans la Physique, les Mathématiques, et les Arts libéraux.

Enfin après bien des courses différentes, il lui fallut revenir dans sa Patrie, et s'y fixer : c'est un goût de tendresse, que nous apportons en naissant. Il y arriva pauvre, et fut par conséquent méprisé : mais avec le secours de son frère Damasus, il ne tarda guère à regagner l'estime du Public, dès qu'on le vit dans l'opulence. Cependant toutes les connaissances qu'il avait acquises et dont il voulait jouir, lui inspirèrent du dégoût pour le monde. Il se mit dans la solitude : une cabane qu'il s'était formée dans un Jardin, fut

pour lui un lieu de délices. Dans la retraite, toujours favorable à la Philosophie, Démocrite s'occupa des différentes sortes de Chimies et passa le reste de ses jours à travailler sur les Plantes¹⁸ et sur les Minéraux ; ce qu'il faisait peut-être pour mieux cacher ses opérations sur les Métaux. Il poussait même ses travaux jusque sur les pierres précieuses, il fondait des cailoux¹⁹, dont il faisait des Émeraudes et donnait toutes sortes de couleurs aux pierres artificielles, qu'il faisait, il amollissait l'ivoire et s'adonnait à beaucoup d'autres curiosités.

Cette douce retraite lui procura la satisfaction d'arriver tranquillement au terme commun de l'humanité ; il mourut donc âgé de 109 ans ; mais dans sa maladie il fut visité par Hippocrate. Ce Chef de la Médecine vint chez le Philosophe avec une aimable et jeune personne, qu'il conduisait avec lui. Démocrite, qui avait la science de la Physionomie, la salua le premier jour comme vierge : le lendemain elle revint avec le Médecin ; alors le Philosophe l'ayant regardée, la salua comme femme.

Une sœur extrêmement dévote qui l'assistait à la mort, était inconsolable de voir mourir son frère dans le temps de la Fête de Cérès. Démocrite lui défendit

¹⁸ Ita que Herculé, inquit, omnium Herbarum succos Democritus expressit : et ne lapidum, virgultorumque vis lateret, ætatem inter experimenta comsumpsit. Petronius Arbiter in Satyrico.

¹⁹ Hic etiam doctissimus fuit Democritus, primus enim liquandi lapides, fingendi Smaragdos, et quemlibet infundendi colorem rationes adinvenit, *Seneca* Lib. 14. *Epist.* 91. Ebus emollire noverat, aliaque innumera. *Idem.*

de s'affliger et lui ordonna de lui apporter tous les jours du pain chaud, et de le lui faire respirer. Par ce moyen il conserva sa vie pendant les trois jours que dura cette Fête : après quoi il mourut, ou plutôt il finit de vivre d'une manière fort tranquille. Pouvait-il en arriver autrement dans un âge aussi avancé ?

Nous ignorons ceux des Grecs à qui passa pendant quelque temps cette science sublime de Démocrite. Il est sûr qu'elle se conserva en Égypte. Peut-être trouvera-t-on un grand vide entre Hermès ou Mercure Trismégiste, sous lequel on prétend que la Chimie a eu le plus de cours, et le temps où vivait Démocrite. Mais ce vide n'empêche pas de dire que les Égyptiens n'ont pas discontinué de travailler dans cette science ; les lumières qu'en tira Démocrite n'étaient pas celle d'une science nouvelle parmi ces peuples. On sait que les Égyptiens n'écrivaient les secrets Mystères de la Religion et de la Philosophie, qu'en Lettres sacrées, dont les seuls Prêtres se réservaient la connaissance, sans la communiquer dans la Nation et moins encore à des Étrangers²⁰.

²⁰ Litteras quas (Ægyptii) Sacras appellant (id est Hieroglyphicas) soli Sacerdotes, norunt, a parentibus suis privatim acceptas. *Diodor. Siculus Libro IV*. Quæ Sacerdotes (Ægyptii) cognita in Arcanis habent, nolunt ut veritas ignota sit, ad multos manare, pœna iis etiam adjecta, qui ea produnt in vulgus. *Idem Diodorus*. Iidem Sacerdotes (Ægyptii) cum scientia rerum cœlestium præstarent, sed servarent eam in Arcanis, neque cum quoquam dignarentur communicare, tempore tamen et obsequio victi non nulla aperuere praecepta ; Barbaris interim plurima omnino occultantibus. *Strabo Geographiæ, Lib, 17*.

X – LA SCIENCE HERMÉTIQUE SE PERPÉTUE CHEZ LES ÉGYPTIENS

Ainsi cette Science, si curieuse, n'étant connue que d'eux seuls, ce fut une grâce toute particulière, qu'ils accordèrent à Démocrite, de lui en faire part. Les temps postérieurs montrent que les Égyptiens naturels, quoique soumis par les Grecs, et ensuite par les Romains, n'avaient point abandonné la pratique de la Philosophie Hermétique, ou de la Chimie métallique; *Cléopâtre* elle-même s'y appliqua. Elle avait été instruite dans cette Science par un Prêtre Égyptien, nommé *Comarius*; leurs Traités, que j'annonce dans le Catalogue, joint à cette Histoire, subsistent encore aujourd'hui dans les manuscrits Grecs de Sa Majesté. Et pour en venir à la preuve; par quel autre moyen, que par la Science Hermétique, cette Reine aurait-elle dissous et converti en liqueur cette belle perle, qu'elle avala dans un repas?

La facilité que les Égyptiens avaient de faire de l'or et de l'argent, et par conséquent de lever et d'entretenir des troupes, leur donna plus d'une fois lieu de se révolter contre les Romains. C'est ce que marque *Suidas*²¹ après d'anciens Auteurs, et *Dioclétien* ne crut

²¹ *Chimia est auri et argenti confectio, cujus Libros Diocletianus perquisitos exussit, eo quod Ægyptii res novas contra Diocletianum moliti fuerant, duriter atque hostiliter eos tractavit. Quo tempore etiam Libros de Chimia, auri et argenti à veteribus conscriptos conquistavit et exussit, ne deinceps Ægyptiis*

pas trouver de moyen plus sûr de les contenir dans leur devoir, et dans la soumission qu'ils devaient aux Empereurs, que de leur enlever et de brûler tous leurs Livres de Chimie. C'est ce que Paul Orose²² Prêtre Espagnol, et Contemporain de S. Augustin, avait marqué 600 ans avant Suidas. Mais longtemps avant Dioclétien, on eut à Rome quelque idée de la Science Hermétique. *Caligula*²³, l'un des premiers Césars, avide d'amasser des richesses, chercha lui-même à y réussir; il fit de l'or, mais il n'y trouva point d'avantage, ce qui donne lieu de croire que cette Science ne fit aucun progrès chez les Romains.

Ainsi on peut juger qu'il suffit, pour former une tradition dans une Science secrète, et cachée par la Nation même, qui l'exerce, d'en trouver des traces, non pas annuellement, mais au moins de temps en temps. Il n'en serait pas de même des Sciences et des Arts cultivés par toute une Nation. Alors la tradition doit être plus claire et mieux suivie.

divitiæ ex arte illa contingerent, neve pecuniarum affluentia confisi in posterum Romanis rebellarent. *Suidas in verbo Chemeia.*

²² *Paulus Orosius, Libro VII. Histor. Cap, 16.*

²³ Invitaverat spes Caium (Caligulam) Principem avidissimum auri; quam ob rem jussit excoqui magnum auripigmenti pondus: et plane fecit aurum excellens, sed ita parvi ponderis, ut detrimentum sentiret. *Plinius, Lib, 33, Hist. Natural, cap, 4.*

XI — LA SCIENCE HERMÉTIQUE CONNUE DES GRECS

La persécution de Dioclétien, qui est vraisemblablement celle de l'an 284, de l'Ère Chrétienne, empêcha les Égyptiens de continuer, pendant quelque temps, la pratique de la Philosophie Hermétique. Les Grecs, qui vécurent après Constantin, instruits sans doute, moins par les Écrits de Démocrite, que par les Prêtres d'Égypte, s'y appliquèrent dans la suite. Quelques-uns de leurs Livres sont imprimés, et les autres se trouvent encore dans les différentes Bibliothèques des Princes ; celle de Sa Majesté en contient un grand nombre, tous fort considérables par le nom de leurs Auteurs ; tels sont *Synese*, Philosophe Platonicien, et ensuite Évêque de Ptolemaïde, vers l'an 416. **Héliodore**, ami de Synèse. Zosime, né à Pano polis, dans le Territoire de Thèbes, mais qui demeurait à Alexandrie, vers le même temps. Olympiodore, né à Thèbes, qui vivait peu de temps après Zozime, *Ostanes*, Égyptien, *Étienne* d'Alexandrie, au septième siècle, aussi bien que *Hierothée*, qui parut vers le même temps. Tous ces Artistes célèbres étaient Égyptiens, et avaient sans doute été instruits de la Philosophie Hermétique par les Prêtres d'Égypte. On peut ajouter à ces Auteurs *Philippe*, Prêtre, et Protosyn-celle de l'Église de Constantinople, attaché à S. Jean Chrysostome. Il s'en trouve encore un grand nombre d'autres, dont les noms ne feraient que charger ce discours.

Léon *Allatius*, savant Grec, retiré à Rome au milieu du dernier siècle, avait eu dessein de les publier ; mais ce projet n'a pas été exécuté ; et je puis dire, sur ce que j'en ai lu, que nous n'y perdons rien, et que quand nous les aurions, nous ne serions pas plus instruits que nous le sommes aujourd'hui ; car les anciens Philosophes avaient leur Dictionnaire particulier, comme les modernes ont le leur, et ils n'étaient, ni moins réservés, ni moins discrets sur leur première matière, que ceux qui, dans ces derniers siècles, ont possédé cette sublime Science. Elle subsista même chez les Grecs jusqu'au douzième siècle, puisque vers ce temps-là nous avons à ce sujet quelques écrits de Michel *Psellus*, grand Philosophe, attaché aux Patriarches de Constantinople, Michel Cerularius et Jean Xiphilin.

Les autres Bibliothèques n'en ont pas moins que celle de Sa Majesté : on en voit un grand nombre dans la Vaticane, dans celle de Vienne en Autriche, dans l'Ambrosienne de Milan, dans celle de l'Escorial, aussi bien que dans celle de Venise et de Bavière. Ainsi on trouve partout des preuves de la cupidité des anciens, ou plutôt du désir que tous les hommes ont toujours eu d'amasser des richesses, et de ne les devoir qu'à leur propre industrie. Doit-on s'étonner si ceux qui vivent aujourd'hui sont possédés de la même passion ?

XII — HISTOIRE DE SYNÈSE

Tous ceux néanmoins dont nous venons de parler, quoiqu'également habiles, ne sont pas également connus. Le plus illustre est Synèse de Cyrène, l'une des principales Villes de la Pentapole de Libye, à l'Ouest de la basse Égypte. Sa Généalogie, qui remontait jusqu'aux anciens Rois de Sparte, et même jusqu'à Hercule, plus de douze siècles avant l'Ère Chrétienne, se trouvait écrite et conservée soigneusement dans les Registres publics de Cyrène; il y était né vraisemblablement vers l'an 365 de l'Ère Chrétienne: le goût qu'il eut pour la Philosophie et pour les Sciences même les plus sublimes, l'engagea de les cultiver avec soin. Il fit ses délices non seulement de l'éloquence, et de la Poésie, mais même de la Géométrie, et de l'Astronomie. Tout ce que la Philosophie de Platon et de Pythagore avait de plus secrets lui était familier, mais comme la Ville de Cyrène, qui avait déjà produit Carnéade et Aristippe, célèbres Philosophes de l'antiquité, était moins une Ville, qu'un assemblage de masures, où les Sciences n'étaient plus cultivées; il crut que pour se perfectionner, il devait faire le voyage d'Alexandrie.

Synèse porta dans cette Ville un grand amour pour la vérité, qu'il avait perfectionné par la pratique de la vertu. Dans sa patrie il apprit avec étonnement qu'une Dame très illustre nommée *Hypatia*²⁴, ensei-

²⁴ Cette illustre philosophe fut tuée à coup de pierres vers

gnait publiquement à Alexandrie, la Philosophie de Platon. Charmé de trouver dans cette savante personne un prodige qu'il n'avait pu croire, il se mit sous sa discipline, il en apprit tous les mystères de la Philosophie, et il conçut une si grande estime pour cette illustre Dame, que souvent il l'appelle sa mère, sa sœur, sa Maîtresse, sa Bienfaitrice ; cela même depuis qu'il fut élevé à l'Épiscopat, et soumettait à son jugement tous les ouvrages, qu'il devait publier.

Ce fut dans cette grande Ville qu'il fit connaissance avec de savants Égyptiens ; surtout avec Dioscore Grand Prêtre du Dieu Sérapis, et lui-même était encore Païen. C'est là que formé dans la Science Hermétique, il connut le Traité de *Démocrite*, sur la Physique secrète. Comme ce Traité est fort obscur, Synèse y fit quelques Remarques, qu'il adresse à ce grand Prêtre ; mais les explications ne satisfont pas plus que le Texte : Il est vrai que les Philosophes Hermétiques s'engageaient dès lors, comme ils font encore aujourd'hui, à garder inviolablement le secret de leur Science, et leur serment se trouve dans les Manuscrits Grecs de Sa Majesté, que j'indique dans le Catalogue. Ils allaient encore plus loin²⁵ puisqu'ils refusaient de découvrir les mystères de la Philosophie de Platon. Et lors même que Synèse écrivait à des Philosophes il ne voulait pas s'expliquer nettement dans ses Lettres ; de peur qu'elles ne tombassent en des mains vulgaires

l'an 415 par les Chrétiens. Ainsi on juge par cette mauvaise action qu'elle était païenne. Ce n'était guère là le moyen de convertir les païens d'Alexandrie.

²⁵ Synesius *Epist.* 36.

et profanes ; il poussa le scrupule jusqu'à reprendre sévèrement²⁶ *Herculien* son ami, sur ce que ce dernier avait parlé plus clairement qu'il ne devait des secrets de la Philosophie, qu'il lui avait découverts.

Synèse non content des lumières qu'il avait puisées dans la Ville d'Alexandrie, voulut voir Athènes, et connaître par lui-même si l'Académie, le Lycée et la Galerie des Stoïciens répondaient encore à la réputation que *Platon*, *Aristote* et *Zénon* leur avaient procurée ; mais il en revint fort mécontent. Cette Ville célèbre, ne conservait plus que les noms des illustres Assemblées, qui l'avaient autrefois décorée : on n'y trouvait que des Artisans, des Marchands ; point de Savants et nuls Philosophes.

Au retour de ce voyage, Synèse se fixa dans sa patrie, où la Philosophie, les Lettres et la Chasse faisaient son occupation. Cependant jamais il ne voulut porter l'habit de Philosophe, selon l'ancien usage, qui se conservait encore ; il refusa même de lire ou faire lire publiquement ses ouvrages ; sa naissance et sa modestie, le mettaient au-dessus de ces médiocres avantages, qui flattaient la vanité des Philosophes du commun. Content d'une douce et tranquille retraite, il se conservait libre et dégagé de toute occupation, et des soins de la vie du monde. Il ne pensait²⁷ uniquement qu'à conserver son esprit dans un calme parfait, éloigné de tout ce qui pouvait en troubler la paix et le repos. Ce n'était cependant ni oisiveté, ni paresse qui le tenaient éloigné des affaires ; car dès qu'il s'agis-

²⁶ *Epist*, 142.

²⁷ *Epist*, 57.

sait de rendre service à des particuliers, ou même à des Villes entières, il s'y prêtait volontiers, selon les besoins qui se présentaient. Ainsi au milieu de la solitude, il conservait le désir d'être utile au prochain et à sa patrie ; et dans l'embarras des affaires, il ne perdait pas le goût de la Philosophie, ni de l'Étude.

Ce caractère bienfaisant et ce zèle pour le bien public que Synèse a toujours conservé furent cause que la Ville de Cyrène et les quatre autres de la Pentapole le députèrent en 397 à Constantinople pour représenter à l'Empereur Arcade l'état déplorable où se trouvait sa patrie ; et pour lui demander du secours : et comme dans ces anciens temps on était aussi prompt et aussi actif à la Cour à faire le mal, que lent à procurer le bien ; il se vit contraint de rester trois ans à Constantinople, pour obtenir l'effet des Requête de ces Villes affligées, il n'en vint même à bout qu'en faisant quelques présents. Tel était dès lors le caractère de la Cour et des Courtisans. Mais en l'an 400, un tremblement de Terre, qui désolait Constantinople, l'obligea de retourner dans sa patrie, il y rendit compte de sa négociation, et l'on croit qu'il s'y fit baptiser. De là il revint à Alexandrie, où il se maria, vers l'an 403 et ce fut le Patriarche Théophile, qui en fit la cérémonie.

Si les soins d'une famille ne le détournèrent pas entièrement de l'étude de la Philosophie ; du moins peut-on dire qu'ils en ralentirent l'assiduité. Mais sa vertu n'en souffrit pas, elle le mit même dans une si haute réputation que la Ville de Ptolémaïde venant à manquer d'Évêque l'an 410 on jeta d'un commun accord, les yeux sur Synèse, quoique Laïc et marié,

pour remplir ce Siègé, qui tenait lieu de Métropole pour la Province. Ce fut en vain qu'il voulut s'opposer à son Élection; il fallut céder aux vœux des Peuples et du Clergé, et même aux désirs de Théophile Patriarche d'Alexandrie. Dès lors il se vit contraint de quitter la douceur de la retraite, pour s'embarrasser dans le tumulte des affaires, et même de se séparer de sa femme, pour vivre dans la continence.

Jusque-là Synèse avait mené une vie plus Philosophique, que Chrétienne; les sentiments mêmes qu'il avait puisés dans l'étude des Auteurs Païens, lui avaient fourni quelques idées, peu conformes aux vérités du Christianisme, et ne connaissant pas encore tout le pouvoir de la Grâce de J.C., il croyait beaucoup faire, pour montrer l'estime, qu'il faisait de *S. Antoine* et *S. Amon*, de les comparer à *Zoroastre* et à *Mercur-Trismégiste*.

Mais cette même grâce parut en lui, dès qu'il eut reçu la Consécration Épiscopale. Il joignit toute la dignité et la vie active et vigilante d'un Évêque, avec la modestie d'un simple fidèle, et la retraite des Solitaires. Quoiqu'il n'eût point été élevé, dans les Sciences Ecclésiastiques, il sut conserver le dépôt de la Foi contre les Hérétiques, et la pureté des mœurs contre les mauvais Chrétiens; mais toujours cependant en se servant des seules voies de la douceur. Il s'appliqua même à la conversion des Philosophes Païens, ouvrage plus difficile que celui de la transmutation des métaux.

Celui qui touchait le plus le cœur de Synèse, était Evagre; il était son Contemporain, ils avaient étu-

dié ensemble les Lettres humaines et la Philosophie ; et quoique de Religion différente ; leur amitié ne s'était point altérée. Synèse travailla de tout son pouvoir à procurer à Evagre le bonheur de la Foi ; mais il n'y trouva que de la résistance. Cependant le saint Évêque ne se rebuta point. Enfin le Philosophe fit connaître à Synèse les difficultés qui l'arrêtaient ; c'est, disait-il, que les Chrétiens assurent, que le monde finira, et qu'ensuite tous les hommes, qui sont nés depuis la création, ressusciteront dans leur même corps, que leur chair deviendra incorruptible et immortelle, qu'ils vivront ainsi éternellement, et recevront la récompense des actions qu'ils auront faites, lorsqu'ils étaient revêtus de leur Corps mortel. Et ce qu'ils disent encore, que celui qui fait la charité aux pauvres, prête à Dieu à intérêt, et que quiconque distribue son bien aux indigents et aux misérables, s'assure et s'amasse des trésors dans le Ciel, et qu'il recevra de Jésus-Christ dans la résurrection dernière, le centuple de ce qu'il aura donné, avec la vie éternelle. Il faut que je vous avoue, que toutes ces choses, me paraissent des illusions, des tromperies, et des fables. Synèse répondit que tous ces points de la Foi Chrétienne étaient véritables, et ne contenaient rien de faux, ni de contraire à la vérité. Ce qu'il tâcha de lui justifier, par plusieurs preuves qu'il lui apporta.

Enfin, après un long temps, la Grâce opéra sur le cœur d'Evagre ; il se fit Chrétien, et fut baptisé, et avec lui ses enfants et ses domestiques. Quelque temps après son baptême, ce pieux Philosophe mit entre les mains du saint Évêque trois cents pièces d'or, pour les employer au soulagement des pauvres,

et lui dit : Recevez cet or, distribuez-le aux pauvres, et faites-moi une promesse de votre main, par laquelle vous m'assurerez que J.C., me rendra au siècle à venir la récompense de cette aumône. L'Évêque ayant reçu l'or, lui fit sur le champ la promesse qu'il demandait. Le Philosophe vécut encore quelques années, et enfin il devint malade, et mourut. Mais avant que de mourir, il ordonna à ses enfants de lui mettre après sa mort, cette promesse dans les mains, et de l'ensevelir avec lui ; ce qui fut exécuté par ses enfants. Trois jours après qu'il eut été enterré, il apparaît à l'Évêque Synèse, la nuit, durant son sommeil, et lui dit : Venez à mon tombeau, pour retirer votre promesse ; car il ne m'en est plus rien dû. Elle a été acquittée, et j'ai reçu tout ce que je devais recevoir. Vous en aurez l'assurance, par la quittance même, que j'en ai écrite de ma propre main. L'Évêque ignorait que l'on eut enseveli cette promesse avec le corps. Le jour est venu, il envoya chercher les enfants de son ami ; et leur ayant demandé s'ils avaient mis quelque chose dans le tombeau de leur père ; eux croyant qu'il entendait de l'argent, ils lui dirent qu'ils n'y avaient mis que les linceuls ordinaires ; mais sur ce que l'Évêque leur demanda s'ils n'avaient pas mis quelque papier, ils se souvinrent de cette promesse, et lui dirent, que leur père leur avait donné un papier en mourant, et leur avait ordonné de le mettre entre ses mains après sa mort, sans que personne le sût. Alors l'Évêque leur raconta le songe qu'il avait eu cette nuit ; et prenant avec soi les enfants du mort, les Ecclésiastiques de son Église, et quelques-uns des principaux de la Ville, il alla droit au tombeau du Philosophe, le fit ouvrir,

et trouva entre ses mains cette promesse qu'il lui avait donnée autrefois. Mais quand on l'eut ouverte, on vit au pied même de la promesse quelques lignes, qui avaient été écrites depuis peu de la main du Philosophe. Elles contenaient ces paroles : *Moi, Evagre, Philosophe, à vous, Monseigneur l'Évêque Synèse, Salut. J'ai reçu ce que je devais recevoir, selon qu'il était porté par cette promesse, écrite de votre main ; j'en ai été satisfait entièrement, et je n'ai plus d'action contre vous pour l'or que je vous ai donné, et que j'ai donné par vous à J.C. notre Dieu et notre Sauveur.*

Ceux qui furent présents à ce spectacle, en furent dans l'admiration et dans l'étonnement, et en rendirent grâce à Dieu par des Hymnes de louanges. On assure même que cette promesse où ces lignes avaient été écrites de la main de ce Philosophe Chrétien, après sa mort, fut gardée pendant plusieurs siècles dans la Sacristie de l'Église de Cyrène, et que toutes les fois qu'un nouveau Sacristain entrait en charge, en lui donnant les vases et les ornements sacrés, on lui confiait particulièrement cet écrit, pour le garder avec soin, et le conserver de main en main à leurs successeurs.

Synèse eut à souffrir beaucoup de traverses dans les fonctions de son Ministère, surtout de la part des grands, qui ne redoutent rien, tant qu'un Évêque, qui fait son devoir ; cependant son courage le fit triompher de tous ceux qui voulaient s'opposer à ses sages intentions, et il ne finit son Épiscopat qu'après l'an 416, et mourut avant l'an 431. Puisqu'on trouve dans les Souscriptions du Concile d'Éphèse le nom d'*Evo-pce*, Évêque de Ptolemaïde, et l'on croit que ce Prélat

était frère de Synèse. Ses Ouvrages, que nous avons, font connaître ses lumières sur la Philosophie et sur les mœurs ; on n'y a pas mis ses remarques sur Démocrite ; mais on les a imprimées ailleurs, comme je le rapporte dans le Catalogue.

Les Philosophes Hermétiques doivent se féliciter de trouver presque à leur tête un si grand homme ; mais qu'ils me permettent de les avertir, qu'ils tireront peu de lumières de sa lecture, tant parce que les Anciens, pour exprimer leur matière, ne s'expliquaient pas comme les Modernes, et même Pizimenti, en le traduisant, a substitué aux mots Grecs d'autres termes de la Chimie nouvelle, qui ne disent pas la même chose²⁸.

XIII – AUTRES PHILOSOPHES GRECS ; DÉCADENCE DE LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

Mais en finissant l'article de Synèse, je ne dois pas omettre une remarque essentielle, qui est, que depuis sa conversion, et moins encore depuis son Épiscopat, il ne paraît pas qu'il se soit occupé de la philosophie hermétique ; uniquement appliqué aux fonctions de son ministère, il avait abandonné cette science,

²⁸ M. de Tillemont a fait un article de Synèse dans ses *Mémoires Ecclésiastiques*.

comme une occupation frivole, et peu convenable à la dignité d'un Évêque. Cependant il avait parmi ses amis²⁹ Héliodore, né à Émèse en Phénicie, qui n'eut peut-être pas autant de délicatesse, puisque nous avons de lui un traité en vers de la *Philosophie Hermétique*, qui est le plus commun dans les manuscrits, et que le savant Albert Fabricius a fait imprimer en grec à la page 789 ; du Tome VI de sa *Bibliothèque Grecque*, il fut Évêque de Tricca en Thessalie, au commencement du cinquième siècle, et il aima mieux, dit-on, quitter son Évêché³⁰ que de désavouer le roman des *Amours de Théagenes et de Cariclée*, ouvrage de sa jeunesse, et dans lequel même on remarque, qu'il connaissait la science hermétique.

Philippe, né à Syde en Pamphilie, et qui vivait dans le même temps, avait moins de vertu, et même moins de connaissances. Il était disciple de S. Jean Chrysostome ; mais il n'eut que de faibles restes des grands exemples, que ce saint Prélat lui avait donnés ; et son ambition, outrée de n'avoir pu monter en 425 sur le siège de Constantinople, fait bien voir qu'il n'était pas digne d'une aussi grande dignité ; mais on ne peut le mettre entièrement au rang des vrais philosophes hermétiques, n'ayant possédé que quelques procédés particuliers, comme on le voit par son traité, indiqué dans le manuscrit de la Bibliothèque de Vienne en Autriche, et rapporté dans l'Article II du Catalogue.

Le plus illustre des philosophes grecs de ce temps-

²⁹ Dans ses *Lettres de Synèse*, on en trouve trois qu'il a écrites à Héliodore, comme à son ami.

³⁰ Nicephore Callixte, *Historiæ Ecclesiast.* Libr, 12.

là, est incontestablement Zozime ; il était né à Panopolis, Ville du Territoire de Thèbes en Égypte ; mais il demeurait à Alexandrie ; c'est ce qui lui a fait donner les noms, tantôt de Zozime de Panopolis, tantôt de Thèbes, et tantôt d'Alexandrie. C'est un de ceux qui ont le plus écrit sur la Philosophie Hermétique. Il avait rédigé en 28 livres les opérations, qu'il avait faites sur cette science ; aucun jusqu'ici n'a été imprimé ; mais ils sont restés manuscrits dans les différentes Bibliothèques. De savoir si Zozime le Philosophe est le même que celui dont nous avons une Histoire ; c'est ce qu'on ne saurait décider ; tous deux étaient Païens ; mais on sait que le nom de Zozime était alors assez commun, même parmi les Chrétiens.

C'est à peu près dans ce même temps que parut *Archelaiüs* ; c'est un de ceux qui parlent avec plus de sincérité ; il paraît même avoir enlevé à Zozime la gloire d'être le plus habile Philosophe dans la science Hermétique. Il est vrai cependant qu'*Archelaiüs* a peu écrit ; mais il n'en est que plus estimable. Il veut dans l'artiste une conscience pure, des intentions droites, une prière ardente, une vie sobre, une retraite, qui le sépare de tous les embarras du monde. Mais ne lui en déplaise, il faut encore avoir des principes et la connaissance de la première matière ; sans quoi je lui défierais bien de réussir, malgré toutes les précautions que demande *Archelaiüs*.

Je n'ai point parlé d'Athénagoras, ni de plusieurs Philosophes Anonymes, dont les Traités sont rapportés dans les manuscrits Grecs de la Bibliothèque de Sa Majesté, on ne peut rien dire de ceux qui n'ont pas voulu que leurs noms fussent connus. La plupart

cependant étaient Chrétiens, et la science Hermétique, dès qu'on y procède avec droiture, n'est défendue par aucune Loi du Christianisme.

Quant au *Roman du Parfait Amour*, publié à la fin du XVI^e siècle, sous le nom d'*Athenagore*; on ne saurait assurer positivement qu'il soit ancien, quoiqu'il porte jusque dans son langage Gaulois des marques d'antiquité; on ne peut pas dire même qu'il soit d'Athenagore Philosophe Chrétien, et l'un des Apologistes de la Religion sur la fin du deuxième siècle. On trouve cependant dans le neuvième Livre de ce Roman, une Description très succincte de quelques-unes des opérations du grand œuvre; opérations, qui font connaître que l'Auteur avait travaillé sur cette science, ou du moins qu'il en avait quelques principes.

La plupart des Philosophes Grecs, dont j'ai parlé jusqu'ici, étaient Égyptiens, et ne passent point le milieu du VII^e siècle. Ils avaient sans doute été instruits dans cette science par les Prêtres d'Égypte.

La prise d'Alexandrie par les Mahométans Arabes l'an 640 fit tomber en Égypte les Arts et les Sciences, qui ne s'y relevèrent que deux siècles après. Le peu de livres qui échappèrent à l'incendie, qui s'en fit alors par ordre des Califes, fut porté à Constantinople; mais il ne paraît pas que ceux de la science Hermétique s'y soient fait connaître que vers les X et XI^e siècles; alors on en retrouve quelques traces, tant chez les Grecs, que chez les Arabes.

XIV – LA PHILOSOPHIE MÉPRISÉE PAR LES ARABES

Avant le Mahométisme, les Arabes étaient extrêmement ignorants³¹ dans les Sciences utiles à la Société. Toute leur étude consistait à bien cultiver leur langue, à faire quelques vers et quelques discours oratoires, et les plus savants s'appliquaient à donner l'interprétation des songes³² occupation frivole, qui ne convient qu'à des gens oisifs, qui font plus d'attention à de vaines connaissances, qu'aux sciences utiles et nécessaires. À peine y avait-il parmi eux quelques Médecins, qui même allaient en Perse, pour se former dans la connaissance et la cure des maladies. Ils conservaient néanmoins assez exactement leur Généalogie; c'est de quoi ils ont toujours été jaloux; et s'ils tenaient la conduite qu'ils ont encore à présent, ils ne négligeraient pas celle de leurs Chevaux. De tout temps, ils se sont exercés à les dresser avec soin, et à les manier avec dextérité. Ils les ont toujours aimés; ils ne connaissent pas même jusqu'à aujourd'hui de meilleures troupes, que celles de la Cavalerie.

Mais le Mahométisme vit plus d'une fois changer de face au cours de leurs connaissances. Sous les quatorze premiers Califes, depuis l'an 661 de J.C. jusqu'en 748, ils s'appliquaient uniquement comme

³¹ Edwardus Pocock, Specimen Historiæ Arabum, in-4. *Oxonii* 1650. pag. 52. et 159.

³² Abulfaragius, Hist. Dynastiarum, ex Editione Pocockii, in-4. *Oxonii* 1663. pag. 161.

leurs ancêtres, à conserver la pureté de leur langue, et ensuite à étendre la Doctrine de l'Alcoran, quelquefois même à la Médecine, Science qu'ils croyaient nécessaire pour la conservation de la vie.

Jusque là ils ne s'étaient point appliqués à la Philosophie³³ non pas manque de Maîtres, il s'en trouve toujours assez ; non qu'ils en fussent détournés par des occupations militaires, incompatibles avec la vie tranquille de l'homme d'Étude et du Philosophe ; il n'y a souvent dans les Nations que trop de gens oisifs, qui redoutent les travaux pénibles. Quelques-uns s'y appliquaient néanmoins en particulier, mais ils n'osaient se déclarer, parce que Mahomet leur en avait fait une défense expresse³⁴.

L'Histoire rapporte à ce sujet un événement singulier, qui montre l'aversion qu'avaient les premiers Musulmans pour les Sciences humaines, et surtout pour la Philosophie. Amru, Général des Arabes, s'étant rendu maître d'Alexandrie l'an 640, et par conséquent au commencement du Mahométisme, il trouva dans cette Ville célèbre une Bibliothèque, remplie d'un grand nombre de Livres de Philosophie.

Jean Philoponus, habile commentateur d'Aristote, enseignait alors dans cette Ville. Il demanda par grâce au général mahométan de lui accorder tous les livres de philosophie, qui étaient dans cette bibliothèque. Amru n'osa prendre sur lui de faire ce présent au philosophe.

³³ *Abulfaragius Historia Dynastiarum*, pag. 160. Quod ad Philosophiæ Scientiam, nihil ejus admodum concesserat illis Deus.

³⁴ *Epistola Abou Gafar Ebn Tophaïl, Arabicè et Latinè à Pocockio edita, in-4. Oxonii 1670- et -1700. pag. 14.*

Il en écrivit donc à Omar, second Calife, pour recevoir ses ordres ; mais la réponse qu'il reçut, fut fatale aux sciences et aux livres. Il lui marqua que si ces livres se trouvaient contraires à l'Alcoran, il était nécessaire de les détruire, comme pernicious ; et que s'ils y étaient conformes, ils devenaient inutiles, l'Alcoran seul pouvant suffire. Ainsi aucun ne fut conservé, tous subirent le même sort ; tous furent abolis : on les employa donc à chauffer les bains qui étaient à Alexandrie ; et l'on fut plus de six mois à les brûler, quoiqu'il y eût alors plus de 4 000 Bains dans cette Ville.

XVI – LES ARABES COMMENCENT À S'ADONNER AUX SCIENCES

Un temps plus favorable aux Sciences parut enfin sous la Dynastie des Achemides ou Abbasides. *Almansor* le second Calife de cette famille, joignait à la connaissance de l'Alcoran, beaucoup d'amour pour la Philosophie, surtout³⁵ pour l'Astronomie. Ces heureux commencements firent dans la suite de plus grands progrès. Harun ou Aaron Raschid, contemporain de Charlemagne, le cinquième de ces Califes, eut encore plus de goût qu'Almansor. Sa Cour était remplie des plus habiles Philosophes, qu'il faisait gloire de rassembler auprès de lui, et qu'il avait le plaisir de consulter et d'entendre.

³⁵ Abul-Farag. *Hist. Dynastiarum* p. 246.

Mais aucun Prince Arabe n'a poussé l'amour des Sciences aussi loin qu'*Almamun*, nommé aussi *Abdalla*. Il est célèbre dans l'Histoire de ces Peuples, non seulement par cette douceur de caractère, qui convient aux Sciences ; mais encore par cette louable générosité, qui n'était pas inutile aux Savants³⁶ qu'il honorait de sa confiance. Il fit plus, il écrivit en Grèce pour en obtenir les meilleurs Livres de Philosophie, qu'il fit traduire en Arabe³⁷, et la Bibliothèque de Sa Majesté conserve quelques-unes des traductions que ce Prince fit faire en sa Langue. Il eut une partie des États de son père dès l'an 195 de l'Égire, c'est-à-dire, l'an 810 de l'Ère Chrétienne, et il en fut seul Possesseur depuis l'an 815 jusqu'en 831.

XVI – LA SCIENCE HERMÉTIQUE PASSE CHEZ LES ARABES

C'est donc à ce temps qu'il faut fixer l'entrée de la Philosophie chez les Arabes. Il est vrai que les Dévots

³⁶ Georgius El Macin, *Historia Saracenicæ in folio Lugduni Batavorum* 1625. lib. 2. p. 139. *Quod ad naturam ejus (Al Mamunis) attinet, fuit omnimodè excellens, liberalis, magnæ clementiæ et boni regiminis, neque inter Abbasidas fuit quisquam eo eruditior, nec præstantior, etc.*

³⁷ Abul-Faragius pag. 246. et Rabbi Abraham Sachur, *Libro Juchasin. Mamun Ben Rasched amabat Scientias et Sapientes ac viros celebres: ejus tempore translati sunt multi Libri ex Graeca Lingua, in Linguam Arabicam.*

Mahométans ne virent qu'avec chagrin parmi eux une si grande révolution dans les Sciences. Mais les Sciences n'en furent pas moins établies ; il y eut même des Académies pour les enseigner. On ne saurait donc remonter plus haut que cette époque, pour trouver parmi ces Peuples, l'établissement de la Philosophie Hermétique, dont il nous reste encore quelques écrits, soit imprimés, soit manuscrits.

Le Livre d'Ostanés sur la Science sacrée, qui se trouve parmi les Manuscrits Arabes de la Bibliothèque de Leyde, est vraisemblablement une des Traductions, que ce Prince fit faire de la Langue Grecque. Le nom d'Ostanés se trouve déjà employé dans cette Histoire, mais outre celui qui vivait sous Xerxès, on en remarque encore un sous Alexandre, et un troisième du temps de Cléopâtre. Ce qui me fait croire que c'était moins un nom propre, qu'un nom de dignité ; mais celui dont je parle à présent vivait au cinquième Siècle, puisqu'il adresse son ouvrage à Petasius, à qui Olympiodore, qui vivait dans le même temps, a dédié pareillement ce qu'il a fait sur la philosophie Hermétique.

Le Commentaire d'Eidimir Ben-Ali sur les Poésies d'Abul-Hasam, qui est aussi un des Manuscrits Arabes de la même Bibliothèque, peut être Original en cette Langue, aussi bien que le Traité de Geldekeus sur la Pierre Philosophale.

XVII — GEBER ÉCRIT SUR LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Mais il est hors de doute, que Geber a écrit originai-
rement en Arabe. On sait qu'après Hermès, cet Auteur
est regardé comme l'un des Chefs et des plus habiles
Écrivains de la Philosophie Hermétique ; ainsi il ne
doit point avoir vécu au commencement du second
siècle de l'Égire, c'est-à-dire vers l'an 730, comme
le croit le savant Borrichius³⁸ après Jean Léon, Afri-
cain : il ne parut au plus tôt que cent ans après, vers
l'an 830, au commencement de leur troisième Siècle.
C'est même le sentiment de M. d'Herbelot dans sa
Bibliothèque Orientale au mot *Giaber*, quoiqu'il n'en
apporte aucune preuve. Mais une observation, qui
décide du moins pour son antiquité, est qu'il est cité
par les plus anciens auteurs de la science hermétique,
comme leur Père et leur Maître ; tels sont Avicenne,
le Calid, Albert le Grand et les autres ; au lieu que lui-
même n'en cite aucun ; il se contente de dire que tel
est le sentiment des anciens philosophes, qu'il a exa-
minés et réduits en système.

Mais à quelle Terre, à quelle Nation Geber devait-
il son origine ? C'est ce qu'il est difficile de bien éta-
blir. Nicolas Antonio prétend qu'il était Espagnol ;
mais les raisons qu'il en apporte ne sont pas déci-
sives : Léon Africain pense qu'originellement il était
Grec, transplanté cependant chez les Arabes ; mais

³⁸ Olaius Borrichius de ortu et progr Chimiaë.

ni son nom, ni celui de son père ne marquent pas une origine grecque. Enfin le manuscrit arabe de la Bibliothèque de Leyde, dit qu'il était *Tousensis Souficus* ; c'est-à-dire, Philosophe de *Thus* ou *Thouso* Ville du Corasan, Province de la Perse. D'ailleurs il y a eu, mais plus tard, un *Giaber* arabe, né en Andalousie, province d'Espagne, qui s'appliqua seulement à la Poésie ; ainsi ce ne peut être Geber le Chimiste, la Chimie et la Poésie étant deux espèces de folies, qui ne sont pas toujours compatibles, parce que l'une et l'autre demandent l'homme tout entier. Nous n'avons aucune connaissance de sa personne, mais nous en avons beaucoup de l'obscurité de son Livre. Il doit avoir été grand Écrivain et grand Artiste, puisque l'on assure qu'il a composé 500 Volumes sur cette Science, et que dans ses ouvrages on trouve un nombre infini d'opérations, que lui-même reconnaît fausses. Ce sont ces opérations qui l'ont fait traiter de Trompeur ; mais il a prévenu ce reproche, en marquant qu'il s'est bien gardé de découvrir purement et simplement la vérité, pour ne pas profaner une Science aussi importante, en la mettant entre les mains des méchants, qui en auraient abusé pour leur perte, et peut-être même pour la ruine de la Société.

Jusqu'en 1682, nous n'avons eu que des Éditions imparfaites des Ouvrages de Geber ; mais cette année il en parut une à Dantzick très complète, et copiée sur un manuscrit Latin fort exact de la Bibliothèque Vaticane. Elle renferme trois ouvrages de cet habile Philosophe. Le premier est un corps complet de la Perfection du Magistère et du grand Œuvre des Philosophes, divisé en quatre livres. *Gebri Regis Ara-*

bum Summa perfectionis Magisterii in sua natura. Le second ouvrage est un Traité de la Recherche de l'Œuvre, *De Investigatione perfectionis Metallorum* : Et le troisième est son *Testament*.

Lui-même a soin de nous avertir de l'ordre qu'il faut observer dans la lecture de ces trois ouvrages ; qui est, de commencer par celui de la recherche de l'Œuvre, de continuer par son Testament, et de finir par l'abrégé, du parfait Magistère.

XVIII – ANALYSE DES OUVRAGES DE GEBER

Le Traité de la Recherche du Magistère renferme trente-trois préparations chimiques, qui peuvent servir à l'Œuvre, mais fausses pour la plupart, et qui sont contenues en autant d'articles. Ils sont accompagnés d'une Préface, et c'est une espèce d'abrégé de son grand ouvrage.

Le Testament n'a que dix-huit articles, où sont autant de préparations différentes de l'or et des métaux, pour les mettre en état de servir aux opérations de la Philosophie Hermétique.

Mais le grand ouvrage de Geber compris en *quatre livres*, est un système de tout ce qui est nécessaire pour arriver à l'Œuvre parfait de la Philosophie Hermétique.

Dans la Préface du *Premier* Livre il a soin de marquer que ce qu'il cache dans une partie de son Ouvrage, est suffisamment expliqué dans les autres, par forme de dispute universelle. Et dans les vingt-deux chapitres qui composent le reste de ce livre, il parle de la nature des choses qui peuvent servir dans la Médecine Métallique du premier, du second et du troisième ordre.

Le *second* Livre contient avec la Préface dix-neuf chapitres, où l'Auteur explique les principes, qui servent à l'Œuvre et à la perfection de la Philosophie Hermétique.

Le *troisième*, qui contient dix-huit chapitres et une Préface, renferme des réflexions et des considérations nécessaires, d'où dépend la perfection de l'Œuvre Philosophique.

Enfin le *quatrième*, outre sa Préface, comprend aussi vingt-deux chapitres, où l'on trouve des remarques générales sur les trois différentes Médecines des Métaux, et sur les cinq différences de leur perfection.

Quelques Philosophes ont cru rendre service aux Artistes de donner des Commentaires sur un Livre qu'ils n'entendaient pas eux-mêmes ; mais ils ont cru se faire un mérite d'expliquer un Auteur célèbre, obscur et embarrassé, qu'ils ont encore obscurci par leurs interprétations : j'ai eu soin de faire connaître ces Commentaires dans le Catalogue des Auteurs de la Philosophie Hermétique.

Ce que nous avons de Geber n'est qu'une médiocre partie de ses Ouvrages, il avait composé 500 Volumes

sur cette Science, il s'en trouve un dans les Manuscrits Arabes de la Bibliothèque de Sa Majesté. D'ailleurs l'édition de Geber donnée à Dantzick en 1682, et qui n'est pas commune, se trouve réimprimée dans le Recueil de *Manget*, et je suis étonné que quelque Savant dans la Langue Arabe n'ait pas jusqu'ici revu cette édition sur l'Original, qui est dans la Bibliothèque de Leyde. *Hornius* avait dessein de revoir cet Auteur dès l'an 1668, mais il est mort sans l'avoir exécuté.

XIX – LA SCIENCE HERMÉTIQUE CONTINUE CHEZ LES ARABES

Depuis Geber jusqu'à Rhazes ou Mohammed Ben Zakaria, célèbre Médecin et Chimiste, nous ne connaissons pas de Philosophes Hermétiques parmi les Arabes. Il était de la Ville de Reï dans l'Irak Agemi sur les frontières du Corasan, ou selon d'autres, du Corasan même, et mourut dans un âge avancé l'an 310, de l'Égire ou 922, ou peut-être même l'an 932, de l'Ère Chrétienne, c'est-à-dire, un siècle après que Geber eut paru, quoiqu'il eût plus de trente ans lorsqu'il commença ses études de Médecine; il surpassa néanmoins tous ceux de son temps, et fut même préféré aux plus habiles Médecins pour prendre soin du fameux Hôpital de Bagdad: il était en relation avec plusieurs Princes, surtout avec Almanzor,

Seigneur du Corasan. Il était grand Médecin, habile Philosophe, et très excellent Chimiste, il avait même écrit sur la Chimie douze livres ; mais très peu ont été publiés, supposé même qu'on doive les lui attribuer tous ; ce qui paraît certain est qu'il est le premier qui a introduit la Chimie dans la Médecine. On croit qu'il avait pris également des Grecs ce qu'il avait écrit sur la Science Hermétique et sur la Médecine : M. Freind en a commencé la preuve dans son Histoire de la Médecine. Cependant Razés malgré tout son savoir en l'une et l'autre Science, n'a pu éviter les reproches qu'on lui a faits de son temps même, d'être un médiocre Chimiste, puisqu'il était pauvre et un mauvais Médecin, puisqu'il n'avait pu se conserver la vue, qu'il avait perdue ; comme s'il était nécessaire que la Médecine prévînt ou guérît infailliblement toutes les infirmités, ou que la Chimie procurât nécessairement des richesses. On sait néanmoins que ses Ouvrages ont servi à former les autres Médecins Arabes, et même Avicenne qu'on regarde comme leur Chef. Et l'on compte qu'il a publié au moins deux cent vingt-six Traités sur la Médecine.

Le milieu du dixième siècle fut encore illustré par un de ces Hommes célèbres qui font honneur aux Sciences, qu'ils se mêlent de traiter. Ce Savant est Farabi ou Alfarabi, l'un de ces heureux génies et de ces hommes universels, qui pénètrent toutes les Sciences avec une égale facilité : Il ne s'en était pas tenu à l'explication des rêveries de l'Alcoran, il avait encore approfondi des Sciences plus utiles et plus intéressantes, et passait pour le plus grand Philosophe des Musulmans.

L'Aventure qui lui arriva chez Seifeddoulet Sultan de Syrie, fait connaître le caractère et les talents singuliers de ce Philosophe. Il revenait du Pèlerinage de La Mecque où la dévotion l'avait engagé d'aller, lorsqu'il passa par la Syrie : le Sultan était alors environné de Savants, qui s'étaient rendus chez lui, pour conférer sur les Sciences.

Farabi entre dans la Salle de l'Assemblée et s'y tint debout, jusqu'à ce que le Sultan lui fit ordonner de s'asseoir ; alors le Philosophe, par une liberté peu convenable, alla se mettre sur un coin du sofa, où était assis le Sultan. Ce Prince surpris de cette hardiesse, appela un de ses Officiers et lui commanda en une langue peu commune de faire retirer cet Étranger, d'une place qui ne lui convenait pas. Le Philosophe l'entendit et lui dit, Seigneur, celui qui commande si légèrement est sujet à se repentir. Ce Prince ne fut pas moins étonné de la réponse que de l'action même ; il était bon, et voulut voir jusqu'où Farabi pousserait sa démarche ; alors on ouvrit la conférence, et le Philosophe disputa d'une manière si éloquente et si vive, qu'il réduisit tous les Docteurs au silence. Le Sultan pour se dissiper lui-même, et pour récréer l'Assemblée, fit venir des Musiciens, alors Farabi se joignit à eux et accompagna du Luth avec tant de délicatesse, qu'il attira sur lui les yeux et l'admiration de l'Assemblée. Mais comme on le sentit Musicien, il tira de sa poche à la prière du Sultan, une pièce de sa composition, c'était une pièce enjouée. Il la fit chanter et l'accompagna avec tant de force et de vivacité ; les Assistants y prirent tant de plaisir et conçurent tant de joie, que tous se mirent à rire avec excès. Le

Philosophe pour leur montrer toute l'étendue de ses talents, fit chanter une autre pièce et l'accompagna d'une manière si tendre et si touchante qu'il fit pleurer toute l'Assemblée. Enfin changeant encore de pièce, il endormit agréablement tous les Assistants.

Ce fut en vain que le Sultan frappé du mérite de Farabi, le voulut retenir auprès de lui. Farabi partit donc, mais ce fut pour périr malheureusement ; il se vit attaqué par des Voleurs dans les Bois de Syrie, et malgré tout son courage, il fut tué l'an 343 de l'Égire, c'est-à-dire l'an 954 de l'Ère chrétienne ; mais ses ouvrages sur toutes les Sciences qui sont en grand nombre dans la Bibliothèque de Leyde, aussi bien que ceux de la Science Hermétique, le font encore aujourd'hui regarder, comme un des plus grands hommes, qu'il y ait eu parmi les Musulmans.

XX – LE SOLITAIRE MORIEN APPREND, PRATIQUE, ET ENSEIGNE LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

On voit paraître ensuite le Solitaire Morien et Calid, que l'on prétend avoir été Calife d'Égypte.

Je mets Morien quoique Romain au rang des Arabes ; parce qu'on assure, que son livre est originairement écrit en cette Langue, et qu'il était alors sous leur Domination, où vrai semblablement il est mort. Si ce qui est rapporté dans ce petit ouvrage est

véritable, comme il y a bien de l'apparence, on verra que les Arabes ne discontinuaient pas de cultiver en Égypte, dont ils s'étaient rendus maîtres, la pratique de la Philosophie Hermétique.

L'Histoire de Morien est simple, elle est naturelle, mais cependant assez curieuse. Ce Philosophe était à Rome sa patrie, où il étudiait sous les yeux d'un père et d'une mère, dont il était tendrement chéri. Il menait une vie douce, et se formait dans tous les devoirs de la vie chrétienne. Il ouït parler d'Adfar fameux Philosophe Arabe d'Alexandrie, il vit même quelques-uns de ses ouvrages; sur le champ il fut saisi du désir de savoir et apprendre. Les premiers feux de la jeunesse l'emportèrent, il abandonne la maison paternelle, pour se rendre à Alexandrie. Il y arrive et se donne tant de mouvements, qu'il trouve enfin la maison du Philosophe, qu'il venait chercher de si loin. Il lui fait connaître son nom, sa patrie, et sa Religion. Tous deux parurent contents et satisfaits; Adfar d'avoir trouvé un jeune homme docile, sur la reconnaissance duquel il croyait devoir compter, et Morien de se voir sous la discipline d'un Maître, qui promettait de lui dévoiler la source de tous les Trésors. La douceur du Disciple engagea le Maître à ne lui rien cacher de tout ce qu'il savait.

Les immenses Trésors d'Adfar, ses lumières et ses connaissances dans la Philosophie la plus secrète, ne l'empêchèrent pas de mourir. Après que Morien eut rendu à son Maître les derniers devoirs il quitte Alexandrie, non pour retourner à Rome, mais pour se rendre à Jérusalem; il n'y resta néanmoins que le temps qui lui fut nécessaire, pour choisir et acheter

auprès de cette Ville une retraite, où il pût finir tranquillement une vie chrétienne et Philosophique. Il se fixa donc dans un Ermitage avec un Élève, qu'il avait sans doute dessein de former.

Dans sa retraite, le Philosophe ouït parler du Calife, ou plutôt du Soudan d'Égypte nommé Calid, Prince sage et curieux : le Livre d'Adfar lui était tombé entre les mains ; il fit chercher dans tous les lieux, qui lui étaient soumis, quelqu'un assez habile pour le lui expliquer. Et comme il arrive aujourd'hui, plusieurs se présentèrent, moins pour travailler utilement, que pour profiter des grands biens que ce Prince faisait d'avance à ceux qui lui promettaient de réussir.

Morien qui n'apprenait qu'avec peine, combien Calid était trompé, quitte sa retraite et se rend en Égypte, autant pour travailler à la conversion du Soudan, que pour lui communiquer la Science d'Adfar. Sur les promesses de Morien, le Soudan lui fait choisir une maison, et Morien n'en sortit pas qu'il n'eut fini son œuvre. Le travail étant porté à sa perfection, le Philosophe écrivit sur le Vase même où était son Élixir. *Celui qui tout n'a besoin d'aucun secours étranger* ; et sur le champ il quitte la Ville, sort de l'Égypte et gagne son Ermitage.

À ces nouvelles Calid vient dans la maison, où Morien avait demeuré ; il trouve l'œuvre accompli : mais quel fut son chagrin d'y voir cette Inscription fatale, qui lui fit sentir que le Solitaire ne s'était pas rendu auprès de lui dans la vue des récompenses. Alors pénétré de douleur il s'en vengea sur tous ces prétendus Philosophes, qui lui avaient tout promis et

qui n'avaient rien exécuté, il leur fit couper la tête : et sur le champ il fait venir Galip, son Esclave favori. Galip, lui dit le Prince désolé, qu'allons-nous faire ? Seigneur, lui dit ce fidèle serviteur, il faut bien espérer, Dieu nous fera connaître la conduite que nous devons tenir.

Calid resta quelques années dans ces incertitudes et ces inquiétudes, jusqu'à ce qu'étant à la chasse, toujours accompagné de ce fidèle Esclave, Galip trouvât dans la Solitude un Saint Ermite, qui était en prières. Qui êtes-vous, lui dit Galip, d'où venez-vous, et où allez-vous ? Je suis de Jérusalem, lieu de ma naissance, lui répondit le bon Solitaire, et j'ai demeuré longtemps dans les Montagnes voisines de cette Ville, avec un saint homme : là j'ai appris que Calid était en peine de savoir comment il pourrait finir le Magistère d'Hermès : je sais que cet homme est très habile dans cette Science, et j'ai quitté ma patrie pour en informer le Prince.

Oh ! mon frère, que dites-vous répartit Galip ; c'en est assez, ne parlez pas davantage. Car je ne veux pas que vous mouriez, comme tous les trompeurs, qui se sont présentés devant mon maître. Je ne crains rien, dit ce bon homme, vous pouvez me présenter au Prince, et j'irai devant lui avec confiance. Galip le présenta donc et l'Ermite fit connaître à Calid, qu'il savait combien il était en peine d'accomplir l'œuvre d'Hermès ; qu'il était venu vers lui pour lui enseigner ce qu'il aurait à faire, pour y parvenir ; qu'il connaissait dans les Solitudes de Jérusalem, un Savant Ermite, qui a reçu de Dieu cette suprême sagesse. Il m'a plus d'une fois avoué dit-il, qu'il avait ce don pré-

cieux, et j'en ai eu la preuve par la quantité d'or et d'argent, qu'il envoie chaque année à Jérusalem.

Calid ne put s'empêcher de lui faire sentir le danger auquel il s'exposait, de lui faire de fausses promesses, qui avaient causé la mort de tant de Téméraires, qui pour tromper les Princes, se vantent de savoir tout ce qu'ils ignorent. Mais comme le bon Solitaire parlait toujours avec la même confiance sans appréhender les menaces, Calid fut ébranlé, et sur le portrait qu'on lui fit de Morien, il crut le reconnaître, et il se confirma dans sa pensée dès qu'on l'eut nommé. !

Sur la promesse que lui fait le Solitaire d'engager Morien à le venir trouver, Calid commande à Galip d'aller lui-même avec cet homme, et de prendre une Escorte suffisante. Après bien des fatigues ils arrivèrent dans les Montagnes de Jérusalem, où ils trouvèrent Morien, Vieillard vénérable, mais qui sous un rude Cilice vivait dans un jeûne continuel et dans la plus austère pénitence. Galip le reconnut, et le salua de la part du Prince. Le vertueux Solitaire n'eut pas de peine à comprendre le sujet du voyage des Domes-tiques de Calid, et s'offrit généreusement à les suivre en Égypte. Ils y arrivèrent ; mais à peine le Soudan eut vu Morien, que se tournant vers Galip, il ne put s'empêcher de lui dire avec satisfaction, que c'était là précisément l'homme, qu'il avait si souvent regretté. Plein de joie de l'avoir retrouvé, il voulut l'engager à rester dans le monde, mais Morien avait d'autres pensées, il ne cherchait que la conversion du Prince, et le Prince ne cherchait que des Richesses. Le Solitaire ignorait sans doute qu'il est plus facile de pervertir trente Chrétiens, tant nous sommes faibles, que de

convertir un seul Mahométan. Morien eut beau tourner ses instructions de différentes manières, il ne put toucher le cœur du Soudan. Le Prince content de posséder cette source de tant de Trésors, lui fit chercher une maison convenable à son mérite, et après plusieurs entretiens, où le pieu Philosophe sonda inutilement le cœur de Calid, il lui découvrit enfin les secrets mystères, qu'il souhaitait depuis longtemps avec ardeur.

De savoir ce que devint Morien, c'est ce que l'on ignore, mais son Histoire et ses conversations ont été écrites, tant par Morien lui-même, que par Galip, l'Esclave fidèle de Calid, et Calid a laissé pareillement sur ce sujet quelques petits Ouvrages, qui sont imprimés dans nos recueils de la Philosophie Hermétique.

XXI – DANS QUEL TEMPS VIVAIENT ADFA, MORIEN ET CALID

Mais dans quel temps vivaient Adfar, Morien et Calid ? C'est une question que l'on a droit de nous faire ; et c'est ce qu'il est bon d'examiner. Marquons d'abord que François Bacon et Arnauld de Villeneuve, qui parurent, l'un au commencement, et l'autre à la fin du treizième siècle, ont cité Morien comme un Écrivain autorisé parmi les Philosophes Hermétiques ; et le Traducteur Latin de Morien nommé Robertus Castrensis, assure qu'il l'a traduit de la langue Arabe,

l'an 1182, ainsi l'Original était plus ancien. Je le crois même du milieu du onzième siècle, temps où la Philosophie Hermétique était extrêmement pratiquée chez les Arabes ; ce fut sans doute vers l'an 1045, un demi-siècle avant nos premières Croisades. C'est donc aussi le temps où Calid peut avoir vécu, et je l'ai qualifié, non pas du Titre de Calife, c'est-à-dire, Souverain de l'Égypte, mais seulement de celui de Soudan, ou Lieutenant du Calife. Quelques manuscrits et quelques éditions de son Traité le font Juif, ce qui ne s'accorde point avec la suite de l'Histoire.

Morien était un Vieillard vénérable, âgé du moins de soixante-quinze ans, lorsqu'il travailla pour la seconde fois avec Calid ; je lui donne vingt ans lorsqu'il se rendit en Égypte pour y voir Adfar ; ainsi il s'y est transporté sur la fin du dixième siècle ; c'est tout ce que je puis dire de plus vraisemblable, ou si l'on veut, de moins déraisonnable.

Cependant la lecture du Livre de Morien pourrait encore faire naître quelques autres difficultés chronologiques ; mais que nous importe, nous ne sommes pas préposés pour les épuiser toutes ? N'est-il pas juste d'en laisser quelques-unes à résoudre à ceux qui viendront après nous ? Ce sera une consolation pour ces esprits inquiets, critiques austères, nés pour former beaucoup de doutes ; et souvent incapables d'en résoudre aucun.

XXII — AVICENNE PRATIQUE LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

Le Corasan vit encore paraître sur la fin du dixième siècle, *Ebn Sina*, c'est-à-dire le célèbre *Avicenne*, qui naquit à Boccara, Ville principale de cette Province, vers l'an 370, de l'Égire, ou 980, de l'Ère Chrétienne. Un génie aisé et facile lui fit faire de grands progrès dans les Mathématiques, et même dans la plus sublime Philosophie : il y était perfectionné dans un âge où les autres commencent à peine à les étudier ; il n'avait que seize ans, lorsqu'il passa de ces sciences à celle de la Médecine, où il réussit avec la même célérité, et l'on prétend qu'il eut une si grande sagacité dans la connaissance des maladies, qu'il découvrit par le seul battement du pouls, que celle du neveu de Cabous, Roi de Giorgian, n'était causée que par l'Amour : et par un stratagème dont il se servit, il découvrit encore quel était l'objet de sa passion. Il semble que ce récit soit copié sur ce qu'Appien³⁹ rapporte du Médecin *Erasistrate*, qui connut une pareille maladie dans Antiochus, fils de Seleucus, Roi de Syrie. Ces deux faits tout ingénieux qu'ils paraissent, ont l'air de contes imaginés, pour illustrer ceux à qui on les attribue.

La Médecine et la Philosophie qui furent sa principale occupation, lui donnèrent tant de crédit, que le Sultan Magdal Doulet crut ne pouvoir mieux faire,

³⁹ Appianus in Bello Syriaco.

que de mettre un génie aussi pénétrant à la tête des affaires. Il en fit donc son premier Vizir. Ce Prince ignorait sans doute, que ce n'est pas tant l'homme d'esprit, que l'homme prudent, qui réussit dans le Gouvernement de l'État et dans les négociations; il en fut néanmoins persuadé, mais après coup, et se vit contraint de le priver du poste qu'il lui avait confié. Avicenne en abusait trop ouvertement: il s'adonnait avec excès à l'intempérance du vin, crime capital dans un Musulman, et se livrait sans aucun égard à la débauche de femmes, faute essentielle à tout homme, et plus encore à un Philosophe. Son dérangement fut si grand, qu'il en contracta différentes maladies, qui le conduisirent au tombeau, et mourut l'an 428, de l'Égire, ou 1036, de l'Ère Chrétienne, âgé de 56 ans, et fut inhumé à Hamadan, Ville de la Perse, connue autrefois sous le nom d'Ecbatane, Capitale de la Médie. Mais la conduite d'Avicenne fit dire par une espèce de proverbe, que ni sa Philosophie n'avait pu lui procurer la sagesse, ni la Médecine lui rendre la santé.

Nous avons de lui six ou sept Traités imprimés sur la Philosophie Hermétique, peut-être en a-t-on supposé quelques-uns, pour les faire passer sous un nom aussi célèbre que celui d'Avicenne, dont la gloire a été si grande dans toute l'Asie, qu'il a mérité d'illustres Commentateurs dans les douzième et treizième siècles. L'Europe même l'avait pris pour son Maître dans la Médecine; jusque-là qu'il fut enseigné publiquement dans les Écoles jusqu'au rétablissement des Lettres, ou plutôt jusqu'à la réformation de la Médecine; mais que ses Traités soient vrais ou faux, ils n'en sont pour cela, ni plus clairs, ni plus intelligibles. Il

faut comme aux autres Artistes une clef pour y comprendre quelque chose.

Quoiqu'il ne paraisse pas que la Science Hermétique se soit continuée chez les Arabes modernes, on en trouve cependant quelques traces jusque dans les deux derniers siècles. *Jean Léon* Africain, Mahomé-tan converti, marque dans sa description de l'Afrique, qu'il avait connu à Fez des Particuliers, qui prati-quaient cette Science, ou si l'on veut, qui se livraient à cette extravagance ; *Borrichius*⁴⁰ nous apprend qu'un Savant Anglais, nommé *Thomas Parry* avait connu à Tanger en 1664, des Artistes qui s'y appliquaient : Mais en faut-il d'autres preuves que les Manuscrits rapportés d'Égypte par le célèbre *Vansleb*, et qui sont actuellement dans la Bibliothèque de Sa Majesté ? Le 984^e, page 205⁴¹, a été écrit au Caire en 1683, preuve certaine qu'il y avait alors dans cette grande Ville des hommes, peut-être même y en a-t-il encore d'assez insensés, pour s'appliquer à la transmutation des métaux.

XXIII – LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE PASSE CHEZ LES LATINS

Jusqu'au treizième siècle, la science Hermétique

⁴⁰ Borrichius de ortu et progressu chimiæ p. 122.

⁴¹ Voyez le catalogue ci-après au Tome III de cet ouvrage.

était restée en Orient, c'est-à-dire chez les Égyptiens, les Grecs et les Arabes : elle avait même à la suite du Mahométisme coulé jusque dans les parties Occidentales de l'Afrique. Mais vers le milieu de ce siècle elle pénétra dans l'Occident. Il n'est pas difficile de conjecturer de quelle manière se fit ce passage.

Les Croisades commencées à la fin du onzième siècle nous procurèrent quelques relations avec les Sarrasins Arabes. D'un autre côté les Latins s'étant rendus maîtres de Constantinople l'an 1205, ils étaient à la source de la Science Hermétique. Ils cherchèrent donc à se former dans les connaissances, qui avaient cours chez les Grecs ; le besoin nous fit apprendre la Langue de ces deux Nations, et l'on traduisit en Latin quelques-uns de leurs Livres. La Philosophie commença dès lors à se former parmi nous sur celle de ces Peuples. Et l'on voit dans ces mêmes temps à la Cour de l'Empereur Frédéric, deux fils d'Averroés, célèbre Philosophe Arabe, dont les Écrits furent ensuite adoptés dans nos Écoles.

La guerre des Princes n'empêcha pas vraisemblablement les Philosophes des différentes Nations, de communiquer les uns avec les autres. On sait que les intérêts opposés des Souverains touchent peu les Savants. Ordinairement ils ne sont occupés que de leurs idées vraies ou fausses. Rarement sont-ils ennemis au milieu même des plus grands troubles ; dès qu'ils se joignent ils se communiquent leurs imaginations ou leurs pensées, comme on voudra les nommer. C'est ainsi que la Chimie Hermétique a passé des Grecs aux Arabes, et de tous les deux aux Latins.

Aussi voyons-nous au milieu du treizième siècle, que cette Science se trouve en même temps cultivée dans les différents Royaumes, dans lesquels même elle s'est perpétuée et dès lors nous n'en remarquons plus de traces chez les Grecs, comme si cette Science avait été entièrement perdue et anéantie parmi eux.

Roger Bacon s'y appliqua donc avec succès en Angleterre, Christophe de Paris et Rupescissa en France; Albert le Grand en Allemagne, et Saint Thomas en Italie. L'on sait combien toutes ces Nations avaient coopéré aux Croisades contre les Sarrasins, et avaient donné du secours pour la prise de Constantinople; au lieu que les Espagnols, qui avaient assez d'occupation chez eux, et qui ne pouvaient qu'à peine se soutenir contre les Maures, n'ayant fourni aucunes troupes pour ces expéditions, si ce n'est peut-être quelques Catalans, ne participèrent point à ces connaissances. Il est vrai cependant que Raymond Lulle s'y est formé sur la fin de ce siècle; mais il ne fait pas difficulté d'avouer que ce fut par le moyen de Bacon et d'Arnauld de Villeneuve, qu'il fait gloire de reconnaître pour ses Maîtres.

La Science Hermétique étant nouvelle en Europe, pouvant même être utile à qui aurait eu le bonheur d'y réussir; il n'y eut guère de Savant du premier ordre qui ne voulut s'y appliquer, Moines, Abbés, Évêques, Médecins, Solitaires; tous s'en firent une occupation: c'était la folie du temps, et l'on sait que chaque siècle en a ordinairement une qui lui est propre; mais malheureusement celle-ci a régné plus longtemps que les autres, et n'est pas même entièrement passée.

Cependant un ouvrage plus ancien que tous ceux que je cite ici parmi les Latins, avait déjà paru ; son Auteur prend un nom, qui tient plus de l'Arabe que de l'Européen ; c'est Artese, qui a la hardiesse de nous assurer vers le milieu de son Traité, qu'il a vécu plus de mille ans ; comme si on devait l'en croire sur sa parole. Je me détermine à mettre la supposition de cet ouvrage entre les Arabes et les Latins, puisqu'il cite Adfar, ainsi il doit avoir paru après Morien, et lui-même est cité par Bacon le plus ancien des Latins, qui se soit appliqué à la Science Hermétique. Ainsi son Traité a été écrit vraisemblablement dans le douzième siècle. Et je puis dire que c'est un des moins obscurs de tous ceux qui ont écrit sur cette Science. Sa phrase qui est entièrement Latine, est une preuve de sa supposition.

XXIV – ROGER BACON EST UN DES PREMIERS QUI S'APPLIQUE À LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Roger Bacon qui, le premier des Anglais, s'est livré à la Philosophie Hermétique, était un de ces génies supérieurs et pénétrants, auxquels il suffit de faire entrevoir une science, pour leur donner lieu de l'approfondir entièrement. Outre la Théologie qu'il possédait à fond, rien ne lui fut étranger ; non seulement dans les sciences nécessaires, comme la Médecine,

et la Physique, mais même dans celles qui n'étant que de curiosité, se trouvaient presque inconnues de son temps; les Mathématiques, la Géométrie, les Mécaniques, la Perspective et l'Optique firent son occupation et ses délices. Il opéra de si grandes merveilles, par le secours de ces sciences; que dans un siècle d'ignorance, on le traita de Magicien: il pénétra même dans la Chimie presque aussi loin qu'on a fait après lui. Ce Savant homme naquit en 1214, près d'Ilcester dans le Comté de Sommerset. Il fit des progrès extraordinaires dans les Études préliminaires; et dès qu'il fut en état de prendre un parti, il entra dans l'ordre de S. François, c'était le goût du temps. Après les premières Études qu'il fit à Oxford, il vint à Paris, où il apprit les Mathématiques et la Médecine. De retour à Oxford, il s'appliqua aux Langues et à la Philosophie, en quoi il fit de si grands progrès, qu'il écrivit trois Grammaires, une Latine, une Grecque, et la troisième Hébraïque. Il entendit parfaitement, et même il expliqua la nature des Verres Sphériques, sur lesquels⁴² il écrivit un Traité fort curieux, et fit connaître leur force, en brûlant des matières dans l'éloignement.

On voit par ce qu'il a fait sur la Perspective, à quel point il a poussé l'Optique dans toutes ses parties, il y parle solidement de la réflexion et réfraction de la lumière, il décrit la chambre obscure, et toutes les sortes de verres, qui augmentent ou diminuent les objets en les approchant, ou les écartant de l'œil.

Il a même connu l'usage du tube optique ou Télé-

⁴² Rogerius Bacco de Speculis.

cope, qu'on a cru une invention plus moderne. Bacon était presque le seul Astronome de son temps ; il remarque une erreur considérable à l'égard de l'année solaire, qui avait augmenté depuis la réformation de Jules César. Bacon proposa donc en 1267, au Pape Clément IV, qui était habile, un plan pour corriger⁴³ cette erreur, et ce plan est le même qu'on a suivi trois cents ans après dans la correction, qui fut faite du Calendrier par Ordre du Pape Grégoire XIII.

La pénétration, et l'activité de Bacon ne lui permirent pas d'en rester à ces sciences, il se tourna du côté des Mécaniques, qu'il apprit à fond. Et à l'imitation d'Archytas, qui avait fait un Pigeon de bois, qui

⁴³ Quod autem hic intendo est de correctione Calendarii, quo utitur Ecclesia. Julius quidem Cæsar in Astronomia edoctus, complevit ordinem Calendarii, secundum quod potuit in tempore suo ; et sicut Historiæ narrant, contra Achorium Astronomum et Eudoxum ejus Doctorem, disputavit in Ægypto, de quantitate anni solaris, super quam fundatum est Calendarium nostrum, undè sicut Lucanus refert, ipse dixit.

Non meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

Sed non pervenit Julius ad veram anni quantitatem, quam posuit esse in Calendario nostro 365, dies et quartam diei integram ; quæ quarta colligitur per quatuor annos, ut in anno Bissextili computetur unus dies, plus quam in aliis annis communibus. Manifestum autem est per omnes computistas antiquos et novos, sed et certificatum est per vias Astronomiæ, quod quantitas anni solaris non est tanta, imò minor, et istud minus aestimatur à sapientibus esse quasi 130, partes unius diei, unde tanquam in 130, annis superfluè computatur unus dies, qui si auferretur effet Calendarium correctum quoad hoc peccatum. Ita Rogerius Bacco in manuscripto Oxoniensi, ex Historia Medicinæ J. Freind, Gallice versa in 4°. Paris 1728. page 321.

pouvait voler, il inventa, dit-on, des machines pour voler en l'air, aussi bien qu'un Chariot à ressort, qui allait aussi vite, que s'il eût été traîné par des Chevaux. Il sut l'Art de mettre des Statues en mouvement et de tirer des sons articulés d'une tête d'Airain. Il fit plus, puisque par le moyen de la Chimie, il inventa le secret de la poudre. Il décrit lui-même les matières dont elle est⁴⁴ composée, et les effets extraordinaires qu'elle produit, qui sont sa lumière et son bruit extraordinaire. Tant de découvertes dans un seul homme, seraient incroyables, si ses propres écrits, soit manuscrits, soit imprimés n'en faisaient foi ; elles lui firent même donner le titre de Docteur admirable.

Doit-on s'étonner après tous ces prodiges de le voir traiter de Magicien, par des Gens qui ne s'appliquaient qu'à une mauvaise Théologie, et d'apprendre que ceux mêmes de son ordre refusèrent de mettre ses ouvrages dans leur Bibliothèque, comme d'un

⁴⁴ In omnem distantiam, quam volumus possumus artificialiter componere ignem comburentem ex Sale petræ, et aliis (*id est* Sulphure et Carbonum pulvere, ut *in Ms: Germani Langbaine legitur*) præter hæc (*id est*, combustionem) sunt alia stupenda naturæ: nam soni velut Tonitrus, et coruscationes possunt fieri in aëre, imò majore horrore, quam illa quæ fiunt per naturam: nam modica materia adaptata, scilicet ad quantitatem unius pollicis, sonum facit horribilem et coruscationem ostendit violentam et hoc fit multis modis, quibus civitas aut exercitus destruatatur [...] igne exiliente cum fragore inestimabili [...] mira hæc sunt, si quis sciret uti ad plenum, in debita quantitate et materia Idem Rogerius Bacco in opere suo manucripto ad Clementem IV, et in Epistola ad Joannem Parisiensem Episcopum, Cap. 6, et in tractatu de secretis artis et naturæ operibus, atque nullitate magiæ, ubique edita.

homme qui devait être proscrit de la société, et avec qui on ne pouvait avoir aucune liaison.

Enfin soit ignorance, soit jalousie, comme il n'arrive que trop souvent dans les Communautés, ils le persécutèrent en 1278, et l'année suivante ils eurent le crédit de le faire emprisonner ; et cet habile Philosophe est obligé d'avouer, qu'il eut plus d'une fois lieu de se repentir d'avoir pris tant de peine à se perfectionner dans les Arts et dans les Sciences. Il fut même contraint d'abandonner la maison de son Ordre et de se former une retraite, où il travaillât plus tranquillement ; et l'on assure que l'on montre toujours auprès d'Oxford une maison qui porte encore le nom de *frère Bacon*, qu'il avait choisie⁴⁵ pour ses Études et ses expériences. Mais quoiqu'il eût donné des moyens pour prolonger la vie, il mourut lui-même en 1292, dans un âge, qu'on ne saurait dire extraordinaire, puisqu'il n'avait pas plus de 78 ans. Mais il a soin de prévenir la difficulté que l'on pouvait lui faire à cet égard, en marquant qu'il n'y a ni régime, ni remède contre l'antique corruption de nos parents, que nous apportons en naissant, à moins qu'on ne s'y prenne dès la jeunesse : et c'est à quoi l'on ne pense point alors.

Nous avons peu d'ouvrages de ce grand homme, qui

⁴⁵ Extat hodieque Oxonii Domus Rogerii Baconis, incolis, *The howse of Fraer Bacon* appellata, quam cum ab altera Tamesis Urbem lambentis ripa mihi ostenderet Edmundus Dichinsonus, Medicus insignis, adjecit Rogerium Monachorum quorundam obtreccionibus quotidie proscissum, in ulteriori ripa fixisse sibi ædes, *Olaus Borrichius de origine et progressu Chimiaë*, pag, 128, in-4. Hasnia, 1668.

soient imprimés ; mais les Bibliothèques d'Angleterre en conservent un très grand nombre en manuscrit : et l'on ne peut sur la Science Hermétique rien pénétrer dans ce qu'il en écrit, ayant eu lui-même pour principe, qu'on devait tenir cachés tous les secrets de la nature et de l'art que l'on découvrirait, sans jamais les révéler, parce que ceux à qui on les communiquerait, pourraient en abuser, ou pour leur propre perte, ou même au détriment de la Société.

XXV – LA SCIENCE HERMÉTIQUE PRATIQUÉE DANS LES AUTRES PAYS

Les progrès de la Science Hermétique ne se firent pas seulement sentir en Angleterre ; on la vit prospérer en même temps chez les autres Nations. Mais on ne doit pas être surpris de ne la voir alors pratiquée que par les Religieux, ou les Gens d'Église ; puisqu'ils étaient les seuls, qui s'appliquassent aux Sciences, sans même en excepter la Médecine, par laquelle ils se produisaient et se faisaient rechercher dans le monde.

Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin et Alain de Lille s'y appliquèrent donc dans ce même siècle ; le premier en Allemagne, S. Thomas en Italie et Alain, soit en France, soit dans les Pays-Bas sa patrie.

Albert Le Grand

L'esprit universel d'Albert, joint à une curiosité louable dans un aussi grand Philosophe, ne lui permit pas de passer par-dessus la Science Hermétique, sans du moins s'y arrêter quelques moments. Ce Savant homme né en 1193, d'une illustre famille à Lawingen dans le Duché de Neubourg sur le Danube, fut d'abord d'un génie assez tardif; ce qui n'est pas toujours un défaut. Il avait près de trente ans, lorsqu'en 1222, il entra dans l'Ordre de S. Dominique: il eut donc quelque difficulté à se former dans les Sciences: mais à peine son esprit se fut développé, qu'en six mois il avança plus qu'un autre n'aurait fait en plusieurs années; il ne lui resta de sa lenteur que la maturité d'esprit, nécessaire pour réussir dans les Sciences, même dans les plus sublimes. Son mérite reconnu, porta ses Supérieurs à le faire enseigner en différentes Maisons de leur Ordre; et surtout à Cologne, où il reçut en 1244, S. Thomas d'Aquin, pour un de ses Élèves. L'année suivante il vint à Paris avec ce Disciple favori, qu'il avait pris en affection et qu'il se faisait un plaisir de former dans les Sciences. Aussi Thomas plein de reconnaissance, s'était réciproquement attaché à son Maître, et ne voulut pas le quitter, quand Albert retourna de Paris à Cologne en 1248. Il participa même à la gloire que reçut Albert, lorsque l'Empereur Guillaume de Hollande passant dans cette Ville en 1249, voulut honorer Albert d'une visite.

Ce grand Homme continuait toujours à s'appliquer aux Sciences; mais sa prudence qui ne le distin-

guait pas moins que son savoir, le fit élire à Worms en 1254, pour être Provincial dans son Ordre. Cependant de grandes affaires appelèrent Albert à Rome, et il s'y rendit en 1255 avec S. Thomas, pour soutenir la cause de tous les Ordres Mendians, attaqués alors par l'Université de Paris⁴⁶. Les Religieux y avaient donné lieu par des hauteurs, dont les hommes les plus vertueux ont peine à se garantir, malgré la profession d'humilité qu'ils sont obligés de faire. Ils avaient obtenu des Papes quelques Bulles, qui pour l'administration de l'Église, les opposaient à l'autorité imprescriptible des Evêques. Albert et S. Thomas, pour obéir à leurs Supérieurs, furent obligés de défendre les Privilèges des Religieux Mendians, l'Université de Paris tint ferme, et conserva les Droits de l'Épiscopat.

L'Affaire des Réguliers n'était pas encore terminée, lorsqu'Albert retourna en Allemagne, un poste supérieur l'y attendait. Il eut beau se renfermer dans son Cloître, le Pape Alexandre IV, l'en retira, pour remplir en 1259, le Siège de Ratisbonne. Albert accepta, mais il ne fut pas longtemps à s'apercevoir, que la dignité Épiscopale, dont il fallait alors défendre les Droits à main armée, ne convenait pas à un homme élevé dans la tranquillité du Cloître. Il avait goûté la douce et séduisante oisiveté des Sciences, et surtout de la Philosophie, qui demande l'homme tout entier, et qui souvent ne le laisse point à lui-même ; ce fut moins un attrait qu'une passion tyrannique, qui l'entraînait vers l'Étude dans le temps qu'il fallait se livrer au gouvernement, et aux besoins des autres. Albert quitta donc

⁴⁶ Vide Historiam Universitatis Parisiensis ad annum 1255.

son Évêché en 1262, il se rendit à Cologne, dont la Retraite avait fait ses plus chères délices ; et continua de s'y livrer à l'Étude. Mais par une fatalité attachée quelquefois à l'excès d'application, et dont l'Histoire des Savants ne fournit que trop d'exemples, Albert oublia trois ans avant sa mort⁴⁷ tout ce qu'il avait su, à l'exception néanmoins des devoirs essentiels de la Religion, dans lesquels une pieuse habitude le fit toujours persévérer avec la même régularité, jusqu'à la fin de l'an 1280, qu'il mourut à Cologne âgé de 87 ans. C'est en vain que les Historiens de son ordre⁴⁸ veulent persuader que jamais Albert ne s'est appliqué à la Science Hermétique. Quel déshonneur y a-t-il pour un Philosophe aussi habile, de chercher à connaître les opérations les plus curieuses de la nature ? Ses Livres seuls parlent pour lui, j'entends les livres qui ne sont pas douteux et qui sont incontestablement de lui. On sait qu'en qualité de Physicien il avait examiné soigneusement ce qui regarde l'Histoire naturelle, et surtout les Minéraux et les Métaux. Il avait même fait beaucoup d'expériences singulières ; c'est ce qui a produit le Livre de *secret des secrets*, imprimé quatre ou cinq fois depuis la première Édition qui s'en fit à Venise en 1508. L'endroit même rapporté par les Écrivains de son ordre, prouve directement le contraire de ce qu'ils prétendent : l'Habile Philosophe y assure que lui-même a fait éprouver de l'Or et de

⁴⁷ Tolomeus de Luca, qui vixit XIII. seculo in Historia Ecclesiast. Lib. 2. Cap. 17.

⁴⁸ Quetif et Echardus Bibliotheca Dominicanorum, Tom. I, in Alberto Magno.

l'Argent, qu'un Alchimiste⁴⁹ lui avait produit, que ces Métaux avaient résisté à six ou sept fusions très violentes ; mais qu'une huitième fit aller en Scories tout le prétendu Métal, c'est néanmoins dans ce même Chapitre, qu'il reconnaît la possibilité de la transmutation Métallique, pourvu que l'Artiste sache bien imiter la nature.

Ne sent-on pas dans cette opération, et dans ce Discours la conduite d'un Philosophe Hermétique, qui sait de quelle manière se font les épreuves de cette science, et qui néanmoins sans s'expliquer davantage, ne disconvient pas de la réalité de la transmutation ? Aussi Albert assure dans le même ouvrage que c'est au Chimiste, et non pas au Physicien⁵⁰ à juger de la transmutation des Métaux, parce que le premier à des moyens sûrs et faciles, pour en faire les épreuves. Il va plus avant, et parlant en véritable Praticien de la Science Hermétique, il fait connaître que les Métaux⁵¹

⁴⁹ Propter quod ego experiti feci quod aurum Alchymisticum, quod ad me devenit, et similiter argentum, quum sex vel septem ignes sustinuerit, statim amplius ignitum consumitur et perditur et ad fecem quasi revertitur. *Albertus Magnus Lib. 3. Mineralium*, Tract. 1. cap. 9.

⁵⁰ *Albert. M. Lib. 3. Mineral. c. 1.* de transmutatione horum corporum metallicorum, et mutatione unius in aliud, non est Physici determinare, sed artis, quæ est Alchymia. Est autem optimum genus hujus inquisitionis, et certissimum, quia tunc per causam unius cujusque rei propriam, res cognoscitur, et de accidentibus ejus minimè dubitatur, nec est difficile cognoscere.

⁵¹ *Albert. Mag. Lib. 3. Mineralium cap. 2.* Prima materia Metallorum est humidum unctuosum, subtile, quod est incorporatum terrestri subtili fortiter commixto.

sont composés d'une humidité onctueuse et subtile, qui est fortement unie et incorporée avec une matière subtile et parfaite. Il n'y a qu'un Artiste habile, qui se puisse expliquer avec cette précision.

Que l'on examine attentivement ce Traité des Minéraux et l'on y verra que tout y respire ; un Philosophe qui a pratiqué la Science Hermétique, surtout le 4^e Livre où l'Auteur fait l'analyse des Métaux, et particulièrement du Mercure. Le troisième même que l'on a déjà cité, montre combien il est facile de convertir l'Argent en Or : il semble qu'Albert l'a pratiqué lui-même⁵².

Doit-on s'étonner après cela que l'on ait attribué à ce Philosophe les Livres de la Science Hermétique, que nos Anciens lui ont constamment donné. Comme un Savant versé dans la connaissance de la nature, était un prodige inconnu dans un siècle aussi brut que le XIII^e, où l'on n'étudiait qu'une mauvaise Philosophie, on fit l'honneur à Albert de le traiter de Magicien, parce qu'il ignorait moins de curiosités naturelles, que les autres Philosophes. *Albertus fuit*⁵³ *Magnus in magia, Major in Philosophia, Maximus in Theologia* : c'est ce qu'on a dit de lui longtemps même après sa mort. L'Origine de cette qualification vient d'une petite historiette que l'on distribua dans

⁵² Ex argento facilius fit aurum quam ex alio Metallo, non enim mutare oportet in ipso nisi colorem et pondus et hæc de facili fiunt. *Albert. Magnus de Mineralib. Lib. 3. tract. 2. cap. 6. ad finem.*

⁵³ *Chronicon magnum Belgicum.* Ouvrage qui est de l'an 1480, ou environ, et Jean Beka au treizième siècle dit dans sa Chronique *Albertum magnum in Necromantia.*

le temps, et que l'on mit sur le compte d'Albert, que l'on croyait peut-être plus habile qu'il n'était. On prétend que ce grand homme ayant prié Guillaume Comte de Hollande, de vouloir bien permettre que leur Maison de Cologne eût l'honneur de lui donner à souper ; Albert fit dresser la Table dans les Jardins du Couvent. On était alors dans la saison la plus rigoureuse de l'hiver, qui était même assez rude ; et la terre était couverte de Neige. Les Courtisans qui accompagnaient Guillaume, ne purent s'empêcher de murmurer contre l'imprudencé d'Albert, qui exposait ce Prince aux intempéries de la plus dure saison de l'année. Mais tout à coup la Neige disparut et l'on sentit, non seulement toute la douceur du Printemps ; mais même le parterre se trouva rempli des fleurs les plus odoriférantes ; les Oiseaux se mirent à chanter et les Arbres à pousser des boutons. Cette métamorphose ne laissa pas de les surprendre. Mais ils furent bien plus étonnés, lorsqu'après le repas, toute cette douceur de l'air, ces fleurs et ce chant des Oiseaux, ce Printemps si agréable, tout s'évanouit, tout disparut en un moment, et le froid recommença avec la même rigueur qu'auparavant.

Que l'on trouve ce petit conte dans mon ouvrage, on n'en sera pas étonné ; il est fait pour raconter les folies des hommes. Mais de le rencontrer dans l'Histoire de l'Université⁵⁴ de Paris, Livre sérieux et dogmatique, c'est ce qui n'est point pardonnable.

⁵⁴ *Historia Universitatis Parisiensis* Tome III. pag. 213.

S. Thomas d'Aquin

Albert le Grand avait formé dans *S. Thomas*, un Élève auquel il découvrait ce qu'il avait de plus secret. Peut-être le prit-il en affection, parce qu'il lui trouva un grand fond de piété, joint à une extrême maturité d'esprit, que nous traiterions de lenteur. Quoi qu'il en soit Albert donna tous ses soins à perfectionner un sujet, qui le méritait, et par sa docilité et par sa naissance. On sait qu'il tirait son origine des Comtes d'Aquin, l'une des premières maisons du Royaume de Naples. Sa vie qui se trouve dans nos Légendaires et dans nos Livres sur l'Histoire Ecclésiastique, le fait assez connaître ; sa mort arrivée au mois de mars 1274, n'ayant pas encore 50 ans, priva le Concile général de Lyon, où il était mandé, d'une des plus grandes lumières, qu'on pût y admettre.

Mais on se garde bien dans tous ces ouvrages de le faire paraître sur le pied de Philosophe Hermétique, tant on est persuadé qu'il y a du déshonneur à prendre quelque teinture d'une science, qui passe pour la période de la folie.

Je conviens qu'un zèle indiscret a fait mettre sous le nom de cet homme illustre, quelques Traités, qui ne sont pas de lui : mais il y en a quelques autres, que l'on aurait peine à lui contester. Celui *de la nature des Minéraux*⁵⁵, n'est pas digne à la vérité d'un aussi grand Philosophe, non plus que le *Commentaire sur la Tourbe*, qu'on lui attribue, aussi bien que quelques

⁵⁵ *De esse et essentia Mineralium in-4°*. Venetiis 1488. Il y en a encore plusieurs autres, éditions.

autres. Cependant son *trésor d'Alchimie*, adressé à Frère Regnauld, son compagnon et son ami, ne respire que la pratique d'une Philosophie singulière et secrète, qu'il a vu du moins exercer par Albert le Grand, qu'il cite dans ce Livre comme son maître en tout genre, et surtout dans cette science.

On n'ignore pas d'ailleurs, qu'il adresse au même Frère Regnauld, plusieurs autres Livres sur des connaissances beaucoup plus curieuses, qu'elles ne sont utiles ou nécessaires ; tel est son *Traité sur l'Astrologie judiciaire*.

Mais S. Thomas y fait trois choses qui font connaître son caractère, d'abord d'écrire avec beaucoup de précision et de netteté, en second lieu de recommander la prudence et le secret sur ce qu'il lui écrit, afin de ne pas divulguer une opération de cette importance à des personnes qui n'en seraient pas dignes⁵⁶ ; enfin d'avoir toujours Dieu présent, dans toutes ses actions, et de s'appliquer plutôt à la prédication et au salut des âmes qu'à une science, qui ne peut que lui procurer quelques avantages temporels⁵⁷.

⁵⁶ Ne fis garrulus, sed pone ori tuo custodiam ; et ut filius sapientum, Margaritas ante porcos non projicies. *Thesaur. Alchimiæ cap. 1.* fac sicut te ore tenuis docui, ut scis quod tibi non scribo, quoniam peccatum esset hoc secretum viris sæcularibus revelare, qui magis hanc scientiam propter vanitatem, quam propter debitum finem et Dei honorem quærunt. *Ibidem capite 8.*

⁵⁷ Noli ergo te, charissime, cum majori opere occupare, quia propter Salutis et Christi prædicationis officium, et lucrando tempus magis debes attendere divitiis spiritualibus, quam lucris temporibus inhiare. *Ibidem cap. 8.*

Ce petit traité ne contient que huit pages, et c'est ce que j'ai vu de meilleur en ce genre pour qui le sait entendre.

Mais que répondre à ce que S. Thomas dit lui-même, dans des ouvrages incontestables ? Parle-t-il en Théologien, il reconnaît, qu'il n'est pas défendu de vendre pour de véritable or celui que l'on ferait⁵⁸ par l'Alchimie ? Et lorsqu'il parle en Philosophe, il témoigne que le but des Alchimistes⁵⁹ est de changer en Métaux parfaits, ceux qui sont imparfaits, et que cette transmutation même est possible. N'est-ce pas convenir des faits ?

Cependant on sent bien par ses ouvrages, qu'il a moins pratiqué cette science, qu'il ne l'a vu pratiquer par d'autres : mais cela n'empêche pas de dire qu'il en connaissait les principaux procédés.

Alain de l'Isle

Alain de l'Isle s'appliqua à cette même science soit en France, soit dans les Pays-Bas sa patrie. Cet

⁵⁸ Si autem per Alchymiam fieret aurum verum, non esset illicitum ipsum pro vero vendere ; quia nihil prohibet artem uti aliquibus naturalibus causis ad producendum naturales et veros effectus : sicut Augustinus dicit in 3. de Trinitate. S. *Thomas Aquinas* 2. 2. quæst. 77. artic. 2.

⁵⁹ Præcipuus Alchymistarum scopus est transmutare Metalla, scilicet imperfecta, secundum veritatem et non Sophisticè S. *Thomas in Lib. 4. Meteorum initio. Idem, Metalla transmutari possunt unum in aliud, cum naturalia sint, et ipsorum materia eadem.*

homme célèbre surnommé le *Docteur universel* pour l'étendue de ses connaissances, était de l'Isle, et sans doute parent d'un autre Alain de l'Isle un peu plus ancien, qui de Moine de l'Abbaye de Clairvaux, fut fait Évêque d'Auxerre en 1151, et qui après s'être démis de son Évêché, mourut simple Religieux à Clairvaux en 1182, tant ces bonnes âmes craignaient alors d'être chargées de l'Épiscopat.

Celui dont nous parlons, après avoir extrêmement brillé dans l'Université de Paris, donc il fut un des plus illustres Docteurs, se prit de goût pour le Cloître ; et enfin il ne trouva rien de mieux pour satisfaire sa dévotion, que de s'enrôler en qualité de frère convers à Cîteaux. Peut-être même s'est-il mis dans l'ordre inférieur des Religieux, pour être maître de son temps, et se livrer entièrement à la Philosophie, qui devient une séduction pour ceux, qui ont une fois commencé à s'y adonner. C'est vraisemblablement dans cette Retraite qu'Alain pratiqua la Science Hermétique.

Il y a lieu de croire qu'il s'y est appliqué avec quelque succès, puisqu'étant mort seulement en 1298, on croit qu'il a vécu plus de 100 ans. Ainsi l'usage de l'élixir des Sages, qui est une branche de la Philosophie Hermétique l'aura fait aller à cet âge si avancé. D'ailleurs on sait que par une jalousie ordinaire aux plus célèbres Artistes, Alain est constamment l'un de ceux qui en ont parlé le plus obscurément. Cependant les Éditeurs de ses ouvrages, n'ont osé y inférer ce qu'il a écrit sur cette science ; comme si c'était déshonorer un Auteur célèbre que de faire connaître qu'il a donné dans une faiblesse louable, et que l'on esti-

merait infiniment dans ceux qui auraient le talent ou le bonheur d'y réussir. Mais heureusement son Livre, tout obscur qu'il est, a été imprimé séparément et se trouve même au Tome III du Théâtre Chimique.

XXVI — ARNAULD DE VILLENEUVE

C'est une contestation entre les curieux de savoir d'où était *Arnauld de Villeneuve*, était-il Catalan, Milanais, Français, c'est de quoi l'on est en peine, aussi bien que du temps de sa naissance ? Mais il doit être né vers l'an 1245, et mourut environ l'an 1310, puisque le Pape Clément V écrivit en 1311 pendant la tenue du Concile général de Vienne, une Lettre circulaire, où il conjure ceux qui vivent sous son obéissance de lui découvrir, où était caché le Traité de la pratique de la Médecine, écrit par Arnauld, et dont l'Auteur avait promis de faire présent au Saint-Père, promesse que la mort d'Arnauld l'avait empêché d'exécuter.

Expliquons-nous sur ces dates en peu de mots.

Arnauld étudia la Médecine à Paris pendant 20 ans ; depuis il en passa dix autres à Montpellier, après quoi il ne mit pas moins de dix ans à visiter toutes les Universités d'Italie ; il alla même en Espagne : mais ayant appris que Pierre de Apono son ami avait été arrêté par l'Inquisition, il se retira près de Frédéric Roi de Naples et de Sicile, où il fit quelques Trai-

tés de Médecine, et surtout son Commentaire, sur l'École de Salerne. Ces études et ces voyages n'ont pas consommé moins de 45 ans, il devait en avoir 20 lorsqu'il se rendit à Paris pour y faire des Études sérieuses de Médecine.

En 1309, Jacques II, roi d'Aragon, l'envoie⁶⁰ au pape Clément V pour s'accorder avec le St-Siège, touchant le titre de Roi de Jérusalem, que Jacques croyait lui appartenir; en 1311 pendant la tenue du Concile de Vienne, le Pape écrivit sa Lettre Circulaire⁶¹. Arnauld était donc décédé entre les années 1309 et 1311 ainsi, il pouvait être né vers l'an 1245. Sa patrie nous embarrassera moins. Symphorien Champier, qui vivait-il y a deux cents ans, le fait naître en Languedoc. Champier était habile Médecin et fort curieux en histoire, il a même vécu en Languedoc et en Provence; ainsi sur la patrie d'Arnauld de Villeneuve, il pouvait avoir des lumières et une tradition, qui nous manquent aujourd'hui. On prétend néanmoins qu'on peut reconnaître par ses ouvrages, qu'il était né à *Milan*: mais le savant Olaus Borrichius⁶² qui avait voyagé en France, assure qu'il a connu un de ses arrière-petits-fils, c'était M. de Villeneuve Montpesat, l'un des premiers Barons de Provence, qui fit devant lui en 1664 à Avignon des expériences, qui marquaient qu'il avait hérité de la Philosophie Hermétique d'Arnauld de Villeneuve, qu'il reconnaissait pour l'un de ses Aïeux, et

⁶⁰ Du Boulay, *Historia Universitatis Parisiensis*, Tome IV. pag. 121.

⁶¹ *Ibidem* pag. 166.

⁶² Olaus Borrichius de ortu et progressu Chimix, pag. 129.

Arnauld avait communiqué la même science à *Pierre de Villeneuve* son frère.

Comme Arnauld avait beaucoup d'étendue d'esprit, il apprit des Arabes d'Espagne, et leur Science et leur Langue ; mais sa vanité l'emporta hors des bornes qu'un Savant doit se prescrire, de laisser à chaque Profession la Science qui lui est propre, à moins que d'en avoir fait une étude particulière. Il voulut donc se mêler de Théologie, et fit paraître des idées, je ne dis pas seulement trop libres sur l'état Monastique, mais même extravagantes sur les matières de la Religion, et fut justement condamné en plusieurs choses, surtout en avançant comme il faisait, que les *Œuvres de Charité et de Médecine étaient plus agréables à Dieu que le Sacrifice de l'Autel*.

Personne ne lui conteste la qualité d'habile Philosophe Hermétique. Non seulement ses Ouvrages parlent pour lui ; mais nous avons encore le témoignage du célèbre Jurisconsulte *Jean André*, son contemporain, qui assure que de son temps parut Arnaud de Villeneuve, « grand Théologien, Médecin⁶³ habile, et savant Alchimiste, qui faisait de l'or, qu'il soumettait à toutes les épreuves ; » Il a même l'avantage d'avoir écrit avec plus de lumières et de clarté qu'aucun autre Philosophe. Mais toutes ces connaissances ne le mirent point à l'abri de la tempête, où

⁶³ *Joan. Andreas ad speculum, Rubric. de Crimine falsi. Nos- tris diebus habuimus Mag. Arnaldum de Villanova, in Curia Rumana summum Medicum et Theologum [...] qui etiam magnus Alchymista, virgulas auri, quas fafiebat, con entiebat omni probationi submitti.*

il périt, voulant passer d'Italie en France pour aller trouver le Pape Clément V. qui le mandait, et fut inhumé à Gênes.

Quoique *Pierre de Apono* son contemporain et son ami, ait la réputation de grand Médecin et d'habile Chimiste, cependant il n'a rien dit que de commun en l'une et l'autre Science, et n'a pas même mérité qu'on le mît au rang des Philosophes Hermétiques. Mais Arnaud a fait dans cette Science un Élève, qui a, extrêmement brillé dans tous les genres, et dont la vie a mérité d'être écrite par cinq ou six Auteurs distingués.

XXVII — RAYMOND LULLE S'APPLIQUE À LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

Cet Homme célèbre est Raymond Lulle ; et l'on peut dire qu'il n'y a guère de Philosophe, qui ait fait plus de bruit dans le treizième siècle. Son Histoire, sa Personne et son Savoir sont une sorte de prodige. Né d'une Maison illustre ; originaire de Catalogne, il suivit à l'exemple de son Père le parti des armes, ainsi qu'il convenait à un homme de sa naissance. Raymond, Père de notre Philosophe, avait accompagné Jacques I^{er} Roi d'Aragon, lorsque ce Prince reprit en 1230 sur les Sarrasins les Îles de Majorque et de Minorque. Raymond acheta des Terres dans cette

nouvelle Conquête, et le Roi pour le récompenser de ses services, lui en donna quelques autres.

Raymond son Fils naquit donc à Majorque en 1235 et comme ce n'était pas l'usage, que la Noblesse étudiait, Raymond dans sa jeunesse se contenta, après des études succinctes, de suivre la Cour du Roi Jacques I^{er}. Deux enfants mâles et une fille qu'il eut d'un mariage avantageux, ne le fixèrent point : selon l'usage pratiqué dès lors par les jeunes Seigneurs, il voulut porter son cœur ailleurs. Il jeta les yeux sur une Dame, dont la moindre qualité était une beauté supérieure à ce qu'il y avait de plus parfait à la Cour. Il était assidu auprès de la Personne, qui faisait l'objet de ses désirs, il sollicitait, il écrivait, et faisait des Vers, mais il n'avancait pas ; la Signora *Ambrosia de Castello*, c'était le nom⁶⁴ de cette vertueuse Dame ; fatiguée d'avoir à sa suite un Soupirant, et par conséquent un Importun, cherchait à le guérir par une froideur, qui loin de rebuter Raymond ne servit qu'à l'enflammer. Enfin ce Courtisan passionné, lui ayant envoyé une pièce de Poésie, où il décrivait la beauté de la gorge de cette belle et vertueuse Personne ; elle se servit de cette occasion pour ramener Raymond à des sentiments raisonnables. Elle lui fit connaître par une Lettre très polie qu'elle lui écrivit de l'aveu de son Mari, qu'étant un Seigneur de beaucoup d'esprit, et digne par-là de l'estime de tout ce qui était de plus distingué à la Cour, elle s'étonnait qu'il s'attachât à une Personne qui méritait si peu son attention,

⁶⁴ D'autres la nomment Éléonore, mais qu'importe, c'est toujours la même chose à notre égard.

que comme elle l'aimait beaucoup plus sincèrement qu'elle ne faisait paraître, elle lui conseillait d'élever ses vœux vers l'Être immortel, au lieu de les fixer sur une médiocre créature ; mais puisque son sein avait blessé son cœur, elle espérait bientôt le guérir en lui découvrant ce même sein, l'objet de ses louanges.

Raymond ne comprenait pas le sens de cette Lettre, ingénieux à se flatter dans sa passion, il n'y eut point d'extravagance qu'il ne fit, jusque-là qu'ayant rencontré dans la grande Place de Palme, Capitale de l'Île Majorque, la Signoria Ambrosia, il la suivit à cheval jusqu'au milieu de l'Église, où elle allait faire ses Prières. On ne saurait exprimer à quel point Raymond excita la risée des uns et le mépris des autres. Enfin cette vertueuse Dame crut que le temps était venu de guérir la passion de ce Courtisan, et par le conseil même de son mari, elle lui donna un rendez-vous. Elle ne laissa pas néanmoins de lui suggérer auparavant de sages conseils, pour le détourner de ses chimériques prétentions ; mais Raymond moins rebuté que jamais, se crut au comble de ses désirs. Elle lui demanda donc ce qu'il croyait faire en s'attachant à la poursuivre avec tant d'opiniâtreté. Je pense, dit Raymond, rechercher la personne la plus belle et la plus parfaite de l'Europe. Vous vous trompez, lui dit Dona Ambrosia, vous vous trompez Seigneur, en voici la preuve. Sur le champ elle lui découvrit cette belle gorge dont il avait été frappé. Mais quel fut son étonnement de la trouver tout ulcérée. Voyez, lui dit-elle et jugez si ce misérable corps mérite vos éloges et votre estime. Je vous le conseille donc encore une fois Seigneur, changez d'objet, vous le méritez, élevez-

vous à ce qu'il y a de plus grand, recherchez ce qui seul est digne de l'attention d'une âme chrétienne.

Cet aspect toucha moins les yeux que le cœur de Raymond, et après avoir témoigné à cette sage personne combien il était sensible à son infortune, il se retire chez lui, et se sentant tout autre qu'il n'était auparavant ; il se jette aux pieds d'un Crucifix, résolu de se consacrer au service de Dieu. Plein d'une résolution si chrétienne il passa une nuit plus tranquille, qu'il n'avait accoutumé, et pendant le sommeil il crut voir Jésus-Christ, qui par une faveur particulière lui dit, *Raymond suivez-moi désormais*. Cette vision s'étant réitérée plusieurs fois, il jugea que c'était le doigt de Dieu.

Raymond n'avait alors que 30 ans ; en 1265. Il était grand Sénéchal, c'est-à-dire grand-maître de la Maison du Roi, ainsi l'un des premiers Seigneurs de la Cour, il jouissait de toute la faveur du Souverain, et pouvait aspirer à tout, soit pour lui, soit pour sa famille. Cependant l'attrait de la grâce, fut en lui beaucoup plus puissant que celui d'un grand établissement et des plus flatteuses espérances.

Dès lors Raymond fait un voyage à saint Jacques de Compostelle en 1267 pour demander à Dieu par l'intercession de ce Patron de toute l'Espagne, de l'éclairer sur les voies qu'il devait tenir : de retour à Majorque, il arrange ses affaires domestiques, distribue une partie de son bien aux pauvres, et laisse à ses enfants ce qui leur était nécessaire pour vivre honorablement selon leur condition. Il n'en fallut pas davantage pour le faire traiter de fou dans le monde ; mais

peu sensible à ces discours, il continue et se retire sur la Montagne d'Aranda, qui n'était pas éloignée de ses terres ; il s'y dispose à travailler à la conversion des Mahométans, tel était le projet que la Providence lui avait inspiré.

Raymond n'avait fait que des Études superficielles, ou peut-être même n'en avait-il fait aucune. Il s'applique donc pendant dix ans qu'il occupe cette Solitude, à se former dans les connaissances dont il a besoin, surtout dans celle de la Langue Arabe, pour connaître par lui-même les Livres et la Religion des Musulmans ; deux longues et pénibles maladies qu'il essuya dans sa retraite, ne firent que le confirmer dans son dessein ; il croyait n'avoir rien fait pour Dieu, jusqu'à ce qu'il eût souffert le martyre. Il ne demandait autre chose dans ses prières. Il revient à Palme pour se perfectionner, et prend chez lui un Dometique, qui entendait cette Langue, mais qui lui-même était Mahométan. Ce malheureux préjugéant que son maître n'apprenait l'Arabe, que pour s'en servir à prêcher contre l'Alcoran, prend la résolution de l'assassiner. En effet ce misérable attaque Raymond, lorsqu'il n'y pensait pas, et lui plonge un poignard dans le sein. Il allait lui porter un deuxième coup, lorsque le Pieux Solitaire se lève et désarme son assassin. Au lieu de le tuer, ou de souffrir que ses amis qui vinrent lui ôtassent la vie, il consent avec peine qu'on le mène en prison ; où de rage il s'étrangla lui-même, pour n'avoir pu tuer celui qui voulait détruire l'Alcoran.

Heureusement le coup n'était pas mortel, et dès que Raymond fut guéri, il retourna dans sa chère Solitude. Jacques I^{er} mourut dans ce même temps, c'est-

à-dire en 1276, mais avant sa mort, le Pieux Solitaire fonda cette année dans le Couvent de l'Ordre de saint François, qui est à Palme, un Collège, où l'on enseigna la Langue Arabe, pour travailler à la conversion des Infidèles. Établissement louable, qui fut approuvé par le Pape Jean XXI, le 16. Novembre de la même année; quelque temps après Raymond vint à Paris, ce fut vraisemblablement en 1281, puisqu'alors il avait 46 ans. *Arnauld de Villeneuve* était dans cette grande Ville, et c'est là sans doute que Raymond Lulle a pu en avoir la première connaissance; il y resta quelque temps et y enseigna ses principes de la Philosophie, et des autres Sciences, suivant une nouvelle méthode, dont il était le premier Auteur.

De Paris il se rendit à Rome pour engager le Pape à établir dans les Monastères, l'Étude des Langues Orientales, nécessaires pour la propagation de la foi chez les Nations Infidèles; mais la Providence qui voulait éprouver la constance et la fidélité de Raymond, permit qu'il y arrivât au commencement du mois d'Avril 1287, que mourut le Pape Honoré IV, de la piété duquel il espérait beaucoup pour l'accomplissement de ses pieuses intentions. Il revint donc à Paris la même année, où par ordre de *Bertaud* Chancelier de l'Université, il enseigna la nouvelle Dialectique dont il était l'inventeur. Il fut depuis à Montpellier, où il salua Jacques II Roi de Majorque, ainsi ce fut vraisemblablement en 1291. Il retrouva dans cette Ville le célèbre Arnaud de Villeneuve son ami, qui était à la tête de la faculté de Médecine.

Mais quoique ses voyages ne fussent pas infructueux, puisqu'il écrivait et enseignait continuelle-

ment, pour peu qu'il s'arrêtât dans quelque lieu, cependant ses vues n'étaient pas remplies, il n'abandonnait pas son objet principal, qui était la conversion des Infidèles. Il prend donc le parti de retourner à Rome ; il s'arrêta néanmoins quelques mois à Gênes. Malgré tous ses soins, et ses sollicitations il ne peut obtenir de Nicolas IV l'établissement qu'il méditait pour les Langues Orientales : la mort de ce Pape, et une vacance du saint-Siège, qui dura même plus de deux ans, ne lui permirent pas de rien terminer dans cette Capitale du monde Chrétien.

Tant de contradictions portèrent Raymond Lulle à croire que Dieu demandait qu'il allât lui-même annoncer Jésus-Christ aux Infidèles ; dans ce dessein il retourne à Gênes pour de là, passer en Afrique, il avait chargé tous ses Livres et ses effets, sur un Vaisseau qui devait faire voile pour cette partie du monde ; prêt à s'y embarquer, la crainte du danger le saisit et lui fit changer de résolution ; mais le chagrin qu'il eut ensuite d'avoir témoigné tant de lâcheté dans une occasion si essentielle, le fit tomber malade, il en revint en peu de temps, et pour réparer sa faute, il se met sur le premier Vaisseau, qui allait à Tunis. À peine y fut-il arrivé qu'il disputa contre les Chefs de la Religion Mahométane. Il ne fut pas longtemps sans être arrêté, et condamné à mort, comme Séducteur du Peuple ; dès lors il aurait reçu la Couronne du Martyre, si un Savant Arabe qui l'affectionnait, n'eût intercédé pour lui auprès du Roi, et n'eût remontré qu'il ne convenait pas de faire mourir un si Savant Homme. L'Arrêt fut donc changé, on l'obligea seule-

ment de quitter le Royaume, avec défenses d'y revenir sous peine de la vie.

Il fut obligé en 1293 de retourner à Gênes, d'où il se rendit à Naples et y resta jusqu'en 1294, enseignant publiquement sa nouvelle Introduction aux Sciences. De Naples il retourne à Rome pour y solliciter toujours l'exécution de son projet de l'étude des Langues Orientales, auprès du Pape Célestin V, et de Boniface VIII, son Successeur : mais ce fut toujours inutilement ; Célestin avec beaucoup de piété et de zèle, manquait de vues assez étendues, pour goûter et pour exécuter ce projet : et Boniface VIII, uniquement occupé à faire valoir son autorité temporelle, ne jugea point à propos d'y entrer.

Raymond crut donc que ne pouvant rien faire du côté de Rome, il lui était inutile d'y rester plus longtemps. Il se rendit à Milan, Ville alors plus tranquille pour un Philosophe. Raymond s'y arrêta donc quelque temps, et y fit quelques opérations de la Science⁶⁵ Hermétique ; et l'on y montre encore la maison où ce pieux Philosophe a travaillé⁶⁶ : après quoi il se rendit à Montpellier où Raymond *Gauffredy*, Général de l'Ordre de S. François, lui donna des Lettres d'Association, comme à un Bienfaiteur de l'Ordre, ordonnant à tous les Supérieurs, qui étaient sous son

⁶⁵ *Lullius de Mercuriis* narrat se Mediolani anno Ch. 1333. (lege 1296.) Chymica quædam experimenta absolvisse.

⁶⁶ Quod autem Lullius Mediolani et fuerit et Chimica ibi tractaverit notissimum est, ostenditurque adhuc domus illic nobili isto habitatore quondam superbiens ; in cujus vestibulo, conspicuæ figuræ, statuæque ingenium, attemque Chimici fati demonstrant. *Ol. Borr. de ortu et progressu Chimiæ*, p. 133.

obéissance, de lui permettre d'enseigner dans leurs Maisons, selon sa méthode : mais Raymond Lulle inquiet sur la réussite de son projet, s'adressa successivement aux Rois de France, de Sicile de Majorque et de Chypre ; toujours néanmoins sans aucun succès ; tant il est difficile de faire réussir les meilleurs projets. Jamais vie ne fut plus active ; il enseignait partout, il prêcha même en Chypre contre les Hérétiques et les Schismatiques, il eut le bonheur d'y être persécuté, sans que Henry II, qui en était Roi, se mît en devoir de le soutenir.

Tous ces voyages se terminèrent enfin à revenir en 1308 à Paris, où il connut le célèbre Docteur Jean Scot, nommé autrement le Docteur subtil ; en y arrivant il eut la satisfaction de voir que le Roi Philippe le Bel avait suivi⁶⁷ en quelque chose ses louables intentions. Ce Prince avait déjà ordonné que l'on enseignât dans l'Université les Langues Orientales ; c'est ce qui engagea Raymond à se rendre l'année suivante en Espagne, pour porter Ferdinand IV Roi de Castille à se joindre avec le Roi de France, pour le recouvrement de la Terre Sainte, et pour preuve de son zèle, il retourna encore en Afrique, il aborda à Bonne, autrefois Hippone, Siège Épiscopal de Saint Augustin, où malgré les opprobres dont il fut chargé de la part des Infidèles, il ne laissa pas de convertir soixante et dix Philosophes Averroïstes. De-là prenant sa route vers Alger, il convertit encore plusieurs Mahométans ; mais la persécution qu'il souffrit dans cette Ville, alla beaucoup plus loin, non seulement on le brida

⁶⁷ Clementina inter sollicitudines de *Magistris*.

comme on ferait une bête de charge, pour le priver de l'usage de la parole et des aliments pendant quatorze jours ; il y fut même battu publiquement et chassé du Royaume. Il se vit donc contraint de retourner à Tunis, malgré la défense qui lui en avait été faite dès l'an 1292. Il y resta peu, et passa ensuite à *Bugie*, où il annonça publiquement l'Évangile.

Comme on appréhendait dans cette dernière Ville le succès de ses prédications, on le fit arrêter prisonnier. Là les Docteurs Mahométans se rendirent en foule à la prison, pour lui persuader de prendre le Turban ; les disputes verbales n'aboutissaient à rien de part, ni d'autres ; on convint cependant que chacun mettrait ses raisons par écrit ; mais on craignait tout de la part d'un esprit aussi pénétrant que celui de Raymond : on le fait donc sortir de captivité, on le chasse comme perturbateur du repos public, et on l'embarque avec tous ses effets sur un Vaisseau Génois. Le Vaisseau ayant fait naufrage à la vue du Port de Pise, il eut le bonheur de se sauver, avec le reste de l'équipage ; mais il perdit tout ce qu'il avait dans le Vaisseau ; il ne laisse pas d'aborder à Pise, où il tombe malade, il y est reçu et assisté soigneusement par les Religieux de S. Dominique.

Le S. Siècle avait été transféré à Avignon, depuis l'an 1305, par là il semblait que Raymond fût plus à portée de solliciter l'exécution de son dessein, de la conversion des Infidèles. Il le fit en effet ; mais la conjoncture des temps n'était pas favorable. Cependant il crut que l'occasion du Concile de Vienne que l'on avait déjà indiqué et qui devait se tenir l'an 1311,

pourrait lui servir. Il s'y rendit et y présenta son projet, contenu seulement en trois Articles.

Le *premier* était d'introduire dans le Monastère, l'Étude des Langues Orientales.

Le *deuxième* de réduire en un tous les Ordres Militaires, afin qu'étant unis ils combattissent plus efficacement contre les Sarrasins, sans aucun intérêt de préférence ou de jalousie.

Enfin par le *troisième* il demandait que le Souverain Pontife fit défendre dans les Écoles la lecture des Écrits et la Philosophie d'Averroès, plus favorable au Mahométisme, qu'au Christianisme.

Jusqu'ici nous n'avons pas représenté Raymond Lulle comme Philosophe Hermétique, qualité cependant qui lui donne droit d'entrer dans cet ouvrage ; mais nous en allons produire incessamment la preuve.

Il était encore à Vienne en 1312, lorsqu'il y reçut des Lettres d'Édouard, Roi d'Angleterre, et de Robert, Roi d'Écosse, qui l'exhortaient de passer dans leurs États. Ces deux Princes⁶⁸ qui avaient ouï parler de Raymond, voulaient voir un homme qu'on pouvait

⁶⁸ Je joins ensemble Édouard, Roi d'Angleterre, qui commença son Règne en 1307, et Robert d'Écosse, qui le commença en 1306, parce qu'ils sont marqués l'un et l'autre dans l'Histoire de Raymond, aussi bien que dans ses Écrits. Il adresse à Robert le Livre nommé *Compendium animæ transmutationis artis Metalorum Ruperto Anglorum Regi, per Raymundum transmissum*. Et au commencement de ce Livre, il dit, *et etiam in nostro Codicillo tibi misso per Regem Eduardum*. De plus on trouve encore, *Epistola accurationis Lapidis Benedicti Raymundi Lulli, missa olim Domino Roberto Anglorum Regi ab ipso anno MCCC-CXII* (corrigez MCCCXII.) Raymond donne à Robert le titre

regarder comme le Phénomène le plus extraordinaire de l'humanité. Raymond s'y rendit, il crut trouver dans l'ardeur de ces Princes toutes les dispositions nécessaires, soit pour la déclaration d'une guerre contre les Infidèles, soit pour le recouvrement de la Terre Sainte. Édouard et Robert parurent donner dans les vues de Raymond, c'est ce qui engagea ce dernier à s'ouvrir à ces Princes, en leur promettant toutes les sommes nécessaires pour cette expédition : mais Édouard plus curieux de voir l'accomplissement des promesses du Philosophe, que d'effectuer lui-même les paroles qu'il pouvait en porter⁶⁹, lui fait donner un appartement à la Tour de Londres ; Raymond y travaille, et produit au Roi six millions d'or, ce qui pouvait faire douze millions de la valeur de ces anciens temps, ou le marc d'or ne valait que 44 livres : de cet or on fit alors des Nobles à la Rose, dont quelques-uns pèsent jusqu'à dix Ducats, faisant cent livres de notre monnaie courante. Tous ceux qui ont examiné ces pièces si curieuses et si recherchées en Angleterre, reconnaissent qu'elles sont même d'un or plus parfait

de Roi d'Angleterre, parce qu'il était Roi dans le continent de cette Île.

⁶⁹ Postea hunc virum egregium (Raymundum) in conspectu inclytissimi Regis Edouardi deduxi, à quo meritâ dignitate recipitur et omni humanitate tractatur, ibique multis promissis ; pactis, conditionibusque à Rege inductus ; erat contentus Regem promissione divina sua arte divitem facere, hac solummodo conditione, ut Rex in propria persona adversus Turcas, inimicos Dei, Bellum gereret, impenderetque super Domum Domini, minimèque in superbia ; aut bello gerendo adversus Christianos : sed (Proh dolor) hoc promissum erat irritum à Rege, violatumque ; etc. *Joannes Cremerus initio Testamenti.*

que celui des *Jacobus*, et autres anciennes monnaies d'or de ce Genre. Il y a même une inscription qui les distingue, et qui montre que ces pièces ont été faites par une espèce de miracle. C'est donc avec raison que Raymond Lulle parlant lui-même de ce qu'il a fait en Angleterre, avoue qu'il y a converti pour⁷⁰ une seule fois en or cinquante milliers pesant de mercure, de plomb et d'étain. Robert Constantin⁷¹ qui vivait au seizième siècle, observe qu'après bien des recherches, il a trouvé que par ordre du Roi, Raymond Lulle avait fait de véritable or dans la Tour de Londres, qu'il a vu de ces Pièces nommées encore dans ce Royaume des Nobles de Raymond. Pierre Grégoire de Toulouse⁷² dit à peu près la même chose, et Edmond Dickinson nous apprend même une chose, que Raymond ayant travaillé à Westminster, on a trouvé longtemps après son départ dans la Cellule, qu'il avait occupée⁷³ beaucoup

⁷⁰ Converti una vice in aurum ad L. millia pondo argenti vivi, plumbi et stanni. Ista Raymund. *Lullius in ultimo testamento*.

⁷¹ Hunc (Raymundum Lullium) ego inquirendo comperio apud Anglos, re quidem vera praestitisse quod fuis libris profitetur, et in Arce Londini, jussu Regis verum aurum confecisse: mihique genus nummi ostensum est quod adhuc appellant nobile Raymundi, auri scilicet puri, et obryzi, sumæque indicaturæ. Ita *Robertus Constantinus in nomenclatore scriptorum Medicorum in[...] 1545*.

⁷² Raymundum Lullium Edoardo Regi Angliæ sex aurimilliones à se confectos obtulisse ad Bellum contra Infideles in Terra Sancta promovendum. *Petrus Gregorius Tholosanus*.

⁷³ Aureas illas nobiles Anglorum, primùm profectas memorat (ex Raymundo) Camdenus. Idem hodieque asseverantissimè confirmant Anglorum curiosi, additque Edmundus Dickinsonus Lullium in Cœnobio Westmonasteriensi vixisse non ingratum Hospitem: enim verò pluribus ab ejus discessu

de poudre, dont les architectes ont fait leur profit ; et le célèbre Camden, qui n'était pas crédule, reconnaît que ces Nobles ont été frappés de l'or même que Raymond avait fait.

Mais comme je ne veux rien omettre à ce sujet, je vais marquer naturellement les difficultés que l'on peut former contre le fait que j'avance ; quelques Auteurs célèbres prétendent que jamais Raymond Lulle ne fut en Angleterre, et qu'il ignorait même la Science Hermétique ; et comme on a prétendu que ce fut sous Édouard VI qu'il opéra ses merveilles Hermétiques à Londres, les temps ne se rapportent point, et c'est ce qui forme la première difficulté.

On sait qu'il y a deux manières de compter les Édouard, Rois d'Angleterre, soit en les prenant depuis Egbert Premier, Roi de cette Île, après l'extinction des sept petits Royaumes, qui s'y étaient formés ; soit à les prendre depuis Guillaume le Conquérant. Les Anglais ont souvent compté, de ces deux manières, mais en quelque sens qu'on le prenne, ce ne fut pas sous Édouard VI que Raymond fut en Angleterre, ce fut sous Édouard V à compter depuis Egber ; ou Édouard II depuis Guillaume, Duc de Normandie ; aussi ni Raymond Lulle, ni la plupart des Historiens ne marquent pas sous quel Édouard il fut en Angleterre ; et comme le Philosophe ne peut s'y être transporté qu'en 1312 et 1313 ce fut donc sous Édouard V

annis, refartâ quam incoluerat Cellulâ, multum adhuc pulveris Chrisopaei in Cistula repertum, magno inventoris Architecti emolumento. *Ita Olaus Borrichius de Ortu et progressu Chimiæ in-4°. pag. 242.*

ou II comme on voudra le marquer, Prince qui avait succédé au Roi Édouard son Père en 1307, et non sous Édouard VI nommé aussi plus communément Édouard III dont le Règne ne commence qu'en 1327.

Raymond crut trouver dans ce jeune Prince autant de bravoure que son Père en avait témoigné dans les Guerres Saintes, où il s'était trouvé. Mais quelle différence entre le Père et le Fils ! On sait qu'Édouard V ou II régna moins par lui-même, que par d'indignes Favoris, qui s'étaient rendus maîtres de son esprit, aussi bien que de la conduite de l'État, et l'on voit par les Écrits mêmes du Philosophe, qu'il avait été en Angleterre sous Édouard, sans désigner lequel.

Peut-on apporter quelque conjecture recevable contre les preuves positives, qui font voir que Raymond se rendit en Angleterre à la prière d'Édouard ? Non seulement Raymond le dit lui-même⁷⁴ dans des Ouvrages, qui ne sauraient être contestés ; mais c'est encore une Tradition Nationale, confirmée par Cam-

⁷⁴ Raymond parlant des Perles qui se forment dans la Mer, dit, *non vidimus partem in qua ista conchylia supradicta reperias, nisi in Cypro propre Civitatem Famagustam et in Regione Portugaliae, propè Civitatem Lisbonæ, in ripa Maris, et in quadam Angliæ (vel potius Andalusæ) Villa, quæ dicitur Conila (Conil en Andalousie) et in alio loco, qui dicitur Portus Sylvenæ, usque ad Sanctum Vencentium de finibus mundi*, (Cap 5. Vincent et de Finistère en Portugal) *Vidimus enim omnia ista*, DUM AD ANGLIAM TRANSIIMUS PROPTER INTERCESSIONEM DOMINI REGIS EDOARDI *illustrissimi*, Raymundus Lullius de transmutatione animæ Metallorum. Sur quoi Nicolas Antonio *Biblioth. Hispaniæ veteris Tomo 2. pag. 93. columna 2. remarque, quæ omnia bene, seu viae alii quam Raymundo conveniunt.*

den et par Dickinson, auteurs anglais, qui assurent que ces Nobles à la Rose, connus encore sous le nom du Philosophe, sont un effet de ses opérations dans la Philosophie Hermétique. Et cette Tradition se trouve même confirmée par les Auteurs étrangers, que je viens de citer.

Une seconde difficulté est tirée des Ouvrages mêmes, qui sont incontestablement de Raymond Lulle ; il y fait connaître que les êtres ou espèces déterminées⁷⁵ ne sauraient être changés en d'autres espèces, ce qui fâche extrêmement, dit-il, et fait même gémir les Alchimistes ; et dans un autre endroit il assure que l'or⁷⁶ de Chimie n'en a que la ressemblance.

Mais il n'est rien de si facile que de lever cette légère difficulté. Croit-on que Raymond ait été moins discret que les autres Philosophes Hermétiques ? Ceux qui sont les plus experts se font un principe de déclamer publiquement contre la transmutation des Métaux, dans le temps qu'eux-mêmes se livrent entièrement à la pratique de cette Science. Ils ont la précaution par-là de ne pas dévoiler au Public le mystère de leur conduite, qui est toujours blâmée dès qu'ils viennent à manquer dans leurs opérations, et qu'ils se gardent bien de faire connaître s'ils viennent à réussir, parce qu'ils exciteraient du moins la jalousie de

⁷⁵ Elementativa habent veras conditiones, ut una species se non transmutet in aliam, et in isto passu Alkimistæ dolent et habent occasionem flendi. *Lullius in arte magna parte IX, capite de Elementativa sub principium.*

⁷⁶ Aurum Chymicum non est nisi apparenter aurum, *Lullius de mirabilibus orbis.*

leurs contemporains. D'ailleurs d'anciens Écrivains rapportent que Raymond Lulle avait eu une dispute, dans laquelle il prétendait montrer à Arnould de Villeneuve, que la transmutation des Métaux était moins appuyée dans le fond de la nature même, que sur l'imagination des hommes. Et pour convaincre Raymond, il fallut qu'Arnaud fit devant lui la transmutation métallique; et ce fut à Naples, où il se trouva avec Arnould de Villeneuve en 1293, et 1294. Aussi convient-on que Raymond n'a eu cette connaissance que sur la fin de sa vie. Ainsi le Philosophe mieux instruit, a rectifié, et par sa pratique, et par ses derniers ouvrages, ce qu'il avait d'abord avancé contre la Science Hermétique.

On sait d'ailleurs que les plus célèbres Artistes ont parlé comme Raymond Lulle. Arnould qui lui-même a eu le secret de la transmutation, a dit, que l'espèce des Métaux ne pouvait pas être changée, et que ce changement n'était praticable qu'après les avoir réduits à leur première matière. Ce sont à peu près les termes de Roger Bacon et d'Avicenne⁷⁷.

⁷⁷ Species non transmutantur, sed subjecta specierum optimè et propriissimè; *Rogerus Bacco*.

Species Metallorum transmutari non possunt. et hoc verum est, ut ipsi afferunt nisi ad primam materiam redigantur. *Arnoldus Vilanovanus, de perfetione Magisterii*.

Sciant Artifices Alchimix species sive formas Metallorum verè transmutari non posse, nisi in primam reducantur materiam, et sic in aliud quam priùs permutentur. *Avicenna Libr. II. tractat. I. cap. 4. de operatione Medicin sing.* Traité qu'on regarde ordinairement comme le quatrième liv. des Météores d'Aristote.

Il n'est pas moins certain que l'or prétendu des Alchimistes n'en a que les dehors, et point la réalité, comme le marque Raymond. Cette maxime vraie en général, par les tromperies qui se commettent dans les opérations qui se font à ce sujet, peut souffrir de justes exceptions, et le Savant Olaus Borrichius⁷⁸ a soin de remarquer que l'on a eu une preuve de la fausseté de la maxime générale par les expériences, faites publiquement en 1667 par d'habiles Philosophes.

Mais toutes les difficultés que l'on peut former, ne sauraient l'emporter sur les témoignages du temps même, qui assurent que Raymond a eu le secret de la Science Hermétique. Jean de Meun⁷⁹ son contemporain, le met avec Arnaud de Villeneuve au nombre des Adeptes, aussi bien qu'Hermès, Geber et Morien. C'est le témoignage que lui rend Jean Cremerus, Abbé de Westminster, Disciple de Raymond même⁸⁰

⁷⁸ De ortu et progressu Chimixæ circa finem

⁷⁹ *Si fait Villeneuve et Raymond.*

Qui en font un noble Sermon ;

Et Morien le bon Romain,

Qui sagement y mit la main.

Si fit Hermès qu'on nomme Père,

À qui aucun ne se compare ;

Geber Philosophe subtil

A bien usé de mon outil.

Remontrance de nature à l'Alchimiste errant par Jean de Meun, qui a commencé à écrire en 1307, et a continué au moins jusqu'en 1350.

⁸⁰ Joan Cremerus, in Testamento edito à Michaële Maier, in Libro cui titulus Tripus Aureus in 4°. 1618. et in Musæo Hermetico in 4. *Francofurti* 1677. pag 535.

et Jean de Rupescissa⁸¹ qui vivait presque dans le même temps. L'inquiétude de Raymond sur son projet de la Conversion des Infidèles, ne lui permettait pas de rester longtemps dans un même lieu, dès qu'il ne voyait pas jour à l'exécuter ; il quitte donc furtivement l'Angleterre en 1313, d'où il passe successivement à Messine et à Majorque ; il prit la résolution de s'y embarquer de nouveau pour l'Afrique. Ses amis, qui voyaient partir avec peine un vieillard de soixante et dix-neuf ans, sans espérance de le revoir, l'accompagnèrent jusqu'au Port de Majorque, il s'y embarque donc pour l'Égypte, d'où il se rend à Jérusalem, et enfin à Tunis : il y visite ses amis, surtout les Disciples qu'il avait convertis, les exhorte à la persévérance, et part pour Bougie. Ce fut là le terme de ses travaux apostoliques, et Dieu l'y couronna, comme il l'avait toujours désiré. Dès qu'il y est arrivé non content de catéchiser en secret, il y prêche publiquement l'Évangile. Cette générosité Chrétienne et ce courage invincible, que rien ne pouvait arrêter, irritèrent le Souverain et les Peuples à un tel point, que s'étant jeté sur lui en foule, ils le poursuivirent l'accablant d'injures et le chargeant de coups. Et pouvant à peine se traîner jusqu'au Port, il y fut encore assailli à coups de pierres. La nuit suivante, c'était à la fin de Juin de l'an 1315, quelques Marchands Génois, qui côtoyaient ce rivage y abordèrent, et obtinrent la permission d'enlever son corps, que l'on croyait mort, ils y trouvèrent cependant un reste de vie, mais qui ne dura pas plus

⁸¹ Joan de Rupescissa Minorita, qui vixit anno 1350, in libro, de Quinta essentia.

de deux jours, et il rendit l'esprit le vingt-neuvième jour de Juin, à la vue de l'Île de Majorque sa Patrie, à l'âge de quatre-vingts ans.

Les Marchands Génois qui connaissaient le mérite du dépôt qu'ils avaient, résolurent de l'emmener secrètement à Gênes ; ils en furent empêchés par les Habitants de Palme, qui se transportèrent à leur Vaisseau, aussi bien que le Vice-roi, et la principale Noblesse, et portèrent le corps de ce Bienheureux Martyr dans l'Église de Sainte Eulalie, où était la Chapelle de sa maison ; mais il y fut réclamé par les Religieux de Saint François, dont il avait presque toujours porté l'Habit depuis sa Conversion, et il y est encore regardé avec beaucoup de vénération, où l'on assure qu'il s'est fait plusieurs Miracles, et l'on y a même consacré à son honneur un Office public, quoiqu'il ne soit pas canonisé.

Les travaux de Raymond peuvent passer pour un prodige, qui surpasse les forces de la nature. On ne saurait s'imaginer qu'un homme, qui a composé plus de cinq cents Volumes, qui demandent un grand loisir, et une vie sédentaire, ait pu tant voyager ; ni qu'un homme qui a toujours été en voyage, ait pu composer plus de cinq cents Volumes sur toutes sortes de matières, Grammaire, Rhétorique, Logique, Analyse, Morale, Politique, Droit Civil et Canonique, Physique, Métaphysique, Mathématique, Musique, Astronomie, Médecine, Chimie, Théologie dogmatique et affective ; tout a été généralement bien traité par ce savant homme. Cependant on le voit toujours en voyage, et même en des voyages maritimes. Les Auteurs ont donné le détail de ses Ouvrages, et je suis persuadé

qu'on ne sera pas fâché d'avoir ici la Chronologie de ses voyages.

XXVIII — CHRONOLOGIE DES VOYAGES DE RAYMOND LULLE

- 1235 — Naissance de Raymond Lulle, à Palma, capitale de l'île Majorque.
- 1266 — Conversion de Raymond Lulle : il va en pèlerinage au Montserrat.
- 1267 — Va en pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle ; après quoi il demeure neuf ans en retraite, pour se former dans les langues et les sciences.
- 1276 — Raymond se rend à Montpellier.
- 1281 — Il vient à Paris, âgé alors de quarante-six ans.
- 1286 — Raymond va à Rome pour engager le Saint-Siège à établir l'étude des langues orientales, nécessaires pour la conversion des infidèles.
- 1287 — Il revient à Paris, et y enseigne suivant sa nouvelle méthode.
- 1289 — Raymond retourne à Montpellier.
- 1291 — Va à Gênes, et de là, à Rome, puis il revient à Gênes.
- 1292 — Il se rend à Tunis en Afrique, et y travaille à sa *Table générale des Sciences*.
- 1293 — Se rend à Naples et y reste jusqu'en juillet 1294. C'est là que Raymond apprend d'Arnaud de Villeneuve la science hermétique et y fait quelques ouvrages.

- 1294 — Raymond retourne à Rome, et y reste deux ans.
- 1296 — Quitte Rome, passe par Milan, y travaille à la science hermétique, et se rend à Gênes.
- 1297 — Il quitte Gênes, vient à Montpellier, et ensuite à Paris.
- 1298 — Est à Paris avant la mi-août, y dispute sur le Maître des Sentences.
- 1299 — Sort de Paris après le mois de Juillet.
- 1300 — Va à Montpellier, puis à Majorque et à Gênes, y fait *Brevis practica artis generalis*, il va de là à Chypre sur la fin de l'année.
- 1301 — Va ensuite en Arménie. D'Arménie, il va en Palestine, revient à Chypre et y reste jusqu'à la fin de 1302.
- 1303 — Revient à Gênes, y fait beaucoup de livres, et après le mois de mai, il se rend à Paris, et en octobre va à Montpellier.
- 1304 — Retourne de Montpellier à Paris, il dispute avec Scot, peu après le mois de Mars, ensuite se rend à Lyon, y refait son *Art général* différent du premier, va à Montpellier et y travaille.
- 1305 — De Montpellier, il retourne à Lyon pour saluer Clément V, et de là, se rend à Majorque.
- 1306 — Passe à Bugie, en Afrique, et y est détenu six mois prisonnier.
- 1307 — Arrive à Pise, en janvier, puis, le même mois, va à Montpellier et retourne à Pise où il travaille.
- 1308 — Se rend à Gênes sur la fin de l'été, passe à Avignon, pour voir le Pape Clément V, y reste quelque temps, et sur la fin de l'année va à Paris.
- 1309 — Est à Paris, y enseigne son Art, qu'on y approuve.
- 1310 — De Paris, il va au commencement de l'année à

Montpellier, revient à Paris et y reste près d'un an.

1311 — Se rend au concile de Vienne en octobre et y reste quelques mois.

1312 — Revient à Paris, y reste peu, après mars passe en Angleterre.

1313 — En octobre, il se rend à Messine, y est encore en mai 1314.

1314 — Va à Majorque au mois d'août, d'où il passe en Afrique, en Égypte, à Jérusalem, et revient en Afrique.

1315 — Va à Tunis, puis enfin à Bugie, où, sur la fin du mois de juin, il souffre le martyre.

Je n'ai point parlé de la persécution qui lui fut suscitée longtemps après sa mort par Raymond Aymeric, qui dans son *Directoire des Inquisiteurs*, met Raymond Lulle au rang des hérétiques. Je regarde ces accusations comme des animosités de partis, dont les particuliers ne sont que trop souvent susceptibles ; mais dont l'ordre ne doit pas répondre. Et Raymond Lulle en a été pleinement justifié.

XXIX — LE PAPE JEAN XXII S'APPLIQUE À LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Arnaud de Villeneuve et Raymond mirent dans le quatorzième siècle tous les Philosophes en mouve-

ment. On y voit briller la Science Hermétique, beaucoup plus qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Ce siècle a produit un plus grand nombre d'habiles Artistes, qu'aucun de ceux qui l'ont suivi. Toutes les Conditions voulurent s'en mêler ; elles se faisaient honneur de s'appliquer à l'une de ces sciences, qu'elles regardaient comme utiles, mais qui devaient passer pour une extrême folie dans l'esprit de ceux, qui n'en avaient aucune connaissance, ou qui ne pouvaient réussir dans leurs opérations. La France seule en a produit beaucoup plus que les autres États.

On met dans ce nombre le Pape Jean XXII. On sait que ce grand Homme, né à Cahors en 1244, non pas de la plus vile populace, comme l'ont marqué quelques Écrivains mal informés, mais d'une famille Noble, était contemporain de Raymond Lulle, et d'Arnaud ; ainsi ayant beaucoup de mœurs et d'esprit, avec une éloquence naturelle, cultivée par un grand fond d'étude, il aura obtenu de l'un de ces deux Philosophes, la connaissance de la Philosophie Hermétique ; et comme il avait de la Religion, il s'en est servi pour le bien de l'Église. L'histoire ne fait pas difficulté de reconnaître que ce pape a fait en latin⁸² *l'Art transmutatoire des Métaux*, qui a été traduit en français, et imprimé en cette langue en 1557. C'est au commencement de ce livre qu'il est marqué que

⁸² Joannes scripsit quoque Latino sermone artem Metallorum transmutatoriam, quod opus prodiit Gallicè, incerto translatore Lugduni anno 1557. in-8°. *Franciscus Pagi Breviarum de gestis Romanorum Pontificum. Tom. 4. in Joanne XXII. n. 88. in-4.*

Jean XXII, fit travailler à la pratique de la Philosophie Hermétique dans la ville même d'Avignon, où il tint son Siège jusqu'à sa mort arrivée en 1334, et qu'il y fit faire deux cents lingots qui pesaient chacun un quintal.

La supputation en est facile ; les deux cents lingots faisaient donc vingt mille livres, ou quarante mille marcs d'or. Du temps de Jean XXII, l'or ne valait que cinquante livres le marc, ainsi c'était deux millions de livres, somme alors exorbitante, puisque nos Rois qui ont aujourd'hui plus de deux cent cinquante millions de revenu ordinaire, avaient du temps de ce Pape, tout au plus six cent mille livres.

Mais prenons l'or fabriqué par Jean XXII, sur le pied de la valeur actuelle de toute l'Europe, qui est environ cinq cents livres le marc ; ce Pape avait donc travaillé dans le temps qu'il fit ce Traité, pour vingt millions de matière d'or en lingot.

Doit-on s'étonner maintenant si l'on trouve qu'à la mort de ce Pape il y avait dans son Trésor dix-huit millions de Florins⁸³ en or, et sept millions en pierres et en Vases sacrés ? ce qui ne faisait pas moins de vingt-cinq millions de Florins, valeur de ces anciens temps. En vain l'on dit que ce Pape était fort sobre, et qu'il avait accumulé et mis dans le Trésor de l'Église tous les fruits des Bénéfices qui étaient en réserve. On sait que les Cardinaux et les Prélats de la Cour de Rome s'attribuaient alors toutes les réserves des Bénéfices ; et le Pape ; malgré sa vie frugale, ne pouvait point amasser dans ce temps-là des sommes aussi

⁸³ Franciscus Pagi *ibidem* ex Joanne Villano, n. 90.

considérables par ses seules épargnes. Le Pape qui jouit aujourd'hui de plus de vingt millions de revenu annuel, n'était riche alors que par l'Autorité spirituelle, et très peu par la temporelle. Il ne possédait ni le Duché d'Urbin, ni celui de Ferrare, non plus que le Bolonois ; le reste du Domaine du Saint-Siège en Italie, suffisait à peine pour l'entretien des Officiers, ou se trouvait dissipé par les Prélats et les Sénateurs, qui résidaient à Rome ; Avignon où demeurait le Pape, ne produisait qu'un revenu modique. Où Jean XXII, a-t-il pu donc, avec si peu de bien, rassembler un si riche Trésor ? Son Livre le marque ; c'est par les moyens qu'il avait appris sans doute d'Arnaud ou de Raymond : mais comme il avait la prudence des autres Philosophes Hermétiques ; quiconque suivrait ce Livre travaillerait en vain ; ce Pape s'est bien gardé de découvrir son secret dans le *Traité*, que nous avons sous son nom.

XXX — JEAN DE MEUN ÉCRIT SUR LA SCIENCE HERMÉTIQUE ET LA PRATIQUE

Jean de Meun brillait à la Cour et à Paris dans le temps de Jean XXII. S'étant livré, puisque c'était la mode, aux Sciences curieuses, et surtout à la Philosophie Hermétique, on ne doit pas être surpris de voir qu'il en a amplement parlé dans le *Roman de la Rose*.

Je ne puis mieux donner le plan de ce Roman, qui

a fait autrefois beaucoup de bruit, qu'en rapportant ce qu'en a dit le Poète Baïf dans un Sonnet au Roi Charles IX, le voici.

*Sire, sous le discours d'un songe imaginé
Dedans ce vieux Roman vous trouverez déduite
D'un Amant désireux la pénible poursuite,
Contre mille travaux en sa flamme obstiné.*

*Par avant que venir à son bien destiné
Male bouche et Danger tâchent le mettre en fuite,
À la fin Bel-Accueil, en prenant la conduite,
Le loge après avoir longuement cheminé.*

*L'Amant dans le verger pour loyer des traverses,
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
Cueille du Rosier fleuri le bouton précieux.
Sire, c'est le sujet du Roman de la Rose
Où d'amour épineux la poursuite est enclose,
La Rose c'est d'amour le Guerdon⁸⁴ gracieux.*

Ainsi ce Jardin ; ce Verger si agréable, dont il est si souvent parlé dans ce Roman, ne serait autre chose, selon l'impie Beverland, que le Jardin de Cypris, comme l'appellent nos Poètes.

Ce Roman a l'avantage de beaucoup de Créatures plus nobles et plus raisonnables que lui ; il a plusieurs pères. Guillaume de Loris, qui le conçut le premier, était du Gâtinais, et selon l'usage reçu alors parmi les Gens aussi peu qualifiés que lui, il avait pour sur-

⁸⁴ « Guerdon », c'est-à-dire récompense.

nom celui du lieu de sa naissance. Il était jeune, et par conséquent amoureux, lorsqu'il commença ce Roman ; il avait étudié la Jurisprudence, et s'était fait une Maîtresse, Dame d'un grand mérite, et peut-être d'un grand nom, si nous l'en voulons croire. C'est donc pour elle qu'il se mit à versifier ce Livre.

Il mourut en 1260 âgé de 26 ans, peu de temps après avoir commencé cet ouvrage ; mais non pas sans en avoir reçu d'avance quelque gratification de sa Dame. Il le fait assez connaître lui-même.

Quarante ans après la mort du premier père de ce Roman, Jean de Meun l'enfanta à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans ; car je le crois né l'an 1279 ou 1280. Je doute qu'il fût plus qualifié que son Prédécesseur, puisqu'aussi bien que lui, il n'avait pour nom de famille, que celui qu'il tirait de la Ville, où il était né, située sur la Loire, quatre lieues au-dessous d'Orléans. Il eut encore néanmoins celui de Clopinel, d'un défaut qu'il avait à une jambe, mais je ne sais pas laquelle ; ce serait là une belle découverte pour la plupart de nos critiques, Gens qui perdent leur temps à gloser sur les moindres bagatelles littéraires. Cependant il sortait de parents aisés et considérés ; cela lui faisait trop de plaisir, pour qu'en qualité de Poète il ne s'en glorifiât point ; car la plupart de ces sortes de gens étaient d'une naissance si basse, qu'ils n'osaient souvent déclarer leur famille, et auraient volontiers renié leur père. Mais Jean de Meun n'en agit pas de même : c'est ce qui fait voir qu'il ne venait pas de la plus vile populace. Et ce qui était un prodige dans un Poète ; il avait une petite maison de campagne, ou du

moins de retraite, avec un jardin dans un des Faubourgs de Paris.

Quelques Auteurs ont cru qu'il avait été Moine ; mais on peut montrer par son Codicille, qu'il était resté dans l'Ordre des Laïcs. Cependant il avait étudié la Théologie, la Philosophie, la Chimie, l'Astronomie, l'Arithmétique, avait lu les bons Auteurs ; et comme il était agréable, quelquefois satyrique, et souvent un peu trop libre en paroles ; il devint le bel esprit de la Cour de Philippe le Bel. Il pouvait y avoir plus d'accès qu'aucun autre, par la facilité que lui donnait son service auprès des Grands, auxquels il était attaché : et ce qui doit étonner, est de le voir mal parler du Sexe. S'il eut été marié on n'en aurait pas été surpris ; il se serait vengé publiquement des chagrins qu'il aurait reçus dans le particulier ; mais il vivait dans le célibat, au moins dans le temps de son Roman. S'il n'avait dévoilé que certaines légèretés, dont les Dames ne se cachent pas elles-mêmes, ou l'aurait peut-être souffert ; mais de leur dire crûment :

*Toutes êtes, serez ou fûtes,
De fait, ou de volonté P..
Et qui très bien vous chercherait,
Toutes P. vous trouverait.*

Rien n'est plus dur ; elles se trouvèrent donc choquées de cet outrage fait à leur Sexe, et résolurent de l'en punir. Dès qu'elles l'aperçurent dans les Appartements du Roi, elles s'armèrent de verges, et pressèrent les Seigneurs qui étaient présents, de le faire dépouiller. Il leur dit qu'il ne fallait pas de violence,

qu'il obéirait volontiers ; mais qu'il demandait une grâce qu'on ne pouvait lui refuser. Je n'ai parlé, leur dit-il, que des méchantes femmes ; vous le jugez bien par les termes dont je me suis servi ; et je n'aperçois ici aucunes de celles que j'ai attaquées : je n'y vois que des Dames, belles, sages, vertueuses ; cependant je veux bien que celle d'entre vous qui se trouve offensée, commence à me frapper. Cet honneur lui est dû comme à la plus mauvaise de celles que j'ai blâmées. Pas une ne voulut avoir la gloire de donner le premier coup, et par-là Jean de Meun se tira gentiment d'affaires. Cela fit plaisir aux Seigneurs de la Cour qui ne laissèrent pas de s'en divertir, parce que tous en connaissaient quelqu'une, qui aurait pu commencer. Jean de Meun fit encore beaucoup d'autres Ouvrages sur lesquels je ne veux pas étendre ici ma juridiction. Et s'il est vrai qu'il vécut encore en 1364 Dieu l'aura sans doute récompensé même en ce monde, par une longue vie, de ce qu'il avait dévoilé si naïvement l'hypocrisie de quelques Moines de son siècle.

Il voulut même en mourant, faire connaître le caractère avide de quelques-uns d'entre eux. Il choisit par son Testament l'Église des Jacobins pour le lieu de sa sépulture ; et par reconnaissance il leur laissa un coffre rempli de choses précieuses, à ce qu'on pouvait juger, du moins par sa pesanteur ; mais il ordonna que le coffre ne soit ouvert qu'après ses funérailles ; il est vrai que le contraire aurait marqué une trop grande avidité. Les Moines ne manquèrent pas d'enlever ce Trésor, aussitôt après les derniers devoirs funèbres. Touchés de la piété du Défunt, ils

s'assemblèrent, autant pour ouvrir le coffre, que pour remercier Dieu,

*Qui prodiguait ainsi ses biens
À ceux qui font vœu d'être siens.*

Ils trouvèrent ce coffre rempli de belles et grandes pièces d'ardoises, sur lesquelles feu Jean de Meun avait tracé de l'Arithmétique et des figures de Géométrie. Les Pères et même les Frères indignés de se voir joués par un Poète, s'avisèrent de déterrer son corps ; mais le Parlement⁸⁵ averti de cette inhumanité, obligea les Jacobins par un Arrêt, à donner au Défunt une sépulture honorable dans le Cloître même de leur Couvent.

Jean de Meun a donc traité avec assez d'étendue de la Philosophie Hermétique dans son *Roman de la Rose*. Je ne parle point ici des principes de Chimie, qu'on prétend apercevoir dans le Sermon de Genius, Chapelain et Confesseur de Dame Nature. Il n'est pas encore bien décidé si toute l'obscurité Philosophique, qui se rencontre dans cet endroit, n'est pas une satire du Prédicateur, qui pour se faire admirer de la Populace, aurait dit de propos délibéré des choses inintelligibles ; le Peuple dans tous les temps n'ayant jamais estimé de ces actions publiques, que ce qu'il n'en saurait comprendre, et méprisant toujours les plus belles instructions, dès qu'on s'abaisse jusqu'à les lui rendre trop claires et trop sensibles.

⁸⁵ Thevet, *Vies des Hommes Illustres* à l'article de « Jean de Meun, 118 ».

Cependant il faut avouer que l'Auteur paraît ailleurs fort incliné vers la Chimie métallique. Non seulement Jean de Meun y emploie quatre-vingt-quatre Vers depuis le 16914, jusqu'au 16997, de son Roman, il a même été plus avant, il en a fait deux Traités particuliers, qui composent ensemble plus de 1800 Vers. Le premier contient *les Remontrances de nature à l'Alchimiste errant* : l'autre est *la Réponse de l'Alchimiste à Nature*. Ils sont écrits dans d'assez bons principes. L'un et l'autre se trouvent dans le troisième Volume de la nouvelle édition du *Roman de la Rose* depuis la page 171 jusqu'à la page 232. Une lettre manuscrite court encore sous le nom de cet Artiste. Le procédé en est copié sur quelques-uns de ceux de Raymond Lulle, mais néanmoins dans un meilleur ordre ; mais la date de la Lettre, qui est de Mons, l'an 1423, en fait voir la supposition, puisque Jean de Meun est mort au plus tard vers l'an 1365.

XXXI — JEAN DE RUPESCISSA, CORDELIER, PHILOSOPHE HERMÉTIQUE

L'ordre de Saint François produisit dans le même siècle Jean de Rupescissa, ou de Roquetaillade. C'était un de ces hommes extraordinaires en tout genre, il était né d'une Famille Noble, qui a donné de nos jours l'Illustre et Savant Père Don Bernard de Montfaucon, l'honneur de la Littérature, et l'un des plus laborieux

Écrivains qu'ait produit la Congrégation de Saint Maur ; mais infiniment supérieur et pour le caractère et pour le savoir à Jean de Rupescissa. Ce dernier qui n'avait pas voulu suivre les voies ordinaires, s'était jeté dans une sorte d'enthousiasme, ou pour mieux dire de fanatisme. Il fit le Prophète, et pour son malheur il porta l'application de ses prétendues Prophéties jusque sur les Souverains. Il ignorait sans doute qu'il en faut toujours parler très sobrement et respectueusement, ou du moins faire à leur égard ce que les anciens voulaient que l'on fit à l'égard des Dieux, les adorer en silence.

Innocent VI, qui se trouvait attaqué dans les Inspirations du nouveau Prophète, crut qu'une retraite forcée était le vrai moyen de détourner l'effet de ses prédictions. Il fit donc mettre en prison⁸⁶ Jean de Rupescissa l'an 1357, et par-là les Prophéties n'eurent pas leur accomplissement.

On ignore s'il y est mort ; mais il avait déjà donné dans un autre fanatisme, qui fut celui de la Science Hermétique, et nous avons de lui divers ouvrages imprimés, dont on ne peut tirer néanmoins que très peu de lumières ; aussi ne brille-t-il pas de ce côté-là parmi les Amateurs de cette Science.

XXXII – NICOLAS FLAMEL PHILOSOPHE HERMÉTIQUE

⁸⁶ Luc Wading *Annales Minorum ad annum 1357.*

Mais la fin de ce siècle fit voir en France un de ces hommes, que le hasard a rendu Philosophe Hermétique ; et qui pour la pratique a eu beaucoup plus de réputation que Jean de Rupescissa ; je veux parler de Nicolas Flamel. Cet homme singulier était né à Pontoise de parents gens de bien, mais d'une fortune très médiocre. Il demeurait à Paris, où son établissement se réduisit à être écrivain de profession, travaillant à gagner sa vie par des copies d'inventaires, faisant des comptes, et arrêtant les dépenses des Tuteurs et des Mineurs, et autres ouvrages de ce genre, qui lui fournissaient à peine de quoi vivre, et même assez pauvrement ; pour surcroît de malheur, il eut encore celui d'être peintre, poète et alchimiste : c'en était assez pour faire tourner la tête à plusieurs personnes d'esprit et de bon sens. Et vers l'an 1257, la providence lui fit tomber entre les mains un vieux livre écrit sur des écorces d'arbres, qu'il acheta deux florins. L'intérieur de cet ouvrage était non pas écrit avec de l'encre, mais tracé au burin en langue latine, et d'une écriture très élégante. Il contenait trois fois sept feuillets, c'est ainsi qu'il était coté au haut de la page ; mais chaque septième feuillet était toujours sans écriture ; au lieu de laquelle on avait peint et coloré dans le *premier Septénaire*, une verge et des serpents, qui s'engloutissaient l'un l'autre. Le *second Septénaire* représentait une Croix, où un serpent était crucifié, enfin on voyait à la fin du *troisième Septénaire* des déserts au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, d'où sortaient des serpents qui couraient de côté et d'autre.

Au premier feuillet on lisait en lettres capitales et dorées ; *Abraham, Juif, Prince, Prêtre, Léviste, Astro-*

logue et Philosophe, à la Nation des Juifs, que la colère de Dieu a dispersé dans les Gaules. Salut. D.I., après quoi se trouvaient des imprécations et des malédictions contre celui ou ceux qui jetteraient les yeux sur ce Livre, s'il n'était Sacrificateur ou Scribe. Celui qui l'avait vendu à Flamel n'en connaissait pas plus le mérite que l'acquéreur ; mais Flamel croit qu'il avait été pris aux Juifs, ou qu'on l'avait trouvé en quelque endroit de leur ancienne demeure.

Après plusieurs consolations toujours nécessaires à ceux qui sont dans la peine, Abraham enseignait à sa Nation la transmutation des Métaux, tout s'y trouvait expliqué très clairement, Procédés, Vaisseaux et Couleurs, il n'y avait que le premier Agent, dont il n'était point parlé ; c'est néanmoins la base et la clef de tout l'ouvrage. Mais au quatrième et cinquième feuillet, cet Agent était peint et figuré avec beaucoup d'art et d'une manière intelligible à ceux qui avaient lu, et qui savaient entendre les Livres des Philosophes.

La *première Figure* de ce quatrième feuillet était donc un jeune homme avec des ailes aux talons, portant un Caducée dans sa main, duquel il frappait sur un casque, qui lui couvrait la tête, et ressemblait au Dieu Mercure de la Fable. Ce jeune homme se voyait attaqué par un Vieillard semblable à Saturne ou au temps, et qui venait à lui les ailes étendues. Il portait sur sa tête une horloge, et dans ses mains une faux, de laquelle comme un furieux il voulait trancher les pieds de Mercure. *L'autre page* de ce feuillet représentait une belle fleur au sommet d'une haute montagne que l'Aquilon ébranlait rudement ; elle avait la tige bleue, les fleurs blanches et rouges, les feuilles

en étaient aussi brillantes que l'or le plus fin ; autour étaient les dragons et les griffons d'Aquilon, qui s'y étaient logés, et y faisaient leur nid.

La *première page* du cinquième feuillet figurait un beau jardin, au milieu duquel se trouvait un rosier fleuri, appuyé contre un chêne qui était creux ; au pied de ces arbres était une fontaine d'eau très blanche, qui bouillonnait et s'allait précipiter dans des abîmes. Elle passait néanmoins entre une infinité de gens, qui fouillaient la terre pour la trouver ; mais qui étaient assez ignorants, ou assez aveugles pour ne la pas même connaître ; à la *seconde page* de ce même feuillet se voyait un Roi, qui, le cimeterre à la main, faisait tuer devant lui par des Soldats, une grande quantité de jeunes Enfants, dont les mères désolées étaient en pleurs aux pieds de ces cruels Bourreaux ; et leur sang était ramassé par d'autres Soldats, et mis en un grand vaisseau, où se venaient baigner le Soleil et la Lune.

Mais Flamel se garde bien de marquer ce qui était écrit sur les autres, dans la crainte d'irriter Dieu contre lui. Ce Livre mystérieux faisait son unique occupation, quoiqu'il n'y comprît rien. Cependant cherchant l'explication de ces quatre figures, il les peignit, il les exposa même dans sa maison, pour les montrer à tous ses amis, et en avoir leur sentiment ; mais on se moqua de lui quand il s'avisa de dire que ces figures regardaient la transmutation des métaux ; il n'y eut qu'un Médecin, qui prenant la chose plus sérieusement, lui en donna une explication à sa manière.

Malgré ces incertitudes Flamel eut le courage de travailler inutilement pendant vingt-un ans : cepen-

dant comme ce Livre venait des Juifs, il prit le parti d'aller en Espagne, pour consulter quelque Savant homme de la Nation; ce qu'il fit en 1378 sous prétexte d'un voyage à Saint Jacques de Compostelle; ce n'était pas seulement la dévotion des Espagnols, c'était aussi celle de leurs voisins, dévotion, qui n'est pas encore tout à fait éteinte. Au retour de son voyage il passa par la Ville de Léon, où un Marchand de Boulogne lui fit connaître un Médecin, Juif de Nation, mais converti; à peine le Médecin eut ouï parler du Livre, dont on lui montra les figures, que transporté de joie, il donne à Flamel l'explication des premières figures, et prend le parti de venir en France pour voir ce précieux monument.

De Léon, nos deux voyageurs tournèrent à l'ouest, passèrent à Oviedo, et allèrent s'embarquer au Port de Sanson près de Gijon dans les Asturies; ils débarquèrent vraisemblablement à Bordeaux, d'où prenant la route de Paris, ils arrivèrent à Orléans. Là, le médecin tombe malade et meurt au bout de quelques jours. Flamel lui rend chrétiennement les derniers devoirs; et lui-même accablé de tristesse arrive à Paris en 1379. Sur les instructions que lui avait données son compagnon de voyage, il se remet à travailler encore trois autres années; d'abord inutilement; mais enfin avec tant de succès que le 17 janvier 1382, il fait sa projection sur du mercure qu'il convertit en argent très pur, et le 25 avril suivant il convertit du mercure en or, ce qu'il répéta encore une fois; car il marque qu'il n'a pas fait plus de trois transmutations; il en avait même suffisamment, en la faisant, dit-il, une seule fois; mais il la réitérait, par le plaisir

qu'il prenait à contempler les ouvrages admirables de la nature.

Flamel et Perrenelle sa femme étaient âgés, et n'avaient point d'enfants; ils crurent donc que pour reconnaître les grâces, dont Dieu les avait comblés, ils devaient faire du bien aux pauvres et aux Églises. Leur maison quoique petite, et qui est vis-à-vis le petit portail de Saint Jacques de la Boucherie au coin de la rue de Marivaux et de celle des Écrivains, servit dès lors de retraite aux Veuves et aux Orphelins, qui se trouvaient avoir besoin de secours. Ils firent des Fondations en diverses Églises, surtout à Saint Jacques de la Boucherie, dont les Archives contiennent au moins quarante Actes, et surtout son Testament, qui témoigne le bien qu'il a fait à cette Église, et ce fut en 1402, qu'il fit rebâtir le Portail de Sainte Geneviève des Ardents; il n'en a pas moins fait à Boulogne près de Paris, et même aux Quinze-Vingts, qui toutes les années viennent à Saint Jacques de la Boucherie, rendre grâce à Dieu, et prier pour leur Bienfaiteur.

Perrenelle, fidèle Compagne de Flamel mourut en 1413, au plus tard; mais longtemps avant sa mort ils avaient déjà fondé quatorze Hôpitaux à Paris, bâti à neuf trois Chapelles, et réparé et doté sept autres Églises.

Quelque secret que gardassent Flamel et sa femme, le bien qu'ils faisaient aux Églises ne pouvait se cacher. On fut étonné de voir que des gens nés de parents pauvres; et qui avaient toujours vécu pauvrement, fissent plus de Fondations que n'en faisaient les Princes et les Rois. On se souvint alors de ces figures

sur la transmutation des métaux, que Flamel avait exposées aux yeux du Public. Le bruit en vint jusqu'au Roi; c'était Charles VI, qui avait commencé à régner en 1380, et qui ne mourut qu'en 1422. Ce Prince malgré les fâcheuses maladies dont il fut attaqué, était naturellement bon; mais frappé de tout ce qu'on rapportait de Flamel, il crut devoir y envoyer une personne de confiance pour s'informer du fait. Il choisit M. Cramoisi, Maître des Requêtes; ce Magistrat se transporta chez le Philosophe, qu'il trouva vivant toujours pauvrement, et se servant à son ordinaire de vaisselle de terre. On croit cependant que Flamel s'ouvrit sur son secret à M. Cramoisi, ce qui le garantit des recherches du Roi; enfin le Philosophe mourut, et fut inhumé à Saint Jacques de la Boucherie.

On forme cependant une difficulté contre les richesses de Flamel. On prétend donc qu'elles venaient, non pas de la transmutation des métaux, mais de la dépouille des Juifs chassés du Royaume, et qui avant que de partir avaient chargé Flamel du recouvrement de leurs dettes, qu'il s'était appropriées.

Mais on sait que les Juifs furent chassés par Philippe Auguste en 1181, et rappelés en 1198, ainsi deux cents ans avant les opérations de Flamel. Il ne s'agit donc point ici de ce bannissement. Ils furent chassés de nouveau en 1406, mais les Fondations de Flamel sont plus anciennes que cette date; et ce bonhomme aurait-il été en Espagne chercher des Juifs, si lui-même les avait volés et dépouillés de leurs biens. D'ailleurs son discours est si simple et si ingénu, qu'il vaut mieux l'en croire sur son rapport, appuyé du titre de ses fondations, que de s'en tenir à des objections sans preuve.

Mais pour revenir à Nicolas Flamel, on prétend qu'il était Seigneur de sept Paroisses, et avait quatre mille écus d'or de revenu, somme exorbitante pour ce temps, là, ce qui se dit néanmoins sans beaucoup de fondement. L'on assure qu'il laissa son secret à un neveu de sa femme, de la famille duquel il passa entre les mains de M. Perrier, Médecin.

D'ailleurs Flamel a donné quelques Livres sur la Science Hermétique. *L'explication de ses figures* qu'il fit pour la première fois en 1399, comme il le marque lui-même, et qu'il revit en 1403, est extrêmement allégorique, et les Philosophes n'en ont tiré aucun secours, non plus que de son *Sommaire Philosophique* qu'il fit en vers l'an 1409, et que l'on a réimprimé dans le troisième Volume du Roman de la Rose, publié en 1735. On ignore le temps qu'il fit son *Désir désiré*. Ses Laveures, que nous avons en manuscrit sont douteuses, et les remarques sur Zachaire sont visiblement supposées, puisque Zachaire vivait 1550, plus de cent cinquante ans après Flamel.

XXXIII – LA SCIENCE HERMÉTIQUE, SE PERFECTIONNE EN ITALIE ET EN ANGLETERRE, JEAN CREMER S'Y APPLIQUE

Les autres Nations ne furent pas moins attentives que les Français à faire usage de la Philosophie Hermétique. Pierre le Bon de Lombardie et le Moine Fer-

rari s'y appliquèrent dans le même temps en Italie. Le premier travaillait en 1330 à Pola, Ville Maritime de l'Istrie Vénitienne, et publia un Traité complet de la Science Hermétique, dont Lacini, Moine de Calabre, a donné depuis un abrégé assez bien fait. Nous avons aussi le Traité du Moine Efferari ou Ferrari, mais ce dernier est peu lu par les Connaisseurs ; quoiqu'au milieu de beaucoup d'obscurité, on y trouve quelques rayons de lumières, mais qu'il faut y savoir découvrir. On le croit de la fin du treizième siècle, ou du moins du commencement du quatorzième, parce que citant *Geber la Tourbe* et le Solitaire *Morien*, il ne dit pas un mot d'*Arnauld de Villeneuve*, ni de *Raymond Lulle* ; c'étaient cependant deux grands Maîtres, qui méritaient d'être cités, s'il avait vécu après eux.

Mais il y a peu de Nation qui ait plus brillé que les Anglais dans ce genre de folie. *Jean Cremer*, Abbé de Westminster près de Londres, fut un des plus célèbres Artistes de ce siècle ; il ne travailla pas moins de trente ans pour parvenir au but de cette Science ; les obscurités des Écrivains Hermétiques, qu'il n'entendait pas, l'avaient jeté dans un labyrinthe d'erreurs ; et plus il lisait plus il s'égarait. Enfin dégoûté de perdre son argent, et de consumer sans aucun fruit un temps précieux, qu'il pouvait employer plus utilement, il prend le parti de voyager ; il arrive en Italie, il a le bonheur d'y connaître *Raymond Lulle*, et même de faire avec lui une étroite amitié ; il reste du temps en la compagnie de ce pieux Philosophe, aussi édifié de sa vie pénitente, qu'instruit par les lumières qu'il tirait de ses entretiens. Cependant quoique *Raymond* s'expliquât, quoiqu'il s'entretînt cordialement

avec cet Abbé, il ne se découvrait pas entièrement, et gardait toujours le secret sur le point essentiel de ses opérations : mais Cremer était insinuant, il était affectueux, comme le sont ordinairement ceux qui veulent obtenir quelque grâce ; et cherchant à pénétrer le faible du Philosophe, les plus grands hommes en ont toujours un ; il découvrit aisément, que celui de Raymond était, ou la conversion des Infidèles, ou du moins une guerre ouverte contre les Mahométans, possesseurs alors de très grands États en Asie, en Europe, et en Afrique. Cremer sut donc engager son ami à se rendre en Angleterre, lui persuadant que le Roi Édouard ne manquerait pas une occasion si favorable de se distinguer de tous les Princes Chrétiens.

Raymond qui s'était inutilement adressé à divers Souverains, tente cette voie, et comme sa dernière ressource, il accompagne donc en Angleterre son ami Cremer, qui le loge dans son Abbaye de Westminster ; il y travaille et perfectionne l'œuvre, que Cremer cherchait inutilement depuis si longtemps ; alors ce dernier ne fit plus difficulté de présenter Raymond au Roi Édouard. Cremer avait prévenu ce Prince sur les grands talents de cet illustre Étranger, et comme l'Intérêt ne gouverne pas moins les Rois que les Particuliers, il n'en fallut pas davantage pour engager Édouard à recevoir le vertueux Philosophe avec tous les égards et toute l'attention, que les Souverains, même les plus fiers, ne font pas difficulté d'avoir pour les inférieurs, dont ils ont tout lieu d'espérer de grands biens, ou de grands services. À la vue de tant de richesses, les promesses et les serments ne coûtèrent pas plus au Roi Édouard que de simples

paroles ; mais Raymond n'exigeait qu'une condition, c'était le seul prix qu'il mettait au présent qu'il faisait de ses trésors. Il demandait que le Roi Édouard fût en personne avec une armée contre les Infidèles, et que les immenses richesses qu'il lui prodiguait, ne fussent employées, ni au luxe de la Cour, ni à quelque guerre contre les Princes Chrétiens.

Édouard, sous prétexte de faire l'honneur tout entier à Raymond, lui donne un appartement à la Tour de Londres, où le Philosophe opéra de nouvelles merveilles ; ce n'était cependant qu'une honnête prison ; et dès que Raymond eut fait voir au Roi tout ce qu'il désirait, ce Prince ne tarda point à rompre ses serments. Il n'en fallut pas davantage pour pénétrer d'une sainte douleur le Philosophe, qui commença dès lors à préjuger les malheurs, qu'il pouvait attendre d'un Prince sans foi et sans honneur, et il trouva moyen de s'évader furtivement de la Tour et de l'Angleterre.

Crémer dont les intentions étaient droites, ne fut pas moins touché que Raymond ; mais il était Sujet du Roi, et ne pouvait que gémir en silence de la conduite de son Souverain. Il ne put s'empêcher néanmoins de témoigner dans son testament l'extrême affliction, où il était d'avoir perdu Raymond ; il fut donc réduit avec ses Religieux à prier continuellement Dieu pour le saint Homme. Crémer vécut encore longtemps en Angleterre, et vit même une partie du Règne d'Édouard III. Nous avons son testament imprimé⁸⁷, d'où j'ai tiré tout ce que je dis de lui. Mais

⁸⁷ On verra dans le Catalogue qui est à la fin de cet ouvrage,

je ne conseille pas aux Curieux de le suivre dans le cours des opérations qu'il propose : avec une affectation apparente de sincérité, il n'est pas plus fidèle que les autres Philosophes Hermétiques ; il a su se cacher aussi bien qu'eux, sous le voile de quelques opérations sophistiques.

L'Angleterre fut fertile au même siècle en habiles Philosophes, c'est à ce temps qu'on rapporte Jean *Daustein* ou *Dastin*. J'ignore où *Borel* a trouvé qu'il était Cardinal du Titre de Saint Adrien : je l'ai cherché dans les Auteurs qui pouvaient en donner connaissance, sans avoir pu l'y découvrir ; et lors même que *Baleus* parle de cet Auteur dans ses Écrivains d'Angleterre, il n'en fait qu'une médiocre mention, comme d'un simple Chimiste, et lui attribue quatre Traités ; mais il ne parle pas des deux qui sont imprimés ; savoir, sa *Vision* et son *Rosaire*, où l'on trouve à la vérité des traits d'un habile Artiste, mais accompagnés de l'obscurité ordinaire aux plus grands Philosophes.

Richard dont nous avons le *Correctorium*, était de la même Nation et du même siècle, et son Livre mérite d'être lu et médité par les plus habiles Philosophes.

que le Testament de Cremer est imprimé in *Tripode Aureo Michaëlis Mayeri, et in Musæo Hermetico anni 1677*.

**XXXIV – ÉTAT DE LA SCIENCE HERMÉTIQUE
JUSQU'AU QUINZIÈME SIÈCLE. BASILE
VALENTIN ET ISAAC HOLLANDAIS**

Mais le quinzième siècle fut beaucoup plus fécond que le quatorzième, par le grand nombre d'Artistes qu'il produisit ; chaque Nation voulut prendre part à la folie du temps. On sait que chaque siècle en a toujours une qui lui est particulière.

Les premières années de ce siècle produisirent donc dans Basile Valentin, Moine Bénédictin d'Erfurt en Allemagne, dans l'Électorat de Mayence, un des plus illustres Philosophes, qui ait jamais paru. On avait cru longtemps que c'était un personnage imaginaire, et que sous ce nom s'était caché quelque Artiste célèbre, qui avait prétendu vendre au public ses Imaginations Hermétiques ; mais l'Histoire de la Ville d'Erfurt publiée par Jean Maurice Gudenus, travaillée avec soin sur les Actes publics de cette Ville, nous assure de l'existence et du vrai nom de ce Philosophe, qui était en 1413. Religieux⁸⁸ de l'Abbaye de Saint Pierre, et qui se distinguait alors, comme il ferait même aujourd'hui par une connaissance profonde de la Médecine de la nature. C'est tout ce que

⁸⁸ Eâdem ætare (scilicet anno 1413.) Basilius Valentinus in Divi Petri Monasterio vixit, arte Medicâ et naturali indagatione admirabilis *Joannes Mauritius Gudenus in Historia Erfordiensis. In-4. Erfurti 1675.*

l'on sait de lui : le reste de sa vie consiste dans ses travaux.

Ses ouvrages que nous avons en assez grand nombre, soit en Allemand, soit en Latin, soit même en Français, font voir qu'il était extrêmement laborieux, et qu'il savait joindre la pratique de la Science Hermétique aux devoirs de la Religion. Et comme il aurait été trop vulgaire de voir venir à nous les écrits de cet habile homme par la voie ordinaire ; on prétend, mais je ne voudrais pas l'assurer, qu'il avait enfermé ses Ouvrages dans un pilier de l'Église de son Abbaye, et qu'ils ne furent découverts que par un coup de foudre qui mit le pilier en morceaux.

Les plus estimés ses écrits sont les *douze Clefs*, et l'*Azoth*, qui ont été traduits en notre Langue, aussi bien que la *Révélation des Teintures des Métaux*. Mais la traduction Française de ce dernier Ouvrage est vicieuse en deux choses ; en ce que le Traducteur en altère le vrai titre, qui dans la Langue originale porte celui de *Traité des choses naturelles et surnaturelles* ; mais ce qui est plus essentiel, est que l'on a omis dans la traduction les deux premiers chapitres de l'Ouvrage.

Cet habile Artiste est un de ceux qui ont le plus manié l'antimoine, et le Traité qu'il en a publié a donné lieu à plusieurs Commentateurs de s'exercer sur ce Livre ; mais je préférerais le travail de Pierre Fabre de Cadenaudari à celui de Théodore Kerkringius.

Plus cet artiste a été savant ; plus il faut l'étudier avec soin si l'on veut en pénétrer le sens, autrement

en se livrant avec trop de confiance à ses opérations, on ne tombe pas moins dans le faux, qu'en suivant les autres Philosophes.

Le même siècle vit paraître Isaac le Hollandais ; le père et le fils travaillèrent avec un succès égal et le célèbre M. Boerhave, juge habile en ces matières, les reconnaît pour deux de nos plus célèbres Artistes ; non seulement ils sont les premiers Philosophes de cette sage Nation, qui se soient appliqués à la Science Hermétique mais ils l'ont même portée si loin, que le fameux Paracelse dans le seizième siècle, et l'illustre M. Boyle de nos jours, se sont fait honneur de plusieurs opérations curieuses, qu'ils n'ont travaillées que sur les procédés de ces deux savants Artistes.

Les métaux furent les principaux objets de leur travail, et leurs écrits, qui pour la plupart sont imprimés, et ont été traduits de la Langue Hollandaise en Latin, montrent avec quels soins ils ont opéré. Occupés de la pratique de la Science Hermétique, ils se sont peu répandus dans le monde ; c'est ce qui fait que leur vie est peu connue ; mais on sait en quoi consiste la vie d'un Philosophe, qui sort rarement de l'intérieur de son Cabinet, ou de son Laboratoire : J'ai placé cet habile Artiste dans le quinzième siècle, uniquement par conjecture. On voit en le lisant qu'il ne cite aucun nouveau Philosophe ; tout se réduit à Geber Dantin, Morien et Arnauld de Villeneuve ; et pas un Philosophe plus moderne ne paraît dans ses Ouvrages. Cependant comme il parle des eaux-fortes et de l'eau régale inventée dans le quatorzième siècle, il peut avoir paru au commencement du quinzième.

XXXV — BERNARD TRÉVISAN

Dans le temps que ces trois Artistes travaillaient avec le plus de succès, Bernard Trévisan commençait à se former dans la Science Hermétique ; il était né à Padoue l'an 1406, où Marc Trévisan son Père exerçait la Médecine. Ses égarements Philosophiques, qu'il a lui-même décrits, sont un des morceaux les plus singuliers de l'Histoire de la Science Hermétique.

Je ne parlerai point de l'origine qu'il prétend donner à cette Science ; c'est se livrer à des contes puérils, que de la prendre avant le déluge, et de la faire passer par révélation aux Israélites dans le désert. Bernard fait bien voir partout ce qu'il débite à ce sujet, qu'il était plus habile Artiste que savant Historien ; mais ce qui le regarde personnellement est beaucoup plus singulier.

Pour peu qu'on ait de cupidité, on donne aisément dans une science, qui promet à ses Amateurs d'immenses richesses. Bernard Trévisan, soit par goût, soit par amour pour le bien, y donna de bonne heure comme beaucoup d'autres ; il n'avait guère alors plus de quatorze ans. Le premier livre qui lui tomba entre les mains fut celui de Rasis, il crut y trouver les moyens d'augmenter au centuple le fond qu'il avait reçu de son père ; il se met donc à opérer, et dans quatre ans qu'il mit à des épreuves inutiles, il ne dépensa pas moins de huit cents écus, somme alors très considérable. Ennuyé de perdre son temps et son argent, il se livre à la lecture du plus grand fourbe,

que l'on connaisse dans la Science Hermétique, c'est Geber, qui dans la multitude de préparations et d'expériences, qu'il présente à ses Lecteurs, contient infiniment plus de faux que de vrai. Bernard, qui ne connaissait pas le caractère de cet Artiste, s'y abandonne entièrement, et y dépense plus de deux mille écus : il est vrai que comme on le savait curieux et riche, il fut assailli par un grand nombre de ces prétendus Philosophes, dont tout le talent, même encore aujourd'hui, est de brûler du charbon, et de faire payer chèrement à ceux qu'ils approchent, un savoir et des connaissances qu'ils n'ont point.

Les mauvais succès ne le décourageaient pas, il crut réussir en suivant à la lettre les Traités d'Arche-laus, de Rupescissa et de Sacrobosco, et pour multiplier ses lumières, il s'associa avec un bon Religieux, et de concert ils travaillèrent pendant trois ans ; ils rectifièrent plus de trente fois de l'esprit-de-vin, à un point qu'ils ne pouvaient plus trouver de verres assez forts pour le contenir. Ces opérations lui coûtèrent bien trois cents écus.

Il y avait déjà douze ans que Bernard travaillait infructueusement à dissoudre, congeler et sublimer le sel commun, le sel armoniac, tous les différents aluns et la couperose ; il se jeta même sur les excréments, soit des hommes, soit des animaux ; ce n'était que distillation, circulation, sublimation : tous ces régimes lui consumèrent encore douze années, avec une dépense d'environ six mille écus : cependant tout cet argent ne fut pas mis en drogues ; une partie tomba dans les mains des Artistes, dont il était obsédé, et qui

lui promettaient de tirer le mercure, des plantes, des herbes des animaux.

Enfin découragé par tant de dépenses et de temps perdu, il se met à prier Dieu de lui découvrir le but de la Science Hermétique, il se joint ensuite avec un Magistrat de son Pays, et travailla de nouveau sur le sel marin, il mit dix-huit mois à le rectifier sans trouver aucune altération dans sa nature ; le peu de succès qu'il tira de ce dernier travail lui fit changer de plan : comme il connaissait des Artistes qui faisaient de bonne eau-forte, il crut que ce dissolvant lui réussirait, il en fait l'épreuve sur l'argent et le Mercure vulgaire, et ce fut toujours avec le même succès.

Bernard était dans la force de l'âge, et n'avait pas plus de quarante-six ans ; il se mit donc à voyager, et cherchant des curieux, qui donnassent dans le même excès de folie, il ne lui fut pas difficile d'en trouver plus d'un en France ; le premier fut un Moine de Cîteaux, nommé Maître Geoffroy Leuvrier, avec lequel il travailla sur les œufs de poules, jusqu'à en calciner même les coques ; enfin après huit ans des plus laborieuses opérations, tout ce qu'il apprit de mieux, fut de bien faire des fourneaux et de distiller artistement des eaux-fortes. Il connut ensuite un Théologien qui était Protonotaire de Berghes en Flandres, avec lequel il travailla pendant quatorze mois à distiller la couperose avec le vinaigre. Le fruit qu'il en tira fut une fièvre quarte.

Enfin, dit-il, se présenta un gentil Clerc, qui l'avertit que Maître Henry, Confesseur de l'Empereur, c'était alors Frédéric III, avait le secret de la Pierre

Philosophale ; sur le champ Bernard part pour l'Allemagne, accompagné de quelques hommes épris de la même folie. Ils font tant, et par leurs dépenses et par leurs amis, qu'ils parviennent à connaître ce curieux Confesseur ; ils se mettent donc à travailler avec lui à frais communs ; Bernard y contribue pour sa part dix marcs d'argent, et les autres se cotisent et en mettent de leur côté trente-deux marcs ; ils comptaient en peu de jours en retirer du moins cent trente marcs ; c'était deux cents pour cent de bénéfice ; c'est beaucoup quand on ne saurait mieux faire ; mais après bien des rectifications et des dissolutions ; au lieu de cent trente marcs d'argent, ils n'en retrouvèrent pour la totalité que seize marcs de quarante-deux qu'ils y avaient mis. Tout ce travail coûta encore au Trévisan environ deux cents écus, et il avait déjà passé la cinquante-huitième année de son âge, ainsi il était temps, ou de renoncer à ses folies, ou de trouver le secret de la Science Hermétique.

Cependant le chagrin d'avoir dépensé des sommes si considérables, et perdu tout son temps l'avait presque détourné de ses égarements ; il fut sage pendant deux mois : c'est beaucoup dans une pareille folie, mais un rayon d'espérance soutenait toujours sa cupidité, il se mit donc à voyager à Rome, en Espagne, en Turquie, en Grèce ; il poussa même jusqu'en Égypte, en Barbarie, à Rhodes, en Palestine et en Perse ; il se rendit à Messine, revint en France, passa en Angleterre, en Écosse et en Allemagne ; partout il trouvait beaucoup de gens, qui travaillaient ; mais il avait le malheur de voir que les vrais Philosophes ne voulaient pas se communiquer, au lieu que les trompeurs, qui

les savaient gens aisés et curieux, se présentaient à eux de toutes parts. Aussi Bernard dépensa encore dans ces voyages et dans de fausses opérations, environ treize mille écus, et fut obligé même de vendre un bien, qui ne lui rapportait pas moins de huit mille florins d'Allemagne de revenu.

Bernard avait alors soixante-deux ans : et comme il n'avait pas voulu écouter les sages remontrances de sa famille, il s'en vit méprisé, dès qu'il fut tombé dans la misère. Il chercha donc à cacher sa pauvreté à tout le genre humain ; et prit le parti de se retirer dans l'Île de Rhodes ; soit pour y vivre inconnu, soit pour y trouver quelque consolation. Cependant ni ses malheurs, ni son indigence, ne le corrigèrent pas ; il persista toujours dans la même folie, parce qu'il eut, la fatalité de trouver un Religieux, qui n'était pas plus sage que lui. Tous deux rentrèrent dans leurs égarements : mais comme il faut des fonds pour travailler, il fit, encore une ressource, de huit mille florins, qu'il emprunta en l'Île de Rhodes, d'un Négociant qui connaissait la famille de Bernard ; mais qui vraisemblablement ignorait l'extrémité, où sa mauvaise conduite l'avait réduit, ou qui ne savait pas l'abus qu'il en allait faire.

Il travailla donc avec ce Religieux, par des dissolutions d'or, d'argent et de sublimé corrosif, et il fit tant pendant trois ans que dura ce travail, qu'il perdit tout le fond qu'il y avait employé. Enfin déconcerté par ce nouveau malheur, il se réduisit à lire tous les grands Auteurs, tels sont le *Grand Rosaire*, *Arnaud de Villeneuve*, *Marie la Prophétesse* et la *Tourbe*, ce fut sa consolation. Les fous n'en connaissent pas de plus

satisfaisante, que celle qui les entretient dans leur folie.

Bernard passa huit ans dans ces nouvelles rêveries ; ainsi il avait un peu plus de soixante-treize ans : Il était bien tard pour s'amuser encore à chercher le secret de la Science : Hermétique ; il était temps même de porter ses pensées à quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Cependant il avoue que ce fut par ces lectures, qu'il connut le secret, qu'il cherchait depuis si longtemps ; il examina en quoi tous les grands Auteurs s'accordaient, et en quoi ils différaient, il jugea que la vérité était dans les maximes dont ils convenaient unanimement, et que le reste n'était que tromperies ; mais il avoue qu'il fut encore deux ans avant que de le mettre en pratique.

C'était une faible consolation d'avoir consommé inutilement un bien considérable pendant plus de soixante ans, de s'être exposé à la misère la plus extrême, et même de se voir contraint de s'expatrier pour ne la pas faire connaître, et de n'arriver au but qu'à l'âge de soixante-quinze ans, temps où l'on ne peut plus jouir d'un bien acquis. Cependant si Bernard a trouvé, il a joui encore quelques années, mais peut-on qualifier du titre de jouissance, des richesses acquises aux dépens de son repos et dans un âge décrépît, où l'on ne doit plus être occupé que de la possession des biens futurs.

Bernard a laissé quelques Ouvrages, mais en petit nombre ; l'un est *La Philosophie naturelle des métaux* ou *L'Œuvre secret de la Chimie*, qui paraît originairement écrit en Français ; un second est *La Parole délaiss-*

sée, et le troisième est une *Lettre à Thomas de Boulogne*, premier Médecin du Roi Charles VIII. Dans le premier Traité l'Auteur donne des conseils salutaires pour n'être pas trompé ; mais dans sa *Lettre à Thomas de Boulogne*, il est à la portée des Philosophes qui savent ce que c'est que travailler.

Je suis étonné que quelques Auteurs croient que Bernard était Allemand, et qu'ils le nomment Bernard de Trèves, puisque les meilleurs Écrivains le qualifient de Comte de la Marche Trévisane. Il paraît qu'il est mort l'an 1490, âgé de quatre-vingt-quatre ans, et il jouit après sa mort d'une grande réputation qu'il n'a pu se faire de son vivant ; jusque-là même que les plus célèbres Artistes l'appellent le bon Trévisan : mais je ne voudrais pas acheter au même prix une telle réputation.

XXXVI – LA SCIENCE HERMÉTIQUE CONTINUE DANS LE MÊME SIÈCLE À ÊTRE CULTIVÉE

Plus nous approchons de nos jours, plus nous voyons augmenter la folie des hommes ; on eut l'imprudence d'y faire entrer le Roi Charles VI, comme si ce Prince n'avait pas déjà l'esprit assez faible, sans augmenter encore sa maladie, par des imaginations aussi chimériques, que celles de la transmutation des métaux ; mais tel était le caractère de ceux qui

s'étaient rendus maîtres de son esprit. Ils amusaient ce Prince par des fantaisies et des extravagances dans le temps qu'ils tyrannisaient le Royaume par l'abus qu'ils faisaient d'une autorité empruntée.

Il parut dans le même temps un autre visionnaire ; ce fut Jean de la Fontaine, qui vivait à Valenciennes sa Patrie en 1413, sa vie peu connue fut celle d'un Artiste occupé de fourneaux et de distillations, il ne sortait de son laboratoire, que pour entrer dans son cabinet, où il s'affermissait dans ses rêveries, en écrivant, même en vers Français sur la Science Hermétique, c'était folie sur folie. C'est lui qui a produit *la Fontaine des Amoureux de Science*, imprimée plusieurs fois, mais surtout dans le Tome III de la nouvelle Édition du *Roman de la Rose*, publié à Paris en 1735. Ce Traité qui est assez curieux, voudrait faire entendre, que son Auteur a réussi dans la Philosophie Hermétique ; mais je doute qu'on l'en ait jamais cru sur sa parole.

Ce n'était alors que Chimistes de tous côtés ; quelques personnes mêmes, pour se mettre à la mode, se donnèrent le titre de Philosophes Hermétiques, qu'ils ne méritaient pas. Nous n'en trouvons guère d'exemple plus singulier que celui du célèbre Jacques Cœur de Bourges.

Jacques Cœur

Le père de cet homme, qui était de très basse extraction, pouvait avoir été Capitaine de Charrois

dans l'armée de France. Il parvint à être Orfèvre à Bourges, condition alors très médiocre. Jacques Cœur son fils n'eut pas le moyen de payer sa Maîtrise, pour se faire recevoir dans la même Profession ; il prit donc le parti en 1428, de se mettre Ouvrier dans la Monnaie de Bourges⁸⁹. Il commença dès lors à se former aux concussions, qu'il exerça depuis, tant dans la Langue d'Oc, que dans la Langue d'Oil, pour parler avec les Historiens, c'est-à-dire dans tout le Royaume, soit au-delà, soit au-deçà de la Loire. Il eut le malheur de gagner assez de bien dans ce premier poste, pour devenir ensuite Maître de la Monnaie de Bourges, et seul Trésorier de l'Épargne, c'est-à-dire seul Garde du Trésor Royal ; il n'y parvint cependant que par le moyen de la belle Agnès Sorel, dont il fut depuis l'Exécuteur testamentaire.

Ses emplois, et les grands fonds dont il se trouva Dépositaire, loin d'éteindre sa soif, ne firent qu'augmenter sa cupidité ; il tourna ses vues du côté du commerce et des monopoles, qu'il fit sur les denrées, même les plus nécessaires à la vie ; ce qui lui attira le mépris et l'indignation des Peuples, ainsi qu'il arrive toujours en de pareilles occasions.

Comme Jacques Cœur avait l'autorité en main, il se faisait un jeu d'abuser de son pouvoir : il altéra l'argent et les monnaies ; et pour le faire impunément, sans mettre dans sa confiance plusieurs com-

⁸⁹ Ce que l'on dit dans cet article de Jacques Cœur, est tiré, soit du *Trésor des Antiquités Gauloises* de Pierre Borel, soit de *l'Histoire de Charles VII*, imprimée au Louvre en 1661, et de l'Arrêt rendu contre lui en 1453.

plices, qui pouvaient le convaincre de malversation, il fit contrefaire le poinçon du Roi, et même son petit sceau ; par ce moyen il paraissait autorisé à faire passer des fonds dans les Pays Étrangers ; et avec les revenus de l'État, il arma des Galères pour son propre compte ; mais pour les équiper, il usait de tant de violences, qu'il allait jusqu'à prendre de force parmi les sujets du Roi, les Rameurs, dont il avait besoin ; il fut même prouvé qu'il avait rançonné les Génois de six mille écus, somme alors très considérable.

Charles VII, qui ne connaissait pas encore de quoi cet homme était capable, s'en servit en différentes occasions ; il fut non seulement envoyé à Gênes en 1446, mais même on le mit dans l'Ambassade d'Obédience, que le Roi fit rendre en 1447, au Pape Nicolas V, et l'année suivante on le commit pour ravitailler Final, qui était alors à la France.

Lorsque Jacques Cœur vit que le Roi, sur l'avis de son Conseil, était résolu en 1449, de recouvrer la Normandie, il se fit un mérite de prêter au Prince l'argent de l'Épargne pour cette grande expédition, comme si les fonds de l'État lui avaient appartenu ; et il eut la témérité, lorsque Charles VII, fit son entrée à Rouen, d'y paraître en triomphe, dans l'équipage le plus leste, avec le Comte de Dunois, et les autres Grands du Royaume. Mais Charles, qui était naturellement bon, fut si sensible à cette prétendue générosité de Jacques Cœur, que l'année suivante il le chargea seul de l'administration générale des Finances, sous le titre de premier Argentier du Roi ; qualité qui répond à celle de Surintendant, ou de Contrôleur général.

Ce fut le moyen le plus sûr qu'aurait pu trouver lui-même le nouveau Ministre, pour abuser de son pouvoir ; non seulement il acquit en 1451, les plus grosses terres du Royaume, qui ne convenaient qu'à des Princes ; telles étaient S. Fargeau, Champignelle, Villeneuve-la-Genest ; mais de plus il augmenta le nombre de ses Galères et de ses monopoles, jusqu'au point d'avoir dans le Royaume plus de 30 Facteurs, ou Commissionnaires, qui enlevaient le commerce aux autres Négociants. Tous s'en plainquirent ; mais ce fut inutilement ; Jacques Cœur avait la protection du Comte de Dunois. Ce Seigneur était âgé et protégeait le nouveau Ministre, parce que celui-ci rampait bassement devant lui, beaucoup plus même que n'aurait fait un vil esclave. Avec l'âge ce grand homme devint timide, et sentant sa faiblesse, il se livrait moins à des amis sages, capables de lui donner des conseils salutaires, qu'à des valets, qui le flattaient sur ses grandes lumières et ses talents admirables pour les affaires. Jacques Cœur le mit du nombre de ces derniers, et le servait comme les vieillards veulent être servis.

Étant à la tête des Finances, il trouva des moyens sûrs et faciles de voler dans les revenus du Royaume, comme un Ministre infidèle n'en a malheureusement que trop d'occasion ; il en abusa donc, soit en faisant passer de l'argent dans les Pays Étrangers, soit en fournissant des armes aux Infidèles, regardés déjà comme les ennemis de tout le genre humain ; mais le Ministre s'en servait pour favoriser ses monopoles et ses concussions.

Non content de s'être attiré l'indignation du peuple par ses affreuses vexations, il irrita encore les Grands,

en voulant avancer une famille, qui le méritait peu ; il mit son frère⁹⁰ très médiocre sujet, dans un poste éminent, et non seulement il demanda, mais il obtint même en 1446, temps de sa plus grande faveur, pour son fils Jean Cœur, l'Archevêché de Bourges, Dignité qui ne convenait qu'à un Seigneur de naissance et d'un mérite distingué.

Le Ministre crut se mettre à couvert des recherches, en se déclarant Philosophe Hermétique ; il fit bâtir à Bourges une maison superbe, sur laquelle il fit graver les emblèmes de cette Science, qui s'y voient encore, ce qu'il exécuta pareillement à Montpellier. Mais on ne fut pas la dupe de sa conduite ; on se garda bien de prendre le change ; et malgré le Traité de sa composition, qu'il fit courir sur la transmutation des métaux, on sentit bien que toutes ses richesses venaient de ses concussions, et non pas d'une louable industrie.

Enfin le temps de sa punition arriva ; on l'attaqua en 1442, sur bien des chefs, qui tous furent prouvés, à l'exception de l'empoisonnement d'Agnès Sorel, crime dont la délatrice fut punie suivant la rigueur des Lois.

Les chefs d'accusation furent d'avoir commis d'énormes dépréciations dans tout le Royaume, d'avoir altéré et falsifié la monnaie, lors même qu'en 1429, il n'était que simple ouvrier à Bourges, d'avoir fait transporter de l'argent dans les Pays Étrangers, d'en avoir envoyé au Turc de falsifié, auquel il avait appliqué un faux poinçon, pareil à celui du Roi : autre

⁹⁰ Il s'appelait Nicolas Cœur et fut Évêque de Luçon, depuis l'an 1441, jus-qu'en 1451.

crime dont il fut convaincu, aussi bien que celui d'avoir contrefait le petit sceau du Roi, d'avoir renvoyé aux Infidèles un jeune Musulman, qui s'était rendu à Marseille en 1446, pour embrasser la Religion Chrétienne ; enfin il fut accusé d'avoir rançonné les Génois, et envoyé des armes aux Infidèles.

Le Roi Charles ne pouvait s'imaginer qu'un seul homme eût donné dans un si grand nombre d'excès ; il permit cependant que l'on informât, mais il ne voulut pas faire arrêter son Ministre. Celui-ci néanmoins, qui avait la confiance des gens accoutumés aux crimes, crut qu'ayant eu la précaution de supprimer, ou d'écarter les preuves de ses malversations, on ne pouvait pas le convaincre. Il ne fit donc pas difficulté de se présenter lui-même pour se justifier, et offrit de se rendre prisonnier. Le Roi, qui était ravi de le croire innocent, reçut ses offres, on le mit d'abord dans le Château Taillebourg, d'où on le transféra depuis dans celui de Lusignan.

Dès qu'on en vint aux interrogatoires, cet homme, si fier et si haut, parut tout à coup souple et rampant ; et la preuve de ses malversations fut si complète, qu'il ne put disconvenir de ses crimes. Ainsi le Ministre convaincu dans tous les chefs, fut condamné par Arrêt⁹¹ du 19 mai 1453 rendu au Château de Lusignan. Le Roi, par un excès de bonté, et par un reste

⁹¹ Cet Arrêt, qui est très curieux, se trouve par extrait dans *le Trésor des Antiquités Gauloises* de Pierre Borel au mot « Jaseron » page 271, mais en entier dans un *Recueil de plusieurs Harangues, Remontrances, Affaires d'État*, par Jean de Lannel, in-4°, à Paris en 1623, il commence en 1453, et finit en 1614.

de reconnaissance, aussi bien qu'à la sollicitation du Pape Nicolas V lui remit la peine de mort, qu'il avait si justement méritée ; mais tous ses biens furent confisqués au profit du Roi ; on l'obligea de faire amende honorable la torche au poing, sans chaperon et sans ceinture : on le condamna, non seulement à un bannissement perpétuel hors du Royaume, mais même à une amende de 400 mille écus d'or envers le Roi, somme alors plus considérable, que ne serait aujourd'hui celle de neuf à dix millions de notre monnaie courante, et cependant on lui fit garder prison jusqu'au paiement de l'amende ; il ne resta que peu de temps dans le Château du Montils-les-Tours, et dans celui de Maillé, où on l'avait transféré de Lusignan ; l'amende ne tarda guère à être payée, et il se retira dans l'Île de Chypre. En sortant du Royaume il emporta encore 60 mille écus d'or, qu'il avait ramassés du débris de sa fortune ; il s'y maria, il y rétablit ses affaires, et y mourut avant l'an 1461. Les Carmes de cette Île, qu'il avait comblés de bienfaits, lui donnèrent la sépulture dans leur Église.

Je mets le décès de Jacques Cœur avant l'an 1461, parce que le Poète Villon, qui a fait son Grand Testament cette même année, en parle comme d'un homme, qui était déjà mort ; et l'an 1463. Louis XI que Jacques Cœur avait aidé vraisemblablement dans sa révolte, comme il en fut accusé sous Charles VII, rendit à son fils Geoffroy Cœur les biens, que l'on avait confisqués dix ans auparavant sur son père.

Quoique les faits caractérisent les hommes, peut-être ne sera-t-on pas fâché de connaître plus en détail celui-ci, qui a été si extraordinaire en son temps.

Un corps à demi voûté défigurait une taille qui passait la médiocre ; une physionomie très commune était accompagnée d'un son de voix grossier et désagréable, rampant bassement devant l'homme respectable ; c'est-à-dire, devant ce sage et illustre vieillard, qui le soutenait à la Cour, et qu'il trompait grossièrement ; il faisait payer au centuple à tous les Seigneurs, qui s'adressaient à lui, les marques de servitude, qu'il donnait à son Protecteur. Dur et intraitable sur les besoins du peuple, il s'imaginait faussement, qu'on n'apercevait pas, qu'il accumulait tant de crimes et de monopoles, que pour enrichir une famille, qui ne méritait pas même la fortune la plus médiocre. Il ignorait l'art d'accorder des grâces ; jamais il n'en fit qu'elles ne fussent payées d'avance, son discours, qui était bref et concis, se terminait à dire : cela ne saurait se faire ; je ne le ferai pas ; cela n'est point ; cela est faux ; je sais ce que vous dites mieux que vous ; ainsi on ne doit pas être surpris que la Providence, toujours juste, lui ait rendu ce qu'il méritait.

Mais on doit être étonné de voir qu'un particulier, né sans bien et d'une famille très commune, ait pu amasser en moins de dix ans de si grandes richesses, et soit devenu l'un des plus grands Terriens du Royaume ; il jouissait des Terres de S. Fargeau, de Meneton, de Salon, de Maubranche, de Meaune, de S. Aon de Boissy en Rouannais, de S. Geran de Vaux, du Comté de la Palisse ; de Champignelles, de Ville-neuve-la-Genest, du Marquisat de Touci, du Pays de Puysaye et du Comté de Beaumont. Il a fait bâtir des maisons si superbes, à Bourges, à Montpellier, et à Marseille, qu'aucun particulier n'a osé les occu-

per ; et qu'outre le don qu'il avait fait au Roi de 200 mille écus d'or pour la conquête de la Normandie, il a encore payé facilement une amende de 400 mille écus d'or, et sortit du Royaume avec une somme très considérable.

En vain Pierre Borel, amateur outré de la Science Hermétique, veut prouver, que les grands biens de Jacques Cœur viennent du secret de la transmutation des métaux. Tout ce qu'il rapporte sert à montrer que ce Ministre cherchait à fasciner les yeux de la Cour, et à tromper le Public ; mais ni la Cour, ni le Public ne l'en crurent pas sur sa parole ; et les preuves de ses malversations font connaître que sa hardiesse à s'approprier les fonds de l'État, était la seule transmutation qu'il connaissait.

XXXVII – AUTRES PHILOSOPHES DU XV^e SIÈCLE : NORTON, RIPLEY, LE CARDINAL CUSA ET TRITHÈME

Ce n'est que dans le dernier siècle que l'on a connu Thomas Northon, Anglais ; Ashmole avait publié son Ouvrage dans sa langue originelle, et Michel Mayer l'a donné en latin dans son *Tripus Aureus*. C'est un Auteur assez exact, qui a dit avec sincérité ce qu'il a su ; peut-être ne savait-il pas tout ; le savant Olaus-Borrichius le croit du milieu de ce siècle.

Mais un homme plus célèbre, a été Georges Ripley :

cet Artiste, si distingué, eut un goût tout particulier pour la pratique de la Philosophie Hermétique. Jeune, il s'enrôla chez les Chanoines Réguliers de Bridlington, dans le diocèse d'York ; la tranquillité de la vie solitaire le laissant entièrement à lui-même, il se mit à lire les plus grands Maîtres en cette Science ; mais fâché de n'y rien comprendre, il résolut de voyager, persuadé qu'il découvrirait peut-être dans les entretiens des Philosophes, ce qu'il ne pouvait apprendre par ses lectures. Il alla donc en Italie vers l'an 1477, il y fut assez de temps pour se perfectionner dans les Sciences. Il s'introduisit dans les bonnes grâces du Pape Innocent VIII. Il en obtint des bienfaits, mais cependant de ces bienfaits, qui ne coûtent rien à la Cour de Rome, et qui ne tirent point à conséquence. Innocent le fit Prélat domestique de son Palais, et son Maître de Cérémonies. Ripley, glorieux d'avoir obtenu ce titre d'honneur, retourna dans sa Patrie ; mais il fut bien étonné de voir que ses confrères ne voulurent pas le recevoir dans leur maison, redoutant vraisemblablement un homme, qui par ses titres, aurait prétendu sur eux une espèce de supériorité. Ripley, dans l'excès de son dépit, crut ne rien faire de plus mortifiant, pour humilier l'orgueil de ses confrères, que de se précipiter chez les Carmes en 1488. Il y fut reçu avec plaisir ; mais soit dégoût de son état, soit mépris de ses nouveaux confrères, soit amour de la Philosophie, il demanda qu'on lui permît, sans quitter l'Ordre, d'entrer dans une solitude plus austère, en se faisant Anachorète. Il n'eut pas de peine à l'obtenir ; alors il se livra si fort à l'étude des Sciences curieuses, que ses confrères, qui ne connaissaient rien à son

travail, se crurent obligés, après sa mort qui arriva depuis l'an 1490 de le déclarer Magicien.

S'il apprit en Italie, comme on le croit, le secret de la Science Hermétique; il était encore Chanoine Régulier, lorsqu'il écrivit son Livre des douze Portes. C'est ce qu'il a soin de marquer lui-même au commencement de cet Ouvrage; mais j'ignore où le Philalèthe a pris qu'il était Chevalier; les deux Professions, qu'il avait embrassées, ne sont pas susceptibles de ce titre. Tout ce qu'on peut dire, est que le Philalèthe, grand Artiste dans la Philosophie Hermétique, s'embarrassait peu d'être exact sur l'Histoire. Baleus, qui avait plus de connaissance de cet Écrivain, que le Philalèthe, marque les deux Professions que je lui ai données, et lui attribue environ dix Traités sur la Science Hermétique, entre lesquels est le Clangor Buccinae, que l'on cite ordinairement comme anonyme.

Je ne parle ici du Cardinal Cusa et de l'Abbé Trithème, tous deux Allemands, que comme de Philosophes de spéculation, qui ont cru qu'il était de leur honneur de parler d'une Science, qui était à la mode de leur temps, et sur laquelle tout Savant se croyait en droit d'écrire. Le Cardinal Nicolas de Cusa mourut en 1464, et Jean Trithème, quoique du quinzième siècle, a vécu jusqu'en 1516. Georges Anrac, ou Aurac, parut dans le même temps à Strasbourg; ce fut en 1470. On lui attribue un *Rosaire*; on sait qu'il y a plusieurs Ouvrages sous ce même titre; mais celui de cet Auteur a quelques figures, et beaucoup de vers Allemands; et outre le Jardin des Richesses imprimé en Allemand, petit Traité fort allégorique, l'on a de lui quelque chose sur la Pierre: on voit bien

qu'il avait beaucoup lu ; mais ce n'est pas une preuve qu'il ait opéré efficacement. Et qui l'aurait cru pour cet ancien temps ? La Pologne même nous présente dans Vincent Koffky un Philosophe au moins de spéculation, mais qui a peut-être autant d'obscurité que le précédent.

L'Italie même n'en fut pas exempte, quoiqu'agitée par des troubles domestiques et par des guerres étrangères ; mais il est étonnant de voir, dans le rang de ces Philosophes, le célèbre Marsile Ficin, cet homme si vertueux et si sage ; Sectateur zélé de la morale de Platon, il n'a pas cru qu'il fût indigne de lui de jeter les yeux sur cette Science, qu'il regardait comme une branche de la Médecine ; Science dont il croyait que la connaissance, aussi bien que celle de l'Astrologie Judiciaire, pour laquelle il avait un peu trop de goût, devait de droit appartenir aux Prêtres ; et on sait qu'il était lui-même dans le Sacerdoce. Cet habile Philosophe mourut dans sa soixante-dixième année en 1499, dans le temps que Louis XII, Roi de France, passait en Italie. Je ne parle point de Jean Pic, Prince de la Mirandole, Contemporain de Marsile Ficin. Le Traité qu'il a laissé sur l'or, marque moins un Artiste, qu'un Savant, curieux de connaître les progrès de cette Science. Il avait trop de sagesse et de lumières, pour se livrer à de semblables folies.

**XXXVIII – SUITE DE LA SCIENCE
HERMÉTIQUE DANS LE SEIZIÈME ET
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE**

Les seizième et dix-septième siècles figurèrent beaucoup plus que les autres sur la pratique de la Philosophie Hermétique. Les Artistes vrais ou faux y sont en si grand nombre, que ce serait se jeter dans un labyrinthe d'erreurs, que de les vouloir suivre dans leurs opérations, ou même de les vouloir lire ; il faut pour former une tradition de cette Science, y apporter un juste et scrupuleux discernement.

Les railleries qu'Érasme fait dans ses *Dialogues, sur la Chimie*, et sur les tromperies continuelles, qui s'y pratiquaient par la plupart des Artistes du second ordre, montrent bien que c'était la maladie de son temps. Vivaient alors Corneille Agrippa, Philippe Ulstade, Augurelli, Paracelse, et tant d'autres rêveurs, qui avaient mis cette folie à la mode. Il n'a même raconté qu'une partie des supercheries les plus communes, auxquelles s'exercent ces sortes de gens, pour tromper la crédulité des avarés. Qu'aurait-ce donc été, s'il avait su, ou s'il avait pu imaginer toutes celles qui se sont pratiquées depuis ?

Jean Aurelio Augurelli

Le premier cependant que je rapporterai est un

de ces hommes équivoques, qui écrivent bien et qui opèrent très mal. Il est aisé, quand on a le don de la Poésie, comme l'avait Augurelle, de versifier sur une matière aussi mystérieuse que la Science Hermétique ; plus on donne dans l'énigme, plus on se fait admirer. Comme on n'est point obligé de s'expliquer clairement, on ne saurait s'imaginer que l'on puisse écrire aussi élégamment, qu'il a fait sur un sujet qu'il n'entendait pas, sans passer pour un grand homme : ce prétendu Philosophe était né à Rimini, et enseigna les belles Lettres à Venise et à Trévisé ; par-là il était autorisé à faire des vers bons ou mauvais, c'était une suite de ses emplois ; mais peu content du Démon de la Poésie, il fut encore possédé de celui de la Chimie ; et l'on prétend même qu'étant à l'Église, il ne faisait autre prière à Dieu que celle de lui découvrir le secret de la Pierre Philosophale. Ne se croyant point assez occupé par sa première profession, qui était solide pour un homme, qui veut passer une vie tranquille, il se jeta dans un travail inutile et ruineux ; il était continuellement entouré de fourneaux, de charbons, de soufflets, et de tous ces autres instruments de la folle cupidité des hommes, cherchant par le mercure vulgaire, à faire de l'or et de l'argent ; et comme si ce n'était point assez d'être fou dans son particulier, il eut encore le malheur de s'en vanter ; ce qui l'exposait à la raillerie de ses Confrères. Peu sensible aux traits piquants que l'on a le plaisir malin de lancer contre ce genre de folie ; il voulut encore être raillé après la mort. Il y réussit par sa composition du poème de la *Chrysopée* qu'il dédia au Pape Léon X, et qui l'en récompensa d'une manière convenable. Ce Prince fit

faire une très grande bourse, dont il fit présent au Poète Philosophe, lui témoignant que qui savait faire de l'or et de l'argent, n'avait besoin que de lieu pour le mettre. Cependant ce Poème est le plus estimé de tous ceux qu'Augurelle a faits, cela ne doit pas étonner, il écrivait sur une matière de goût et qui lui tenait au cœur. À bon compte, il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et mourut à Trévise dans l'état où doit mourir un Chimiste, c'est-à-dire dans une extrême pauvreté.

Henri Corneille Agrippa

Un homme qui dans ce siècle porta l'extravagance à l'excès, fut Henri Corneille Agrippa, né à Cologne en 1486, avec des talents supérieurs, il se jeta dans tous les égarements, qu'il put imaginer, parce qu'il eut la vanité de se croire beaucoup plus grand qu'il n'était ; il se donnait pour Théologien sublime, excellent Jurisconsulte, Médecin habile et grand Philosophe. À force de le publier il trouva des gens beaucoup plus extravagants que lui, puisqu'ils eurent la folie de l'en croire sur sa parole. Cette crédulité lui procura néanmoins une infinité d'emplois honorables, mais dont son inquiétude ne lui permit pas de profiter. On le vit successivement Secrétaire de l'Empereur Maximilien I^{er}, puis favori d'Antoine de Leve, l'un des grands Généraux de son temps, qui le fit même Capitaine dans l'armée qu'il commandait ; il fut Professeur des saintes Lettres à Dole en 1519, et ensuite à Pavie. Il devint Syndic et Avocat Général de la Ville de Metz,

Médecin de Madame d'Angoulême, mère du Roi François I^{er}, et enfin Conseiller et Historiographe de l'Empereur Charles-Quint. On le crut un si grand Philosophe, qu'à l'âge, de vingt ans, c'est-à-dire, en 1506, quelques Seigneurs Français l'engagèrent à venir en France travailler avec eux à la pratique de la Science Hermétique, Science dont il ne fait pas difficulté d'avouer dans ses ouvrages qu'il a tout le secret.

Il parlait aisément huit sortes de Langues, et le Cardinal de Sainte Croix crut se faire honneur de choisir Agrippa ; préféablement à tout autre, pour l'assister au Concile qui se devait célébrer à Pise. Le Pape même lui écrivit pour l'exhorter à faire toujours le bien avec le même zèle qu'il avait commencé ; tout s'empresait à l'envi à lui témoigner de l'estime, et ce qui n'est peut-être arrivé qu'à lui seul, il fut mandé en même temps par le Roi d'Angleterre, par le Chancelier Gattinare, et par Marguerite d'Autriche, qui le voulaient avoir à leur service ; il n'y eut point de Savant, qui ne fit gloire de le combler d'éloges, jusque-là que Louis Vivés, qui n'était pas louangeur, le regarde comme l'homme le plus respectable de son temps, et comme un miracle de Littérature.

Pour lui faire l'honneur tout entier, quelques Scolastiques, gens souvent très ignorants, s'avisèrent de le censurer. Il est vrai qu'Agrippa donna plus d'une fois lieu de l'attaquer sur la Doctrine : et ce ne fut pas sans sujet que tous ses Protecteurs l'abandonnèrent, parce qu'avec beaucoup d'esprit, il manquait de la prudence et de la retenue nécessaire pour se maintenir dans le monde. Il était mordant et satyrique, n'épargnant pas même ceux qui lui faisaient le plus

de bien. En fallait-il davantage, pour obliger tous ses Patrons à le quitter et à le mépriser ? Enfin contraint de fuir de toutes parts, il vint mourir en France en 1535, à l'âge de 49 ans, quelques-uns disent à l'Hôpital de Lyon, d'autres croient, avec plus de raison, que ce fut à Grenoble, chez un homme puissant, qui le reçut charitablement chez lui. Pouvait-il espérer autre chose qu'une grande misère, après avoir écarté tous ses amis et ses protecteurs, étant même soupçonné de magie, quoiqu'à tort ? Et pour achever sa misère, il avait arboré le titre de Chimiste ; c'est-à-dire, qu'il se déclara aussi fou qu'on le puisse devenir.

XXXIX – PARACELSE

Paracelse vécut presque autant qu'Agrippa, mais beaucoup moins qu'Augurelle. Cet homme célèbre était né en 1493, à Einsiedeln près de Zurich en Suisse, et se nommait Aureole-Philippe-Théophraste Bombast ab Hoheneim Paracelse. On a bien fait de le désigner par le seul mot de Paracelse. Hé, qui aurait eu le courage de retenir cette longue litanie de noms ? Jamais homme n'eut tant d'adversaires et ne fut si vivement censuré ; jamais homme n'eut tant de Sectateurs et ne fut tant admiré. C'est la manière différente de considérer le même homme, qui produit des jugements si contraires.

Dès que Paracelse fut en état de travailler solide-

ment, il donna dans la Médecine que cultivait son père ; ce dernier néanmoins se disait homme de condition, parce qu'il se croyait fils naturel d'un Prince. Paracelse ne se contenta point des routes ordinaires de guérir les hommes ; il en imagina de nouveaux moyens. Les Œuvres d'Isaac le Hollandais lui tombèrent entre les mains ; il en fit usage, et travailla en conséquence. C'est ce qui lui fit établir pour principes de tous les êtres, le soufre, le sel, et le mercure ; ce qu'il expliquait à sa manière ; car il ne faut pas croire, que s'écartant de la conduite des autres Médecins, il daignât seulement les suivre dans leur manière de parler. Ce sont ces obscurités affectées, qui ont produit ces Commentaires et ces divers Dictionnaires, que l'on a formés sur ses Ouvrages ; et malgré cela on a encore bien de la peine à les entendre.

Paracelse, après ses Voyages, commença la pratique de la Médecine à Zurich, d'où sa réputation le fit appeler à Bâle ; mais une aventure singulière l'en fit sortir avec désagrément. Un Chanoine de la Cathédrale était à l'extrémité ; toute la Médecine l'avait abandonné ; Paracelse le vit et lui promit de lui faire recouvrer la santé. Il n'y eut sortes de promesses, que ne lui fit le malade ; c'est l'usage ordinaire quand on est à l'extrémité ; ils convinrent de prix. Paracelse ne se servit que de deux pilules pour guérir le Chanoine ; ce dernier est à peine guéri, qu'il commence à contester sur l'honoraire du Médecin ; la dispute dégénéra en une instance entre le Médecin et le convalescent ; ce dernier trouvait qu'on l'avait guéri trop tôt ; le Procès est porté devant les Magistrats de la Ville, qui voyant que le Médecin n'avait pas eu la précaution de

faire languir le Chanoine, et qu'il l'avait guéri presque en un instant, ne lui adjugèrent qu'un honoraire très modique. Paracelse s'en plaignit publiquement ; mais il ignorait deux choses également importantes ; l'une, que pour satisfaire les malades, il ne faut leur procurer la santé que par degrés ; ils ne sont pas contents d'une guérison subite ; l'autre, que les Juges, quelque subalternes qu'ils soient, veulent quelquefois se donner le plaisir de commettre des injustices, sans qu'on ait le droit de s'en plaindre.

On lui fit donc sentir que les Magistrats étaient en colère contre lui, et qu'il ferait bien de quitter la Ville, pour n'être pas exposé de leur part à de nouvelles injustices : elles ne coûtent rien à ces sortes de gens, dès qu'ils ont une fois commencé. Il alla donc à Strasbourg ; il y resta peu, et se retira depuis à Salzbourg, où il mourut le 24 septembre 1541, en menant cependant une vie assez aisée. On fut étonné de voir mourir à 48 ans un homme, qui promettait des siècles entiers de vie à ceux qui s'adressaient à lui. Comme il avait donné dans la Science Hermétique, et qu'il se vantait de savoir la transmutation des métaux, il ne manqua pas de trouver des Sectateurs ; il en eut deux célèbres, qui ne réussirent pas plus que lui. Adam Bodenstein était un homme trop dissipé et trop dérangé pour être le fidèle Disciple d'un homme aussi exact et aussi laborieux que Paracelse ; ainsi sa mauvaise conduite et ses excès le firent mourir en 1577, n'ayant pas plus de 49 ans. Dorneus, qui était l'autre Disciple, fut plus appliqué ; mais en voulant expliquer et commenter son Maître, il ajouta de nouvelles obscurités à celles de Paracelse.

George Agricola

George Agricola était né en Misnie, un an après Paracelse ; il ne cultiva la Science Hermétique que dans ses premières années ; et son Livre, qu'il fit paraître en 1531 sur la Pierre Philosophale, avait été le fruit de sa jeunesse : c'est un âge où il est permis de n'être pas toujours sage ; mais il ne fut pas longtemps à sentir le faux, ou du moins l'inutilité de cette Science ; il revint bientôt de son égarement ; et après quelques Voyages, dans lesquels il avait eu la curiosité de visiter les mines des Pays, où il passait, il se rendit dans sa Patrie, et s'attacha au célèbre Maurice, Duc de Saxe, qui le fit travailler dans les mines de Misnie, où l'on trouvait alors beaucoup d'argent. Il sentit bien que cette voie était plus certaine que celle de la transmutation des métaux ; et après avoir publié des Ouvrages très estimables sur les métaux et les minéraux, il mourut le 11 décembre 1555 âgé par conséquent de 61 ans, laissant après lui la réputation d'un homme habile et très intelligent dans des travaux, sur lesquels à peine pouvait-il alors trouver de faibles guides. Guillaume Gratarolle et Toxités ne furent que des Compilateurs. Le premier était de Bergame en Italie, et avait été élevé dans l'Université de Padoue. Il fit la folie, pour embrasser la nouvelle Religion, de quitter sa Patrie, où il était né en 1510, et de se retirer chez les Grisons. De-là il passa en Suisse, et mourut à Bâle en 1562. N'ayant rien de mieux à faire, il rassembla quelques Ouvrages des Chimistes, qu'il publia en 1561 un an avant sa mort ; et Michel Toxités, qui vivait à Strasbourg, au même temps que Gratarolle

en Suisse, se contenta de faire imprimer un Dictionnaire, bon, ou mauvais, des œuvres de Paracelse ; sans doute, que pour se donner de la réputation, il se fit un mérite d'interpréter un grand homme.

XL — DENIS ZACHAIRE

Si Denis Zachaire, Gentilhomme de Guyenne, né en 1510, donna dans la même folie que les autres, du moins eut-il la retenue de ne pas divulguer son nom ; car on croit que celui qui paraît à la tête de son *Traité de la Science Hermétique*, est un nom de guerre, sous lequel il a caché le véritable. On voit seulement par son *Ouvrage*, qu'il vivait au milieu du seizième siècle.

Après des Études faites dans la maison paternelle, il fut envoyé à Bordeaux, pour s'y former dans la Philosophie ; il tomba, pour son malheur, entre les mains d'un Maître habile ; mais qui donnait follement dans la Science Hermétique. Ce goût, comme une véritable contagion, se communiqua au Disciple, il fit même quelque liaison avec d'autres jeunes gens, dont l'esprit, aussi crédule que le sien, donna dans tous les procédés qu'on trouve, soit dans les Livres, soit dans des Écrits particuliers. Cependant il se contenta dès lors de s'entretenir dans ces douces rêveries ; mais ayant été envoyé à Toulouse pour y étudier en Droit, toujours accompagné du même Précepteur, ils se

livrèrent l'un et l'autre à pratiquer les opérations les plus folles, qu'on leur présentait.

Deux cents écus, qu'on avait donnés au Maître et au Disciple, pour passer deux ans dans cette Ville, furent bientôt consumés en fourneaux, en instruments et en drogues, pour exécuter les procédés, qu'on leur disait venir de la Reine de Navarre et des Cardinaux de Lorraine et de Tournon. Ces grands noms les séduisirent ; et les portèrent à croire tout ce qu'on leur présentait sous des titres aussi respectables : mais je crois qu'on ne sera pas fâché de l'entendre parler lui-même avec la franchise d'un homme, qui ne sait difficulté d'avouer ses égarements.

Avant la fin de l'année, dit-il, les deux cents écus s'en allèrent en fumée, et mon maître mourut d'une fièvre continue, qui lui prit l'Été, à force de souffler et de boire chaud, parce qu'il sortait rarement de sa chambre, où il ne faisait guère moins chaud que dans l'Arsenal de Venise. Sa mort me fâcha d'autant plus, que mes parents ne voulaient m'envoyer que l'argent nécessaire pour mon entretien, au lieu que je désirais en avoir suffisamment pour continuer mon travail.

Pour parer à ces difficultés, je m'en allai chez moi en 1535, afin de me mettre hors de tutelle, et j'affermâi tout mon bien pour trois ans, à raison de quatre cents écus. Ce fonds m'était nécessaire pour exécuter une opération, qui m'avait été donnée à Toulouse par un Italien, qui en avait vu, disait-il, l'expérience. Je le retins avec moi, pour voir la fin de son procédé ; alors je fis des calcinations d'or et d'argent par des eaux-fortes ; mais ce fut en vain ; car de tout l'or et

l'argent que j'avais mis, je n'en retirai pas la moitié, et mes quatre cents écus se trouvèrent bientôt réduits à deux cent trente. J'en donnai vingt à mon Italien, pour aller s'éclaircir avec l'Auteur de cette recette, qui était, disait-il, à Milan. Je restai donc tout l'Hiver à Toulouse, dans l'espérance de son retour ; mais j'y serais encore si je l'eusse voulu attendre, car je ne l'ai pas vu depuis.

L'Été, qui vint ensuite, accompagné de la peste, me fit abandonner la Ville ; mais je ne perdis pas de vue mon travail : je fus à Cahors, où je restai six mois ; j'y fis connaissance avec un vieillard, que l'on appelait communément le Philosophe, nom qui se donne aisément dans les Provinces à ceux qui sont moins ignorants que les autres ; je lui communiquai le Recueil de mes procédés, en lui demandant ses avis. Il m'en indiqua seulement dix ou douze, qu'il trouva meilleurs que les autres. La peste cessa, je retournai à Toulouse, j'y repris mon travail, et je fis si bien, que mes quatre cents écus se trouvèrent réduits à 170.

Pour continuer plus sûrement mes opérations, je fis connaissance en 1537, avec un Abbé, qui demeurait dans le voisinage de cette Ville. Il était épris de la même passion, et me marqua qu'un de ses amis, qui avait suivi le Cardinal d'Armagnac, lui avait envoyé de Rome un procédé, qu'il croyait sûr, mais qu'il devait coûter 200 écus. J'en fournis la moitié, il fit le reste, et nous commençâmes à travailler à frais communs. Comme il nous fallait de l'esprit-de-vin, j'achetai une pièce d'excellent vin de Gaillac ; j'en tirai l'esprit, que je rectifiai plusieurs fois ; nous en prîmes quatre marcs, dans lesquels nous mîmes un

marc d'or, que nous avions calciné pendant un mois ; le tout fut artistement accommodé dans une cornue, avec une autre, qui lui servait de rencontre, et placé sur un fourneau, pour en faire la congélation. Ce travail dura un an ; mais pour ne pas rester oisifs, nous faisons, pour nous amuser, quelques autres opérations moins importantes, desquelles nous retirâmes autant de profit que de notre grand Œuvre.

Toute l'année 1537, se passa donc sans trouver aucun changement dans notre travail, et nous aurions attendu toute la vie la congélation de notre esprit-de-vin, parce que ce n'est point là l'eau qui dissout l'or ; mais nous le retrouvâmes tout, avec cette différence, que la poudre en était un peu plus déliée que quand nous l'y avons mise. Nous en fîmes projection sur de l'argent vif, échauffé ; mais ce fut en vain. Jugez si nous fûmes fâchés, surtout M. l'Abbé, qui avait déjà publié à tous ses Moines, qu'il n'y avait qu'à faire fondre une belle fontaine de plomb, qui était dans leur Cloître, pour la convertir en or, dès que notre opération serait achevée. Le mauvais succès ne nous empêcha pas de continuer. J'affirmai encore mon bien et j'en tirai 400 écus ; l'Abbé en mit autant, et je me rendis à Paris, Ville la plus fertile qu'il y ait au monde en Artistes de cette Science. Avec ces 800 écus j'y arrivai, bien résolu de n'en point sortir que je n'eusse dépensé tout mon argent, ou que je n'eusse trouvé quelque chose de bon. Ce voyage ne se fit pas sans m'attirer l'indignation de mes parents et les reproches de mes amis, qui voulaient que j'achetasse une Charge de Conseiller, s'imaginant que j'étais un

grand Légiste. Je leur fis accroire que je ne faisais ce voyage que pour en acheter une.

Après quinze jours de voyage j'arrivai à Paris le 9 janvier 1539. Je restai un mois presque inconnu : mais à peine eus-je commencé à fréquenter les Amateurs, et même les faiseurs de fourneaux, que j'eus la connaissance de plus de cent Artistes Opérateurs, qui tous avaient des manières différentes de travailler, les uns par la cémentation, d'autre part, la dissolution, quelques autres par l'essence d'Émeri ; Il y en avait qui travaillaient à extraire le mercure des métaux, pour le fixer ensuite ; de manière, que pour nous communiquer les progrès de nos opérations, il ne se passait pas de jours que nous ne tinssions quelque assemblée au logis de quelqu'un d'entre nous, et même les Dimanches et les Fêtes à Notre-Dame, qui est l'Église la plus fréquentée de Paris. Là les uns disaient : Si nous avions le moyen pour recommencer, nous ferions quelque chose de bon ; les autres, si notre vaisseau eut pu résister, nous étions dedans ; quelques-uns, si j'avais eu un vaisseau de cuivre bien rond et bien fermé, j'aurais fixé le mercure avec l'argent. Il n'y en avait pas un qui n'eût une excuse raisonnable ; mais j'étais sourd à tous ces discours, sachant déjà par ma propre expérience, combien j'avais été la dupe de ces sortes de promesses.

Un Grec se présenta, et je travaillai inutilement avec lui sur les clous faits avec le cinabre. Je connus presque en même temps un Gentilhomme, étranger, nouvellement arrivé, qui vendait souvent aux Orfèvres, où je l'accompagnais, le fruit de ses opérations. Je restai longtemps avec lui, sans qu'il voulût

me découvrir son secret ; il le fit cependant ; mais ce n'était qu'une tromperie plus ingénieuse que celle des autres. Je ne manquais pas de donner avis de tout à l'Abbé de Toulouse ; je lui envoyai même une copie du procédé de ce Gentilhomme ; et s'imaginant que j'arriverais enfin à quelque connaissance utile, il m'exhorta à demeurer encore un an à Paris, puisque j'avais trouvé un si bon commencement. Malgré tous mes soins je ne prospérai pas plus dans les trois ans que j'y restai, que j'avais fait auparavant.

J'avais dépensé presque tout mon argent, lorsque l'Abbé me manda de tout quitter, pour l'aller joindre incessamment. M'étant rendu auprès de lui, j'y trouvai des Lettres du Roi de Navarre (c'était Henri, père de Jeanne d'Albret, et Aïeul d'Henri IV.) Ce Prince, qui était curieux et grand amateur de la Philosophie lui avait écrit de me déterminer à l'aller trouver à Pau en Béarn, pour lui apprendre le secret que j'avais su du Gentilhomme étranger, et qu'il me récompenserait de trois ou quatre mille écus. Ce mot de quatre mille écus chatouilla tellement les oreilles de l'Abbé, que croyant déjà les avoir en sa bourse, il ne me donna aucun repos, que je ne fusse parti, pour me rendre auprès de ce Prince. J'arrivai donc à Pau au mois de mai 1542. Je travaillai et je réussis conformément au procédé que je savais. Quand j'eus fini au désir du Roi, j'obtins la récompense que je m'attendais d'avoir. Quoique le Roi eût bonne volonté de me faire du bien, il en fut néanmoins détourné par les Seigneurs de sa Cour, même par ceux qui l'avaient engagé à me faire venir. Il me renvoya donc avec un grand merci, me disant que je cherchasse s'il y avait rien dans ses

États dont il pût me gratifier, comme confiscations ou autres choses semblables, qu'il me les donnerait volontiers. Cette réponse, qui ne contenait que de vaines espérances, me donna lieu de retourner vers l'Abbé Toulousain.

Cependant j'avais appris, que sur ma route il y avait un Religieux très habile dans la Philosophie Naturelle, je l'allai visiter ; il ne put s'empêcher de me plaindre, et me dit avec zèle et avec bonté, qu'il me conseillait de ne plus m'amuser à toutes ces opérations particulières, qui toutes étaient fausses et sophistiques, mais que je devais lire les bons Livres des anciens Philosophes, tant pour connaître la vraie matière, que pour savoir exactement l'ordre qu'on doit tenir dans la pratique de cette Science.

Je goûtai fort ce sage conseil ; mais avant que de le mettre à exécution, j'allai trouver mon Abbé de Toulouse, pour lui rendre compte des huit cents écus que nous avons mis en commun, et lui donner en même temps la moitié de la récompense que j'avais reçue du Roi de Navarre. S'il ne fut pas content de tout ce que je lui racontai, il le parut encore moins de la résolution, que j'avais prise de ne plus continuer nos travaux, parce qu'il me croyait bon Artiste. De nos huit cents écus, il ne nous en restait plus chacun que quatre-vingt-dix. Je le quittai et je me retirai chez moi, dans la pensée de m'en aller à Paris le plutôt que je pourrais, et d'y rester tant que je me serais fixé par la lecture des Philosophes. J'y arrivai donc le lendemain de la Toussaint de l'an 1546, avec un fond suffisant. Là je fus un an à étudier assidûment les grands Auteurs ; savoir, la *Tourbe* des Philosophes, le bon

Trévisan, la *Remontrance de nature*, et quelques autres des meilleurs Livres. Comme je n'avais pas de principes, je ne savais à quoi me déterminer.

Enfin je sortis de ma solitude, non pour voir mes Opérateurs, que j'avais tous quittés, mais pour fréquenter les véritables Philosophes. Cependant je tombai encore en de plus grandes incertitudes, par la variété de leur travail et de leurs différentes opérations. Excité néanmoins par une sorte d'inspiration, je me jetai dans la lecture de *Raymond Lulle* et du *grand Rosaire d'Arnauld de Villeneuve*; mes réflexions et mes lectures durèrent encore un an, et je pris un parti; mais j'attendais, pour le pouvoir exécuter chez moi, la fin des baux que j'avais fait de mon bien. J'y arrivai donc au commencement du Carême de 1549, déterminé de mettre en pratique tout ce que j'avais résolu. Alors, après quelques préparatifs, je fis provision de tout ce qui m'était nécessaire, et je me mis à travailler le lendemain de Pâques; ce ne fut pas néanmoins sans inquiétude et sans traverses; tantôt l'on me disait; mais qu'allez-vous faire? N'avez-vous point assez dépensé de bien à toutes ces folies? Un autre m'assurait, que si je continuais d'acheter tant de charbons, on me soupçonnerait de fausse monnaie, comme il en avait ouï murmurer. L'on voulait, puisque j'étais Licencié en Droit, que j'achetasse une Charge de Judicature: mais je fus encore plus tourmenté par mes parents, qui me reprenaient aigrement de la conduite que je tenais, jusqu'à me menacer de faire venir la Justice dans ma maison, pour faire rompre tous mes fourneaux.

Je vous laisse à penser si je me trouvais excédé et

ennuyé par ces sortes de propos et de contretemps ; je ne trouvais de consolation que dans mon travail et dans mon opération, que je voyais prospérer de jour en jour, et à laquelle j'étais fort attentif. L'interruption de tout commerce, qui fut occasionnée par la peste, me jeta dans une plus grande solitude, et me donna lieu de remarquer avec satisfaction le progrès et la succession des trois couleurs que les Philosophes demandent avant que d'arriver à la perfection de l'œuvre. Je les vis l'une après l'autre, et j'en fis l'essai l'année d'après, le propre jour de Pâques 1550. De l'argent vif commun, que je mis dans un creuset sur le feu, fut en moins d'une heure converti en très bon or. Vous pouvez juger quelle fut ma joie ; mais je n'eus garde de m'en vanter. Je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'avait faite, et le priai de ne permettre pas que je m'en servisse autrement que pour sa gloire.

Le lendemain je partis pour aller trouver mon Abbé, suivant la promesse mutuelle que nous nous étions faite, de nous communiquer réciproquement nos découvertes ; je passai même chez le sage Religieux, qui m'avait aidé de ses conseils ; mais j'eus le chagrin d'apprendre qu'ils étaient morts l'un et l'autre depuis environ six mois. Cependant je ne retournai pas dans ma maison ; je me retirai d'abord en un autre lieu, pour attendre un de mes parents, que j'avais laissé sur mon bien ; je lui envoyai une procuration, pour vendre tout ce que je pouvais posséder, tant en meubles, qu'en immeubles ; il en paya mes dettes, et distribua le reste à ceux qui en avaient besoin, surtout à mes parents, afin qu'au moins ils eussent quelque part aux grands biens que Dieu m'avait faits.

Tout le monde raisonna sur ma retraite précipitée ; les plus sages s'imaginèrent, que désespéré de mes folles dépenses, je vendais mon bien pour aller cacher ma honte en quelque autre endroit. Mon parent me rejoignit le premier Juillet, et nous partîmes, pour chercher un Pays de liberté : d'abord nous nous retirâmes à Lausanne en Suisse, résolus d'aller passer tranquillement le reste de nos jours dans quelque'une des plus célèbres Villes de l'Allemagne, pour y vivre néanmoins sans faste et sans bruit.

Telle est la Relation que Zachaire a faite lui-même en Français de toutes ses opérations, pendant les vingt années, qu'il a travaillé avant que d'arriver au but qu'il s'était proposé ; il ne l'a même écrite, que pour empêcher ceux, qui ont du goût pour cette Science, de se jeter dans des procédés particuliers, où l'on dépense beaucoup, et dont on ne tire d'autre avantage, que de faire subsister une infinité de trompeurs, qui se vantent de tout savoir, et qui ne peuvent opérer qu'à grands frais, et d'une manière fatale à tous ceux qui les emploient. Mais depuis la retraite de Zachaire en 1550, on n'a plus ouï parler de lui. C'était bien la peine de tant travailler pour s'expatrier ensuite, et errer de côté et d'autre comme un criminel, qui craint d'être connu. Son Livre, qu'il composa en Français dans les Pays étrangers sur *la Philosophie Naturelle des Métaux*, est écrit simplement ; il est fort curieux, et sert à détourner les jeunes gens de toutes ces vaines opérations, qui ne servent qu'à faire perdre du temps et de l'argent : mais il ne peut être d'usage que pour les grands Maîtres, qui sont instruits du

travail et de la première matière, qui arrête toujours ceux qui se livrent à la Science Hermétique.

XLI – ÉDOUARD KELLEY, ANGLAIS

L'Histoire d'Édouard Kelley (Kellœus) Anglais, mérite d'occuper ici sa place, puisque j'y ai déjà mis quelques gens de son caractère. Cet homme vivait au milieu du seizième siècle ; il était Notaire à Londres, et même Notaire fort décrié, espèce dont on ne manque pas, surtout en Angleterre. Mais on fit sur celui-ci une leçon à ses Confrères. Comme il entendait l'ancienne Langue Anglaise, il s'avisa de falsifier de vieux Titres et d'autres Actes publics, pour complaire à des pratiques, qui savaient l'en récompenser. Quelques personnes⁹² néanmoins intéressées par la falsification de ces Titres, se mirent de mauvaise humeur, et attaquèrent Kelley ; il fut donc poursuivi et convaincu de faux : c'est ce qui porta le Ministère public à lui faire couper les oreilles et à le bannir de Londres.

Kelley, comme un fugitif, quitte la Capitale, et tourne du côté du Pays de Galles, dont il connaissait parfaitement la Langue. Arrivé dans une Auberge, le sort lui fait tomber entre les mains un vieux Livre, écrit en la Langue du Pays, et qui traitait de la transmutation des métaux ; comme il cherchait à pénétrer

⁹² Morhof. Epist. de Metall. transmutatione num, XIII.

l'allégorie qui s'y trouvait, il voulut savoir du Maître de la maison d'où venait ce Livre. On lui dit qu'on l'avait trouvé dans le tombeau d'un ancien Évêque, inhumé dans l'Église voisine. Ce tombeau fut ouvert dans le temps que la pieuse fureur des Protestants d'Angleterre les portait, sous le règne d'Élisabeth, à briser les images, et même à exercer leur vaine cruauté jusque sur les cendres des morts, toujours respectables dans quelque Religion que ce soit.

Le Mausolée de l'Évêque fut ouvert, parce qu'on s'imagina que ce Prélat étant mort extrêmement riche, il pouvait se trouver quelque trésor dans son tombeau ; mais au lieu de richesses, on en tira seulement le Livre, dont il était question, avec deux boules d'ivoire. De dépit de n'avoir pas trouvé autre chose, les violateurs du tombeau brisèrent une des boules, qui se trouva creuse, et remplie d'une poudre très rouge et très pesante, mais sans aucune odeur. Le Maître de l'Auberge, plus curieux que les autres, peut-être sans en avoir d'autre raison, que celle de sa curiosité, se saisit du Livre et de la seconde boule d'ivoire, qui était pleine de poudre blanche. Il réchappa même une partie de la poudre rouge, qu'il garda, sans en connaître, ni l'usage, ni le mérite. Cette boule amusa longtemps les enfants de ce bonhomme ; mais Kelley, instruit par le Livre, offrit une Livre sterling au Maître de l'Auberge, qui fut ravi de tirer cette somme, quoique modique, pour des choses, qui d'ailleurs lui étaient inutiles.

À peine Kelley fut possesseur de ce trésor, qu'il retourne secrètement à l'un des Faubourgs de Londres, d'où il écrivit à *Jean Dee*, Docteur en Théolo-

gie, son ancien voisin et son ami ; il lui conte son aventure, et sur le champ ils se rendent chez un Orfèvre, où ils font la projection, qui réussit selon leurs désirs. Dès qu'ils se croient certains des richesses, dont ils avaient le principe entre leurs mains, ils abandonnent l'Angleterre, passent en Allemagne, et vont même jusqu'à Prague. Là, Kelley se livre aux excès trop ordinaires à ceux, qui n'étant pas nés riches, se trouvent tout à coup revêtus d'une grande fortune. Ils font plus, leur vanité les jette dans des imprudences, qui deviennent toujours fatales à celui qui les commet. Non seulement ils tranchent du Souverain, et sèment l'or et l'argent parmi les Seigneurs de la Cour ; mais ils font même la projection devant l'Empereur, c'était alors Maximilien II.

Ils allèrent plus loin, Kelley, pour se faire valoir, se vanta de posséder cet admirable secret. Il n'en fallut pas davantage aux Courtisans, toujours avides, pour engager l'Empereur à ordonner à Kelley, sur peine de prison, de lui faire plusieurs livres de cette précieuse poudre. Kelley, qui avait quitté l'Angleterre, parce qu'il ne s'y croyait pas assez libre, le fut encore moins à Prague ; il travaille et manque ses opérations, dont même il n'avait pas le principe. On prétend, que pour y parvenir, il voulut sonder les esprits malins : on trouve même les prières et les invocations qu'il leur avait faites ; mais ce fut inutilement ; les démons, ou ne savent pas de semblables secrets, où sont trop rusés pour les découvrir, surtout à de tels personnages. Enfin Kelley ne put éviter sa perte, et fut mis en prison.

La Reine Élisabeth, qui apprenait les prodiges, que deux de ses sujets opéraient dans les Pays Étrangers,

les avait déjà mandés ; mais Kelley, toujours entêté de sa précieuse liberté, refusa d'obéir. Jean Dee, qui n'avait rien à craindre, retourne à Londres, où la Reine le comble de grâces, dans l'espérance de le faire travailler ; mais il n'opéra pas plus heureusement que Kelley. Il profita cependant des bontés de cette Princesse, c'est ce que lui valut son obéissance ; et il mourut tranquillement dans sa Patrie, au lieu que Kelley périt d'une chute, qu'il fit en se voulant sauver de la prison, où il était enfermé. Il nous reste des ouvrages sous le nom de ces deux aventuriers. Ashmole a fait imprimer sous le nom de Kelley le *Traité de l'Évêque Anglais*, et nous nous en avons encore quelques autres éditions qui sont rapportées dans le Tome troisième de cet ouvrage, et de son côté, Jean Dee publia quelques Traités à Londres en 1568. Mais longtemps après sa mort, Médéric Casaubon, fils d'Isaac, a fait paraître leur journal. On y trouve encore, avec les faits que je rapporte, toutes les extravagances, où l'on s'abandonne par trop de cupidité et d'amour pour des richesses, dont on abuse presque toujours, quand on est assez heureux pour les posséder.

XLII – SUITE DU XVI^e SIÈCLE

Jean-Baptiste Nazari

La suite de ce siècle ne nous présente pas d'aussi grands artistes que Denis Zachaire : elle nous fait

voir dans Jean-Baptiste Nazari, né à Bresce en Italie, un Compileur infatigable, qui avait lu une infinité d'Auteurs de Chimie, de ceux même qui sont à peine connus des plus grands amateurs de cette Science. Mais peut-être avait-il très peu opéré ; en quoi je trouve qu'il n'a pas du moins poussé la folie aussi loin qu'elle pouvait aller. Il ne serait pas tout à fait blâmable, s'il ne l'avait fait que pour s'entretenir par d'agréables chimères. Je suis néanmoins persuadé, que le nombre infini d'opérations sophistiquées, qu'il a rapportées dans sa *Concordance des Philosophes* et dans son *Traité de la Transmutation des Métaux*, n'ont pas peu contribué à ruiner de faux Artistes ; en quoi je trouve qu'il a travaillé contre les principes de l'honneur. C'est tromper, que de produire au Public des procédés, qui engagent les curieux dans de Folles dépenses. Apparemment qu'il s'en est aussi peu soucié, que ce prétendu Comte Napolitain, qui demeure aujourd'hui à Paris, et à qui j'ai reproché plus d'une fois les diverses opérations de la Science Hermétique, qu'il vendait comme véritables à des Curieux ; opérations cependant qu'il savait être fausses. Cet homme peu accoutumé à la sagesse de nos mœurs, eut l'impudence de me répondre : *Quoi, vous faites le Casuiste* : Oui, lui répliquai-je, je serai toujours le Casuiste de la Probité ; c'est voler, que d'engager des gens, qui ont confiance en nous, à faire des expériences frivoles, qui les jettent quelquefois dans le précipice. Le Compileur Nazari a travaillé du moins 40 années. La première Édition de sa *Concordance des Philosophes* est de l'an 1572, et la seconde, qui est plus ample, de l'an 1599.

Thomas Erastus

J'estime beaucoup plus Thomas Erastus, né à Bade en Suisse en 1504. Il pratiqua la Médecine avec tant de bonheur et de succès, qu'il fut mandé en différentes Cours d'Allemagne ; l'Électeur Palatin l'appela et le fit Professeur à Heidelberg, Académie alors très célèbre, mais l'amour de la Patrie, presque toujours invincible, le fit retourner à Bâle, où il mourut en 1583, la soixantième année de son âge, avec une grande réputation. Comme on ne parlait de son temps que d'or potable, de transmutation métallique, il ne put s'empêcher de s'y opposer très fortement les traitant d'opérations fausses et sophistiques, sans doute sur les épreuves, qu'il en avait tentées.

Cependant Erastus ne demeura point sans trouver d'habiles adversaires. Il en eut un très expérimenté dans Gaston de Claves, dit le Doux, Philosophe Praticien, qui s'était pris de goût pour la Science Hermétique, et qui en fut le défenseur. Il paraît même qu'il avait travaillé avec quelque succès. D'abord il était Avocat à Nevers ; il y devint ensuite Président ; et comme ces sortes d'emplois, quoique les premiers d'une Ville, donnent moins d'occupation, que les professions inférieures, Gaston se livra à la pratique de la Philosophie.

On voit, par les Traités que nous avons de lui, avec quelle vivacité il a soin de la défendre contre les Incrédules ; il n'aurait pas défendu son bien avec plus de force. Un Factum, qu'il aurait présenté à des Juges, pour soutenir son honneur attaqué, ne serait

pas travaillé avec plus de soin : le cœur y était tout entier ; c'est ce qui a produit son *Apologie de la Science Hermétique*, écrite assez exactement en Latin ; et par sa lecture, on juge qu'il y a réussi ; les procédés même, qu'il donne, ne sont pas éloignés de la vraisemblance. Son *Traité de la Pierre Philosophale* a été traduit en Français par le Sieur Salmom, Médecin, aussi bien que celui *De la triple préparation de l'or*. On y remarque quelques Landes ; hé où ne s'en trouve-t-il pas ? Moi-même en suis-je plus exempt qu'un autre, quoique je fasse ici procès à tous ceux qui en ont ? Mais à quelques endroits près, ses préparations peuvent être suivies. Je ne voudrais en écarter que le mercure vulgaire, comme premier agent, et la dissolution radicale de l'or par l'eau Régale, ce qui ne réussit jamais. On sait, que pour cette opération, il ne faut employer ni acides, ni corrosif dans la préparation des corps parfaits ; si ce n'est peut-être pour commencer à les réduire en parties subtiles et imperceptibles. D'ailleurs nous ne connaissons Gaston de Claves que par ce seul endroit, et je doute que la Ville de Nevers en ait aujourd'hui plus de connaissance.

Blaise de Vigenère

Blaise de Vigenère, Contemporain de Gaston de Claves, se conduisit tout autrement. Quoique cet Auteur, né en 1522, à Saint Pourçain en Bourbonnais, d'une famille noble, n'ait fait que goûter la Science Hermétique, on voit cependant qu'il a donné quelques opérations utiles. Cependant il eut le bon-

heur de n'avoir pas le temps de s'y livrer entièrement ; ainsi on peut croire qu'il fut un des moins extravagants dans cette Science. Heureusement ses emplois l'en détournèrent. Dès l'âge de 17 à 18 ans il devint Secrétaire du Général Bayart, premier Secrétaire d'État du Roi François I^{er}.

En 1545, il fut à la Diette de Wormes, il voyagea depuis en Allemagne : c'est là sans doute qu'il prit quelque goût pour les opérations de la Philosophie : les Allemands s'y appliquaient dès lors, comme ils font encore aujourd'hui avec beaucoup de soin. En 1547, il devint Secrétaire du Duc de Nevers ; mais en 1562, il reprit ses Études jusqu'en 1566. Alors il fut envoyé à Rome, où il ne resta que trois ans ; et quelque temps après son retour, il se maria à Paris en 1570. On croit qu'il accompagna le Duc d'Anjou en Pologne. Enfin, après avoir été Secrétaire de la Chambre du Roi, il mourut en 1596 le 19 février.

De plusieurs Ouvrages que nous avons de lui, son *Traité du feu et du Sel*, avec ses *Commentaires sur Philostrate*, sont ceux où il fait voir, qu'il n'avait pas seulement glissé légèrement sur la Chimie, mais qu'il y avait fait même quelque séjour. Nous en saurions davantage, si nous avions le *Traité* qu'il avait promis de publier sur l'or : mais apparemment qu'il fut assez sage, pour ne pas instruire entièrement le Public de ses égarements. On peut bien quelquefois s'amuser à cette Science ; mais il est dangereux d'en faire une occupation ; quiconque s'y livre est un homme perdu pour la Société. On en peut juger par Gabriel Penot, qui vivait dans ce même temps, et qui, à force d'espérer et de ne pas réussir, a trouvé le moyen de mourir

à l'Hôpital, aussi bien que beaucoup d'autres de ses Confrères en Chimie.

XLIII – ÉTAT DE LA SCIENCE HERMÉTIQUE AU XVII^e SIÈCLE

Enfin nous arrivons au siècle de la folie : jusqu'ici elle s'était contentée de jeter de faibles racines ; mais elle va maintenant étendre ses branches, et porter ses fruits, ou plutôt la désolation sur toute la terre : l'on fera gloire en particulier d'être fou, et cependant on aura honte de le paraître. Il est vrai que c'est ici une de ces Sciences, où il y a du danger de s'en faire accroire. On verra, par le Philosophe dont je vais parler, que les Princes n'entendent pas raillerie sur la Science Hermétique. Comme les trésors, qui sont dans leurs États appartiennent à leur Domaine, ils se croient en droit de saisir ceux, qui en possèdent d'aussi extraordinaire, que celui de la transmutation des métaux. Malheur à ceux qui ont l'imprudence de se découvrir.

Le Cosmopolite

Le Cosmopolite ne l'a que trop éprouvé. Le vrai nom de cet Artiste célèbre est un Paradoxe parmi les Amateurs. Cependant on croit qu'il s'appelait, non

pas Michel Sendivogius, comme l'ont cru quelques-uns ; mais Alexandre Sethon, ou Sidon, Écossais, d'autres disent Anglais ; voici à peu près ce qu'on en sait : Jacques Haussen⁹³ Pilote Hollandais, ayant fait naufrage dans la mer d'Allemagne, fut jeté sur la côte d'Écosse ; il y fut recueilli avec humanité par Alexandre Sethon, qui avait une maison et quelques terres sur ce rivage ; il fit du bien à Haussen, et le mit en état de regagner sa Patrie. Peu de temps après, c'est-à-dire, en 1602, Sethon eut envie de voyager, et passe en Hollande ; il arrive à Enkusen, où Jacques Haussen le reçut avec autant d'amitié, que de reconnaissance. Les vrais Hollandais sont très susceptibles de ces deux vertus. Le Philosophe Écossais avait envie, pour son malheur, de passer en Allemagne ; mais avant que de s'y rendre, il voulut faire voir à Jacques Haussen une preuve de son savoir dans la Science Hermétique, il fit donc devant lui la transmutation d'un métal imparfait en or. Ce prodige frappa Haussen, qui ne put s'empêcher d'en faire part au Médecin de cette Ville ; c'était Vanderlinden, aïeul de Jean-Antoine Vanderlinden, de qui nous avons la Bibliothèque des Écrivains de Médecine. Georges Morhoffe avoue que lui-même a vu une portion de cet or entre les mains de Jean-Antoine Vanderlinden, petit-fils du Médecin d'Enkusen, qui avait eu soin de marquer sur ce même or, que la transmutation s'en était faite le 13 mars 1602, à quatre heures après midi. Sethon, au lieu de vivre tranquille dans sa Patrie, partit pour l'Allemagne : on croit cependant

⁹³ Georg. Morhoff. Epistola ad Langelottum.

qu'il travailla à Bâle ; d'où il se rendit en Saxe, où lui-même mit le comble à son malheur, par l'imprudence qu'il eut de faire la transmutation devant quelques personnes, qui ne manquèrent pas de l'aller dénoncer au Duc de Saxe. Il n'en fallut pas davantage pour porter ce Prince amateur des richesses, comme le sont presque tous les Princes Allemands, et ceux même des autres Nations, à faire arrêter ce trésor vivant, il le fit mettre dans une tour sous la garde de 40 hommes, qui se relevaient pour veiller sur lui. Ce fut en vain que l'Électeur employa la douceur pour tirer le secret du Philosophe, il y employa donc la rigueur et les tourments, et même tous les supplices imaginables, sans que Sethon n'ait jamais rien voulu déclarer.

Il y avait alors à Dresde un Gentilhomme, c'était Michel Sendivogius, né en Moravie, mais demeurant ordinairement à Cracovie ; il était curieux, et se mêlait quelquefois de pratiquer quelques opérations de la Science Hermétique ; il eut envie de voir Sethon dans sa prison, et par ses amis auprès de l'Électeur, il en obtint la permission ; après plusieurs entrevues, Sendivoge fit à Sethon la proposition de l'enlever de cette dure captivité. Ce dernier n'eut pas de peine à y consentir, il fit même des promesses considérables à son futur Libérateur ; dès que la résolution en fut prise, Sendivoge part pour vendre une maison qu'il avait à Cracovie, et revient en Saxe : il y fit grande chère avec ses amis ; il régala même plus d'une fois les gardes de Sethon, et enfin le jour de l'exécution de son projet étant pris, il les régala mieux qu'à l'ordinaire, et les enivra tous ; aussitôt il va prendre Sethon, qu'il mit dans un chariot de poste ; ils furent cependant à

la maison du Philosophe Écossais, chercher avec sa femme la poudre qu'il y avait laissée ; ils ne tardèrent point à sortir de la Ville et de l'Électorat de Saxe, et arrivèrent enfin à Cracovie. Là Sendivoge somma Sethon de sa parole ; mais le Philosophe fit connaître à son ami, qu'il voyait l'extrémité, où il était réduit, pour n'avoir pas voulu déclarer son secret. Un corps à demi pourri, des nerfs retirés et des membres entièrement disloqués devaient lui faire connaître à quel point il croyait devoir garder le silence sur son opération. Cependant afin que Sendivoge n'eût point à lui reprocher l'ingratitude, vice capital des Anglais et des Écossais, il lui fit présent d'une once de sa poudre, ce qui était capable de l'enrichir. Sethon ne jouit pas longtemps de sa liberté, et mourut avant l'année 1604. Ainsi l'on voit que tant d'événements sinistres arrivèrent à Sethon en moins de deux ans.

Michel Sendivogius

Sendivogius n'avait point alors plus de 38 ans ; il était dans l'âge d'ambitionner une grande fortune. Il chercha les moyens de faire une poudre pareille à celle qu'il avait reçue du Philosophe, ou du moins à l'augmenter ; mais n'ayant pu en venir à bout, il épousa la veuve de Sethon, s'imaginant qu'elle saurait peut-être le secret de son mari ; il n'en put tirer aucunes lumières, elle lui remit seulement le Livre des douze Chapitres, que le Philosophe avait fait. Cependant comme si ce trésor ne devait jamais tarir, Sendivoge en abusa, soit en se divertissant avec excès,

soit en prodiguant sa poudre ; il en fit même l'épreuve à Prague devant l'Empereur Rodolphe II. C'était beaucoup risquer, car quelque vertueux que soient les Princes, il ne faut pas toujours compter sur la probité de leurs Ministres, qui souvent ne demandent pas mieux que d'avoir en leur possession ces sources de trésors, moins pour le bien de l'État, ou celui de leur maître, que pour leur avantage particulier ; mais Rodolphe eut assez de vertu pour gratifier Sendivoge du titre de son Conseiller, et fit mettre une Inscription gravée sur le marbre dans la chambre même, où s'était faite cette transmutation ; elle marquait en latin : « Que quelqu'un fasse donc ce qu'a fait le Polonais Sendivoge ». *Faciat hoc quispiam alius quod fecit Sendivogius Polonus*, et cette Inscription se voit encore aujourd'hui, à ce qu'on dit, dans le Château de Prague.

Cette opération doit être de l'an 1604, puisqu'alors Sendivoge fit imprimer à Prague le *Traité du Cosmopolite*. Il n'osa y mettre son nom, il eut trop de retenue pour s'attribuer l'Ouvrage du Philosophe Écosais ; mais il y mit une Anagramme, dans laquelle on retrouve le nom de Michaël Sendivogius (ce fut celle-ci : *Divi Leschi Genus amo.*) On accuse Sendivoge d'avoir altéré cet Ouvrage, en y inférant quelques endroits, qui ne sont pas du premier Auteur. Il fit même imprimer ensuite un *Traité du Souffre*, et Sendivogius s'y est servi de la même ruse, qu'il avait employée dans l'impression des douze Chapitres du *Cosmopolite* ; il a mis pour Anagramme, *Angelus doce mihi jus*, où l'on retrouve aussi le même nom de Michaël Sendivogius ; mais on convient que ce der-

nier Ouvrage est de Sendivoge, et non pas de Sethon, aussi bien qu'un Traité du Sel des Philosophes, qui était resté entre les mains de la fille unique du Gentilhomme Moravien, mais qui n'a jamais été imprimé. Ceux que l'on publia en 1651 et en 1658 sont, le premier de *Nuisement*, et le second d'*Harprecht* : c'est ce que je marque dans le Catalogue, qui fait le troisième volume de cet ouvrage, au mot *Sendivogius*. L'on a imprimé en 1672 en Français des Lettres du Cosmopolite, et M. Manget les a mises en Latin dans sa Bibliothèque Chimique ; il y en a cinquante-cinq, et sont datées de Bruxelles, les premières des mois de Février et mars 1646, mais c'est ce qui prouve leur fausseté. Le Cosmopolite, ou le Philosophe Écossais, était mort avant 1604, et Sendivogius était à Cracovie en 1646, où il mourut la même année ; ainsi l'on vit en cette occasion ce qui arrive presque toujours, que des fourbes, beaucoup plus hardis qu'ingénieux, ne font pas difficulté de mettre sous d'illustres noms les fruits de leur imagination ; mais la fraude ne tarde guère à être découverte.

D'ailleurs je ne crois pas devoir pousser plus loin l'Histoire de Sendivoge ; mais pour en être instruit, je produis ici la Lettre de M. *Desnoyers*, Secrétaire de la Princesse Marie de Gonzagues, Reine de Pologne. On y verra des curiosités, que je ne ferais que copier, et il vaut mieux en laisser la gloire à leur premier Auteur, dans lequel on voit un air original, et d'un homme curieux, et attentif sur les recherches qu'il a faites.

Mais j'ai cru que pour ne rien oublier, je devais y joindre aussi la relation latine et française, qui fut

envoyée de Pologne en même temps que la Lettre de M. Desnoyers.

**XLIV – LETTRE⁹⁴ DE M. DESNOYERS,
SECRÉTAIRE DE LA PRINCESSE MARIE
DE GONZAGUE, REINE DE POLOGNE,
ÉPOUSE DU ROI VLADISLAS**

De Varsovie, le 12 juin 1651.

Monsieur,

Vous ayant promis à mon départ de Paris, de faire toutes les diligences possibles, pour recouvrer les œuvres entières du Cosmopolite, j'en ai fait une telle perquisition, que j'ai appris qu'il n'avait fait que le Livre des douze Traités, intitulé *Cosmopolite*. Vous verrez, par la suite de ce discours, que j'ai su beaucoup de ses nouvelles, dont je vous fais part.

L'auteur du livre intitulé: *Le Cosmopolite*, était Anglais, lequel étant dans les États du Duc de Saxe, fit projection d'une poudre, qu'il avait, sur des métaux, qu'il convertit en pur or. Un de ceux devant lesquels il avait fait cette projection, le fut dire au Duc de Saxe, qui craignant qu'un tel homme ne lui

⁹⁴ Comme cette lettre n'était point en sa place dans le *Trésor de Recherches et Antiquités Gauloise et Françaises* de Pierre Borel, in-4. Paris 1655, page 479, j'ai cru qu'elle se trouverait ici beaucoup mieux placée.

échappât, envoya aussitôt des Gardes au logis, où il était logé avec sa femme, pour l'arrêter, et le lui amener. Étant en sa présence, il lui demanda s'il était celui, qui avait changé ces métaux en or, il avoua que oui, ne le pouvant nier à cause des témoins qui les lui avaient vus transmuier. Il tâcha de s'excuser et de trouver des défaites, que l'Électeur ne voulut point recevoir ; et après des promesses, il lui fit des menaces, et des menaces, il vint ensuite aux effets. Le Cosmopolite (que je nommerai ainsi, pour n'avoir pas pu apprendre son vrai nom) lequel était Catholique, se voyant assez misérablement attrapé par sa propre faute, se résolut de souffrir toutes sortes de tortures, plutôt que de donner à un Hérétique un si grand moyen de faire la guerre à l'Église, et pour cela pria Dieu de lui donner assez de force pour conserver cette résolution. Ce Prince voyant qu'il n'en pouvait rien tirer par douceur, le fit appliquer à la torture, à laquelle il tint bon, sans jamais vouloir seulement donner espérance de rien découvrir. Étant guéri, on la lui recommence, et cela, tant de fois, que son corps étant déchiré en plusieurs lieux, le feu même y ayant été appliqué, et ses membres disloqués par la torture, il ne dit jamais rien de ce que le Duc voulait savoir. Michaël Sendivogius, qu'un Auteur Polonais a mis dans le Catalogue de la Noblesse Polonoise par erreur, étant Morave, et né en Moravie, mais demeurant à Cracovie, se trouva en ce temps-là, où cet Anglais était prisonnier ; et comme il était très curieux et savant dans la Chimie, il avait une très grande envie de voir cet homme ; pour cela il prit habitude chez l'Électeur, et fit amitié avec beaucoup de ceux de sa

Cour, ensuite par leur moyen il entra dans la prison, et vit le Cosmopolite ; il lui parla de Chimie, à quoi l'autre répondit doucement ; et comme Sendivogius était très désireux du principal secret, il fit si bien, que parmi plusieurs visites, qu'il lui fit, il put, sans être découvert, lui demander, qu'est-ce qu'il lui donnerait, s'il trouvait le moyen de le tirer de là. Ce pauvre homme, qui languissait dans ses plaies, lui répondit, qu'il lui donnerait de quoi être content toute sa vie avec sa famille. Sendivogius ayant cette parole, prit peu après congé de ses amis, feignant quelques affaires, lesquelles achevées, il promettait les venir revoir. Il vint à Cracovie, où il vendit une maison, qu'il y avait, et ensuite s'en retourna en Saxe, où étant, il commença à faire bonne chère à ses amis, et par leur moyen aux Gardes du Cosmopolite ; et un jour, qu'il les vit tous bien ivres, ayant un petit chariot à la mode du Pays, tout prêt, il fut prendre l'Anglais, qu'il mit dans le chariot, parce qu'étant à demi pourri, et ses nerfs tout retirés, il ne pouvait quasi s'aider, il demanda à passer nécessairement au logis, où il avait laissé sa femme, qu'il voulait emmener, et l'ayant fait sortir, il lui dit où elle devait aller prendre de la poudre, qu'il avait cachée, et qu'elle y retrouva : l'ayant prise, elle vint diligemment monter dans le chariot ; ils sortirent, et cheminèrent toute la nuit, et prirent leur route par le chemin le plus court, pour sortir des États de l'Électeur. Ils vinrent, sans rencontre, en Pologne ; et étant à Cracovie, Sendivogius somma le Cosmopolite de la promesse qu'il lui avait faite, lequel, pour s'en acquitter, lui donna une once de sa poudre ; Sendivogius lui en demanda le secret, à

quoi l'Anglais répondit, en lui montrant la misère de son corps, que puisqu'il avait bien souffert tous ces maux, pour ne le point déclarer, qu'il ne devait pas trouver étrange s'il ne lui disait point, et qu'il croirait faire un grand péché de découvrir un tel secret, qu'il étudiait et le demandât à Dieu. C'est tout ce que Sendivogius en put tirer. Le Cosmopolite mourut bientôt après, disant, que si son mal eût été naturel et interne, que sa poudre l'en aurait guéri ; mais que son corps, à demi pourri par la torture, et ses nerfs retirés et coupés, ne pouvaient plus, par aucun moyen, se rétablir. Après sa mort, Sendivogius crut que peut-être la femme du Cosmopolite saurait quelque chose du secret de son mari ; et pour le tirer d'elle, il l'épousa ; mais il trouva qu'elle était tout à fait ignorante, et ne lui put donner autre chose, que le Livre intitulé : *Les douze Traités, ou le Cosmopolite, avec le Dialogue du Mercure et de l'Alchimiste*, Sendivogius l'interprétant à sa mode, il commença à travailler pour multiplier sa poudre, et pour cela sa matière principale fut du Mercure commun ; mais comme il ne travaillait pas sur une matière propre, il ne fit rien. Il tenta encore, par d'autres voies, cette multiplication, mais toujours inutilement ; il fit ensuite un voyage à Prague, où était l'Empereur Rodolphe, devant lequel il fit la transmutation, ou plutôt il la fit faire à l'Empereur même, lui donnant pour cela de la poudre, en mémoire de quoi l'Empereur fit enchâsser dans la muraille de la chambre, où cette opération se fit, une table de marbre, où il fit graver ces mots : *Faciat hac quispiam alius quod fecit Sendivogius Polonus*, et cette table de marbre s'y voit encore aujourd'hui. Ayant fait cette

épreuve devant l'Empereur, à qui apparemment il dit la vérité de la chose, et revenant par la Moravie, un Comte du Pays, qui l'avait vu, l'arrêta, et le fit prisonnier pour en avoir le secret, croyant qu'il l'eût. L'éclat de ce qui s'était passé devant l'Empereur, l'avait mis en une haute réputation, outre qu'il était fort savant. Sendivogius étant ainsi pris et arrêté, craignant, avec raison d'être traité comme l'avait été l'Anglais en Saxe, il trouva moyen d'avoir une lime, de laquelle il lima un barreau de la fenêtre ; et s'étant fait une corde de ses habits, il se sauva tout nu, après quoi il fit citer ce Comte devant l'Empereur, où il fut condamné en de grands dépens, et à donner un Village à Sendivogius, qu'une sienne fille a eu depuis en mariage. Lui étant de retour en Pologne, assura le Grand Maréchal du Royaume, nommé Wolski, que s'il avait eu les moyens de travailler, il aurait fait de semblable poudre. Monsieur Wolski, qui était un grand Souffleur, le crut ; mais pour dire de quelle façon Sendivogius était devenu pauvre, il faut reprendre son Histoire d'un peu plus haut, et vous faire savoir, que tant que la poudre dura, il fit bonne chère, étant un peu débauché de son naturel. Il en perdit une partie en la voulant multiplier, et en usa une autre à faire des transmutations. Un Juif, qui portait vendre ce qu'il faisait, est encore vivant à Cracovie. Enfin voyant qu'il n'avait plus guère de cette poudre, il s'avisa de tirer de l'esprit-de-vin, qu'il rectifia, et mit le reste de sa poudre dedans, et fit le Médecin, faisant honte à tous les autres, par les cures merveilleuses qu'il faisait, et c'est dans cette même liqueur, qu'ayant fait rougir la Médaille que j'ai, il la transmua, qui est une

rixdale de Rodolphe, et cela, il le fit devant Sigismond III⁹⁵, lequel encore ledit Sendivogius guérit d'un très fâcheux accident avec le même Élixir ; ainsi Sendivogius usa toute sa poudre et sa liqueur, et pour cela il disait au Maréchal Wolski, qu'il n'avait pas le moyen de travailler, bien qu'il sût le secret. Wolski, sur cette assurance, lui donna six mille francs pour travailler, il les dépensa, et ne fit rien. Le Grand Maréchal, qui se vit attrapé de six mille francs, dit à Sendivogius, qu'il était un affronteur, et qu'il pouvait, s'il voulait, le faire pendre ; mais qu'il lui pardonnait, à la charge, qu'il chercherait les moyens de lui rendre son argent ; mais comme cet homme avait beaucoup de renom, étant savant, il fut appelé de M. Mniszok, Palatin de Sandomire, qui lui donna aussi six mille francs pour travailler ; de ces six mille francs il en donna trois mille au Maréchal, et travailla des trois autres, mais toujours inutilement. Enfin n'ayant plus rien, il se mit Charlatan ; il faisait souder bien proprement une pièce d'or avec une d'argent, qu'il faisait ensuite marquer à la Monnaie, et puis il la blanchissait toute de Mercure ; et feignant d'avoir encore son Élixir, il faisait rougir cette pièce au feu, où le Mercure s'en allait, et trempant toute rouge la partie, qui était d'or, il faisait croire qu'il l'avait transmuée ; par-là il se conservait toujours quelque sorte de crédit auprès des ignorants, auxquels il vendait sa pièce plus qu'elle ne lui coûtait ; les clairvoyants s'apercevaient aisé-

⁹⁵ Sigismond III, Roi de Pologne, commença son Règne l'an 1587, et le finit l'an 1632.

ment, qu'il n'avait pas le secret qu'il voulait faire croire.

Après donc avoir travaillé inutilement sur les Mémoires de l'Anglais ; il voulut en donner le livre au public, pour voir si quelqu'un en découvrirait plus que lui, qui le lui put communiquer ; et pour cela il fit une fourbe, qui fut, afin qu'on le crût de lui, d'y mettre et entremêler des paroles, qui l'en fissent croire l'Auteur ; afin que si quelqu'un, plus heureux que lui par cette lecture, apprenait le secret, il ne feignît point de le lui communiquer. Mais il n'eut pas assez d'effronterie pour y mettre son nom ouvertement ; il ne le mit qu'en anagramme, où il dit : *Autore me qui, : DIVI LESCHI GENUS AMO.*

Que l'Anglais n'ait composé que *le Livre des douze Traités*, voici d'où je le conclus, et d'où je conjecture encore, que celui qui a fait *le Traité du Souffre*, qui faussement s'attribue l'autre, n'est point le Cosmopolite ; et afin que l'on trouve plus facilement la vérité de ce que j'en rapporte, qu'on l'examine : Le Traité des douze Chapitres, dans l'impression de Théodore le Maire à La Haye de 1639, dont je coterai les feuillets : Dans la Préface des *douze Traités*, il dit que tout son Livre est tiré de l'expérience manuelle qu'il a faite de l'Œuvre, il répète dans les feuillets 24, 31, et 32, qu'il a fait le même Œuvre, donc on ne peut point douter que cet homme n'ait fait la pierre des Philosophes. Voyez dans le *Traité du Souffre* de la même impression, feuille 45, l'Auteur de ce dernier Traité y dit, qu'il n'a point fait l'Œuvre, mais qu'elle lui a été donnée d'un intime ami ; donc cet Auteur n'est pas celui, qui dans les douze Traités, dit en quatre endroits, qu'il a fait

l'Œuvre. Dans le même *Traité du Souffre*, feuillet 48, l'Auteur témoigne croire, que le Mercure vulgaire est la vraie matière des métaux, quand il rapporte l'Histoire d'Albert le Grand ; ce qui est réfuté par tout le *Livre des douze Traités*, qui prouve assez, à ceux qui l'entendront bien, que le Mercure vulgaire n'est point la vraie matière. De plus il dit, que l'on a trouvé de l'or entre les dents d'un mort, c'est que durant sa vie il avait usé de Mercure, ou par la bouche, ou en friction. On voit assez, qu'il veut dire, qu'il avait été traité de la vérole. Si ça a été la pensée, il s'est encore trompé, puisqu'en ce temps-là cette maladie était inconnue en Europe, et par conséquent le remède⁹⁶. De ces contradictions, je conclus que l'Auteur du *Traité du soufre* est un fourbe, qui s'attribue faussement celui du *Cosmopolite* ; et je n'ai point de peine à croire que ce ne soit Sendivogius, qui a composé ce dernier *Traité*, puisqu'il a bien eu l'effronterie de mettre une Anagramme au commencement de l'autre, pour s'en faire croire l'Auteur. Ce que vous remarquerez encore dans le *Livre des douze Traités*, feuillet 42, au Lecteur, où il dit qu'il ne faut point s'enquérir où est l'Auteur de ce petit *Traité*, qui a fait la pierre des Philosophes, et

⁹⁶ M. Desnoyers ignorait sans doute que cette maladie était connue en Europe dès le temps de la découverte des Indes Occidentales ; ainsi vers l'an 1492, ou 1495, et que les Français en firent l'acquisition au Royaume de Naples, et que de France elle a glissé en d'autres pays, surtout en Allemagne. C'est pourquoi on l'a souvent appelé en France le mal de Naples, au lieu que les Allemands et d'autres Nations l'appellent *Française*, ou *le mal Français*, et l'on sait que François I^{er} Roi de France, en est mort en 1547. Ainsi elle était connue en France, plus de 100 ans avant la date de la Lettre de M. Desnoyers.

qu'entre cet Auteur et lui il y a une mutuelle bienveillance. Il veut encore que l'on croie qu'il lui a expliqué les trois principes, et promet de les donner au Public. Sendivogius ne dit ceci, que pour attirer ceux qui auraient le secret, à ne se point cacher de lui, comme j'ai dit ci-dessus. Il peut être que le Cosmopolite lui ait déclaré beaucoup du secret de la Chimie ; mais jamais il ne lui a voulu dire le premier agent ; et si on considère bien le *Traité du Souffre*, on verra aisément qu'il n'est pas de la force de l'autre, ni que son Auteur n'est pas le personnage qu'on s'est imaginé jusqu'à cette heure. Voyez le Cosmopolite, fol. 2, 6, 7, où il dit : Qu'il ne peut rien demeurer au centre de la terre. C'est pourquoi l'Archéüs mêle et jette incessamment dehors ce que les éléments y jettent, qui sont les semences de toutes choses ; ce que confirme l'Auteur du *Traité du Souffre*, fol. 6, quand il dit : Que le feu de géhenne est au centre de la terre, où l'Archéüs le gouverne ; ce qu'il répète, fol. 7, quand il dit : Que le feu centrique échauffe l'eau ; ce qu'il a dit, fol. 3, du feu de Géhenne, et autre part, et cependant il se contredit presque. Quant au folio 7, il dit : Que le Pôle Arctique a une vertu magnétique, qu'il attire les eaux, qui passant par l'essieu du Monde, ressortent par le Pôle Antarctique. Il est constant que cet essieu passe par le centre ; c'est-à-dire, son lieu ; car il n'y en a point de réel, et ce gros torrent d'eau, passant par le centre du Monde et par l'Archée, doit apparemment éteindre ce feu centrique, et entraîner, par la violence de son courant, toutes les semences que les Éléments y jettent. Ce qui est contraire, non seulement au Cosmopolite, mais encore à Sendivogius, qui n'était pas

si habile que lui, quoiqu'il fût fort savant ; car il est Auteur du *Traité du Souffre*. Que si quelqu'un m'objectait qu'il n'y a point d'apparence, qu'un Anglais eût cité la Pologne dans son Livre, comme lorsqu'au chapitre X, fol. 22, il donne l'exemple des Orangers, qui n'y viennent pas si bien qu'en Italie ; je répondrai que cela y a été ajouté par Sendivogius, et seulement dans les secondes impressions ; car dans la première, qui se fit à Cracovie⁹⁷ en 1604, cela n'y était pas, non plus que le reste des lieux, qui parlent des Salines du Royaume, ce qui est une addition de Sendivogius ; et ce qui est au fol. 34, qu'il n'avait pas envie de publier ce Livre, comme encore au 37, s'il n'était de la condition qu'il est, etc. Ce sont choses ajoutées, afin qu'on ne se cachât point de lui. Il y aurait encore beaucoup d'autres preuves, que je pourrais aisément tirer de ces deux Traités, pour prouver qu'ils sont de deux différents Auteurs, et que le dernier est de Sendivogius, qui s'attribue l'autre fausement. Sendivogius est mort l'année que nous sommes arrivés en Pologne ; c'est-à-dire en 1646, fort pauvre et fort incommodé, et dans une grande vieillesse⁹⁸.

Je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur (Desnoyers).

⁹⁷ Je n'ai pas ouï parler de l'Édition de Cracovie en 1604, mais de l'Édition de Prague, et d'une autre de Francfort, toutes deux de la même année.

⁹⁸ La vie de Sendivoge, que nous allons donner, marque qu'il est mort à l'âge de 80 ans. C'est pourquoi en 1604 je lui ai donné 38 ans.

**XLV – VITA⁹⁹ SENDIVOGII, POLONI
NOBILIS BARONIS, BREVITER DESCRIPTA
À QUODAM GERMANO, OLIM EJUS
ORATORE, PATRONO, SEU CAUSIDICO**

I

Sendivogius Natione Polonus, fuit Baro, cujus prædium Gravarnæ, in confinibus Poloniae et Silesiae situm, paucis milliariibus distat ab Vratislavia Silesiae Metropoli. Habuit et alio in loco plumbi fodinas, quae annuos redditus ejus augebant: sitæ sunt illæ in Territorio Cracoviae, Poloniae superioris Metropoli.

II

Quod ad vitam ejus, si cujus Relationi fides adhibenda est, id possum dicere quòd superioribus annis aetatis suæ ab Imperatore Rudolpho II, peregrinationi versus Orientem destinatus fuerit, eoque missus, cùm transiret Græciam, incidit in familiaritatem Patriarchæ Græcorum, quem ubi Philosophi Adepti signa in illo deprehenderet, multa veneratione, amore et obsequio prosecutus est; tandemque sibi propitium reddidit, ut Philosophiæ adipiscenda remedia ulterius ipsum non celaret, et consequenter veram artem Lapidis Philosophorum conficiendi doceret.

⁹⁹ *Vie de Sendivogius*, tirée de la Relation verbale de Jean Bodowski, son Maître d'Hôtel. Cette vie, est aussi bien, que la Lettre précédente, tirée du *Trésor des Antiquités Gauloises Françaises* de Pierre Borel, in-4, page 474, et 581. Comme elles sont l'une et l'autre assez curieuses, elles trouvent ici mieux leur place, que dans le Dictionnaire de Borel.

III

Quo adepto reversus est ad Imperatorem, eumque fructuum peregrinationis suæ participem reddidit. Post uterque suo quisque loco, rem elaboravit; et ex voto omnia successerunt. Multo in amore et observatione habuit hunc Philosophum Rudolphus, eumque fecit Consiliarium suum, vixitque cum illo, non ut Imperator, sed ut amicus familiaris.

IV

Verùm Sendivogius cùm nollet astrictus esse ad Aulam, pro libertate sua, sedem figere maluit Gravarnæ ditionis suae propriae, ubi vixit lautè semper et splendè, instar Principis usque ad mortem.

V

Tincturam Philosophorum asservavit in pyxide aureâ, sub specie pulveris rubei, quæ reducta fuit proportionè unius grani ad quingentos ducatos, seu mille Imperiales, quos vocant Reichstaler, et ut plurimùm projectionem fecit super Mercurium. Pyxidem prædictam ut plurimùm non ipse quidem portabat in itineribus, verùm ipsius Oeconomus eam gestabat in collo ex catenâ aurea, sub veste.

VI

Et reliquum quod habebat ex isto pulvere, concluderat in loco quodam secreto scabelli pedum, quo uti solebat in rhedâ suâ, ut cùm vile esset et abjectum, in objectis itinerum periculis non æstimaretur, seipsum quoque, urgente occasione, servum quandoque simulabat, et vice

sui alium quendam domesticorum suorum Dominum: eò quòd ob nimiam sese ostentandi liberalitatem, coram personis fortè indiferentibus projectiones sæpius modo hoc, modò alibi fecisset in Germania, nam Poloniam non amavit et idiomate semper Germanico usus est.

VII

Et hoc ipso se variis periculis exposuisset, ut cùm aliquando coram Principe quodam Germano, ad summam ejus instantiam, et silentii juramentum, flexis genibus præstitum, projectionem faceret super Mercurium, accidit; ut post discessum Sendivogii, dictus Princeps, præ nimio gaudio ejus, quod viderat, jurati silentii oblitus, cuidam suo Mullenfels, qui laboribus Chymicis, penes ipsum vacabat, omnia narraret, seque ab ipso persuaderi pateretur, ut dictum Mullenfels duodecim equitibus stiparet, ad persequendum Sendivogium, et ab illo seu persuasionem seu vi illatam extorquendum tincturæ visæ Secretum, quod quidem non adeò sinitrè successit.

VIII

Nam ubi Sendivogium attigisset in diversorio quodam pagi cujusdam circa prandium, rem tentabat primùm suaviter, post ferio et extorsoriè, tandemque Philosophum ad columnam quemdam domus istius alligatum, vestibus exuebat, ut nihil relinqueretur intactum. Invenit tandem quoddam Manuscriptum de Lap. Philosophorum, et ipsam quoque tincturam, aureâ pyxide contentam, quam Sendivogio eripuit, cum multis aliis preciosis, quæ secum habebat, inter quæfuit imago Rudolphi II, cum catenâ aureâ, quam Sendivogius usi-

tate gestabat ex collo, et pileus cum spirâ, adamantinâ centum mille Imperialium seu Reichstaler.

IX

Sendivogius ita spoliatus properavit ad Imperatorem, eique maliciam facti exponit, qui statim per expressum à Principe requirebat; ut Mullenfels ad Imperatorem mitteretur captivus. Princeps verò cùm non posset, quod inevitabile erat, declinare, quasi præveniebat Imperatoris mandatum executione Mullenfesii, quem veste solius auri undique deaurata indutum tribus patibulis invicem erectis, in superiori pendi jussit, imagine Imperatoris cum catenâ, et pileo cum spirâ adamantinâ reddidit illi, quem Imperator miserat; quod ad tincturam, dixit, se nihil vidisse.

X

Ita Imperatorem placabat, ne in ipsam quoque personam Principis animam verteretur. Sed et alia ejusmodi pericula possem recensere, quibus Sendivogius implicatus fuit et elapsus, nisi unicum hoc exempli loco sufficeret. Quandoque ubi nimis divulgasset projectionibus suis, se Philosophum esse, pro ratione circumstantiarum simulavit, se pauperrimum esse, quandoque lecto decubuit, ut Podagricus, tanquam ipse afflictus morbo, quem curare nesciret, quandoque et falsum argentum fecit, vendiditque Judæis in Polonia, et alibi, atque ita vario stratagemate elusit opinionem estimantium, eum Lapidem Philosophorum habere, ut potiùs audiret deceptor et falsarius, quam Philosophus et Alchymista.

XI

At non tantùm Alchymista fuit, verùm et magus fuisse videtur, cùm viderim et legerim Litteras quæ ad ipsum scriptæ fuerant, gratiarum actione repletissimæ super casu, quo magice curaverat hominem, qui morbo planè incognito vexatus, per intervalla paroxismis quasi epilepticis percutiebatur, et in istis angustiis constitutus evomebat, diversis vivibus omnis generis monetas veteres, aliasque res planè alienas, ut mox frustum alicujus clavis, mox clavi, fustis ferrei, ungulae equi, et caetera. Hic cùm vel centum milliaribus à Sendivogio abesset, visum est, ut scripto requiritur consilium ejus super præsentī necessitate. Respondit, ut res quas evomisset ægrotus, ad se mitterentur, quo facto, pauco post tempore æger convaluit.

XII

At quoque non prætereundum censeo, quòd aliquando venerunt ad ipsum viri duo, senior et junior, eo tempore, cùm in arce sua Gravarnæ domi esset, et illi præsentarunt Litteras, duodecim diversis sigillis munitas, inscriptione directa ad Sendivogium. Hic se Sendivogium illum esse negabat, nec Literas acceptare volebat. Tandem multis persuasionibus victus legit, quod ibi scriptum erat, ubi cùm percepisset à se requiri, ut in fraternitatem quandam Roseae crucis se intromitteret cum reliquis istius societatis, intellexisset que ex discursu istarum Litterarum ulteriori, eos, qui ad ipsum scripserunt loqui de Lapide quodam Philosophorum, simulavit, se nihil eorum quæ scriberentur, captu suo assequi: verumtamen Legati istius societatis, tandem obtinuerunt, ut in discursum Philosophicum cum illis descende-

ret, quae satisfacti discesserunt, quanquam Sendivogio in Societatem Roseæ Crucis non consentiente.

XIII

Editus fuit postea in lucem publicam Liber quidam, idiomate Germanico, dictus Rodostauroticum, quo compellant Sendivogium ut fratrem, suppresso tamen nomine, multisque elogiis ipsum in Cœlum usque evehunt. Porrò unicam ex matrimonio habuit filiam, quæ cùm nupsisset Capitaneo militi contra jussum patris, non multâ post modum affectione ab ipso prosecuta, non amplius obtinuit pro sua hereditate, quàm viginti quatuor mille Imperiales, quos ipsi debebat Imperator, iisque exigendis moribundus Curatorem præfecit Comitem Shlick, Bohemum, scripsit et absolvit tractatum illum tertii Principii rerum de Sale, eumque legendum dedit suo Oeonomo, viro, cui considebat omnia, ob candorem et sinceritatem, cujus nomine quoque jam Præfationem fecerat, eique mandaverat, ut post mortem ejus ederet Tractatum dictum, quoniam noluit, ut eo vivente imprimeretur, ob nimium, quam ibi exercuisset Philosophandi liberalitatem, ne eo ipso inimicis suis daret ampliorem occasionem, in ipsum inquirendi.

XIV

Verùm contigit infortunate, ut dictus Oeonomus tempore mortis Sendivogii esset Hamburgi, idèd filiæ suæ recommendavit Tractatum de Sale, suo signaculo clausum et sigillatum, accepto juramento ne alicui mortalium alio, quam suo Oeonomo illum de manu in manum traderet, qui cum in itinere redeundi esset, obiit in Prussia. Mortuus est autem Sendivogius Gravarnæ

in Silesia, ibique sepultus, aetatis suae LXXX anno millesimo sexcentesimo-trigesimo-sexto. Trium Imperatorum Consiliarius, Rudolphi, Matthiae a Ferdinandi.

XV

Habeo hæc, quæ scripsi, ex Joanne Budowski, dicto Sendivogii Oeonomo, amico mihi familiari, qui cum suo Domino vixit multis annis, itinera fecit per Germaniam, gestavitque tincturam multoties in collo suo, in pixide aurea, ex catenâ, ut superiùs innui, quin et ipse quinquies projectionem fecit jubente et praesente Sendivogio.

**XLV – VIE DE SENDIVOGIUS, BARON
POLONAIS, DÉCRITE PAR UN ALLEMAND
QUI AUTREFOIS AVAIT ÉTÉ SON AVOCAT**

I

Sendivogius, Polonais de Nation, était un Baron, dont la maison est à Gravarne, sur les frontières de la Pologne et de la Silésie, à quelques lieues de Breslau, Capitale de la Silésie. Son revenu était augmenté par des mines de plomb, situées dans le Territoire de Cracovie, Capitale de la Haute-Pologne.

II

Quant à sa Vie, s'il faut ajouter foi à la Relation qu'on en a faite, je puis dire qu'il fut destiné, dès ses premières années, au Voyage d'Orient par l'Empereur Rodolphe II, où étant envoyé; comme il passait par la

Grèce, il devint ami d'un Patriarche Grec, qui ayant remarqué en lui les signes d'un Adepté, il eut beaucoup de vénération, d'affection et de déférence pour lui : et enfin Sendivoge gagna son amitié au point, qu'il ne lui cacha pas le moyen de venir à bout de la Philosophie Hermétique, et lui enseigna ensuite la vraie manière de faire la pierre des Philosophes.

III

Après cette découverte, il retourna vers l'Empereur, auquel il fit part du fruit de son voyage. Chacun ensuite travailla de son côté, et tout réussit selon leur désir. Rodolphe eut donc beaucoup d'affection pour ce Philosophe, et le fit son Conseiller ; il vécut avec lui, non pas comme ferait un Empereur, mais comme il aurait fait avec un ami.

IV

Sendivogius, qui aimait sa liberté, refusa de s'attacher à la Cour ; il préféra le séjour de Gravarne, où il vivait sur son propre bien, d'une manière honorable, et même en Prince ; ce qu'il continua jusqu'à sa mort.

V

Il gardait sa teinture Philosophique dans une boîte d'or, en forme d'une poudre rouge, d'un grain de laquelle il fit cinq cents ducats, ou mille richedales, et presque toujours il faisait sa projection sur du vif-argent ; le plus souvent ce n'était pas lui qui portait cette boîte dans les voyages ; mais il la remettait à son Maître d'Hôtel, qui la pendait au col sous les habits, avec une chaîne d'or.

VI

Mais la plus grande partie de cette poudre était cachée en un lieu secret du marchepied, dont il se servait dans son chariot. Il croyait que l'endroit, étant peu considéré, ceux qui lui voulaient du mal, n'y feraient pas attention ; quelquefois même, quand il le croyait nécessaire, il s'habillait en valet, et mettait à sa place quelqu'un de ses domestiques, parce qu'il avait souvent la vanité de faire plus de libéralité qu'il ne devait, et hasardait de faire sa projection devant des personnes inconnues, ce qui lui arriva en divers lieux de l'Allemagne, dont il préférait la Langue et le séjour à celui de la Pologne.

VII

Par-là il s'exposait à plusieurs dangers ; de sorte que faisant un jour la projection sur de l'argent vif devant un Prince Allemand, qui l'en avait pressé instamment, avec serment de garder le silence, serment même qu'il lui fit à genoux. Il arriva, qu'après le départ de Sendivogius, ce Prince, par un excès de joie de ce qu'il avait vu, oubliant le serment qu'il avait fait, raconta toute l'Histoire à un certain Mullenfels, qui travaillait chez lui en Chimie, et se laissa persuader de l'envoyer avec douze hommes à cheval, afin de poursuivre Sendivogius, et obtenir de lui, par persuasion, ou par force, le secret de la teinture qu'il lui avait montrée ; ce qui lui réussit en partie.

VIII

Car ayant atteint Sendivogius en une Hôtellerie, vers l'heure du dîner, il essaya premièrement de lui

faire dire par douceur, après quoi il employa la violence ; et enfin il attacha ce Philosophe à un pilier de la maison, et l'ayant dépouillé de ses habits, usait de toutes sortes de tourments pour le faire parler. Enfin il trouva un manuscrit de la Pierre des Philosophes, et même sa teinture, qui était dans une boîte d'or, qu'il ôta à Sendivogius, avec beaucoup d'autres choses précieuses, qu'il avait sur lui, parmi lesquelles était la Médaille de Rodolphe II, avec sa chaîne d'or, que Sendivogius avait accoutumé de porter au col, et son chapeau avec un cordon de diamants, qui valait cent mille richedales.

IX

Sendivogius, ainsi dépouillé, se rendit promptement vers l'Empereur, et lui raconta le mauvais traitement que ce Prince lui avait fait faire. Incontinent l'Empereur ordonna à ce Prince, par un Exprès, de lui envoyer prisonnier Mullenfels, et le Prince ne pouvant éviter de le faire, prévint en quelque sorte le commandement de l'Empereur, par l'exécution de Mullenfels, qu'il fit pendre au plus haut de trois gibets dressés à cet effet ; l'ayant fait vêtir d'un habit couvert de feuilles d'or ; et rendit la Médaille de l'Empereur avec sa chaîne, aussi bien que le chapeau et le cordon de diamants, à celui que l'Empereur avait envoyé ; mais quant à la teinture, il dit qu'il n'en avait point vu. Ainsi il apaisa l'Empereur, de peur qu'il ne s'en prît à lui.

Je pourrais rapporter plusieurs dangers semblables, que Sendivogius a encourus et évités. Si celui-ci ne suffisait pour servir d'exemple, quelquefois à cause

qu'il s'était trop fait connaître par ses projections : il feignit donc d'être fort pauvre, selon les occurrences ; et souvent il se mettait au lit comme goûteux, ou attaqué d'une maladie, qu'il ne savait guérir, et quelquefois il faisait de faux argent, qu'il vendait aux Juifs de Pologne, et enfin, par diverses ruses, il ôta l'opinion qu'on avait qu'il eût la Pierre des Philosophes, de sorte qu'il passait plutôt pour un trompeur, que pour un Philosophe Chimique.

XI

Non seulement il fut Chimiste, mais il semble qu'il ait aussi été Magicien, puisque j'ai vu et lu des Lettres, qu'on lui avait écrites pleines de remerciements sur ce qu'il avait guéri un homme par la magie, lequel étant tourmenté d'une maladie tout à fait inconnue, et attaqué par intervalles de symptômes épileptiques, et qui dans cet état vomissait diverses espèces de vieilles monnaies, et beaucoup d'autres choses étranges, comme tantôt quelque morceau de clef, tantôt des clous et de la tringle de fer, et des cornes de cheval. Or étant éloigné de cent mille de Sendivogius, on trouva bon de lui demander son conseil par écrit touchant cette maladie ; il répondit qu'on lui envoyât les choses que le malade avait jetées, ce qui ayant été fait, le malade guérit peu de temps après.

XII

Mais je crois qu'il ne faut point passer sous silence, qu'un jour deux hommes le vinrent trouver, l'un vieux, et l'autre jeune, lorsqu'il était à son Château de Gravarne, et lui présentèrent des Lettres cache-

tées de douze sceaux différents, adressant à Sendivogius ; il disait qu'il n'était pas Sendivogius, et ne voulait pas recevoir leurs Lettres. Enfin vaincu par leurs persuasions, il lut ce qui était écrit ; et ayant vu qu'on requérait de lui, qu'il se mît de la fraternité de la Rose-Croix, et comprenant que ceux qui lui écrivaient, parlaient de certaines pierres des Philosophes, il fit semblant de ne comprendre rien de ce qu'on lui écrivait ; mais les Députés de cette Société obtinrent enfin qu'il conférât avec eux de la Philosophie, duquel étant satisfait, ils prirent congé de lui, quoique Sendivogius n'eût pas voulu être de leur Société.

XIII

On imprima ensuite un livre en allemand, intitulé *Rhodostauriticum*, dans lequel ils qualifient Sendivogius du nom de frère ; et cachant son nom, ils ne laissent pas de le louer extraordinairement. Il eut une fille unique de son mariage, laquelle s'étant mariée à un Capitaine, contre la volonté de son père, il ne l'aima pas beaucoup dans la suite, de sorte qu'elle n'eut pour sa dot que vingt-quatre mille richedales, que l'Empereur lui devait, et lui laissa pour Curateur, en mourant, le Comte Schlick, Bohémien, qui eut soin de les retirer. Il écrivit et paracheva son Traité du troisième Principe des choses, à savoir, du sel, et le fit lire à son Maître d'Hôtel, homme à qui il confiait toutes choses, à cause de sa fidélité, sous le nom même duquel il avait déjà fait sa Préface, et lui avait ordonné, qu'il le fît imprimer après sa mort, parce qu'il ne voulut pas qu'il parût pendant sa vie, sur ce qu'il s'y déclarait trop ; et pour ne pas don-

ner à ses ennemis quelque occasion de le rechercher davantage.

XIV

Mais il arriva malheureusement que ce Maître d'Hôtel fût à Hambourg, au temps de la mort de Sendivogius. C'est pourquoi il recommanda à sa fille son Livre du Sel, cacheté de son sceau, et lui fit jurer qu'elle ne le baillerait à personne, qu'à son Maître d'Hôtel, lequel étant en chemin pour revenir, mourut en Prusse. Or Sendivogius mourut à Gravarne en Silésie, où il fut enterré à l'âge de quatre-vingts ans, en l'an 1636, (Il faut lire 46, voyez la lettre de M. Desnoyer) ayant été Conseiller de trois Voyez Empe-reurs ; à savoir, de Rodolphe, de M. de Matthias et de Ferdinand.

XV

Je tiens ces mémoires de Jean Budowski, Maître d'Hôtel de Sendivogius, mon intime ami, qui a vécu plusieurs années avec son Maître ; il avait voyagé avec lui en l'Allemagne, et porté souvent la teinture à son col dans une boîte d'or, avec une chaîne de même métal, comme j'ai dit ci-devant, et même il avait fait par cinq fois de ses propres mains, la projection par le commandement, et en la présence de Sendivogius.

Qu'il me soit permis de faire quelques réflexions sur ces deux pièces, qui paraissent opposées ; elles le sont, à la vérité, en *trois points*.

Le premier, en ce que la Relation Latine ne parle point du Philosophe Écossais, et attribue à Sendivogius ce qui ne convient qu'à Sethon ; mais cela vient

sans doute de la vanité de Sendivoge, qui n'aura point découvert à son domestique la source de ses premières richesses, et qui se sera attribué ce qu'il devait aux travaux d'un autre. Le monde est rempli de ces sortes de plagiaires.

Le *second point*, en ce qu'elle fait Sendivoge Polonais de Nation, sans doute parce qu'il demeurerait ordinairement en ce Royaume.

Le *troisième point*, en ce que la Relation Latine fait Sendivogius assez aisé pour avoir un Maître d'Hôtel ; mais qui saura l'usage de l'Allemagne et du Nord, ne fera pas difficulté de reconnaître en cela le caractère de ces peuples, qui ayant à peine de quoi vivre, ne laissent pas de se charger de beaucoup de domestiques inutiles ; c'est un air de vanité ou de grandeur, qu'on prend aisément dans les Pays du Nord. Les peuples du milieu, ou du Midi de l'Europe, sont un peu plus modérés.

XLVI — DES FRÈRES DE LA ROSE-CROIX

On vient de voir, par la Relation de Bodowski, que l'on s'avisa d'envoyer à Sendivogius des Lettres d'association aux Frères de la Rose-Croix ; et ce fut en effet le temps, ou l'on ouït parler de cette sorte de Confraternité.

Ces frères, supposé même qu'il y en ait eu, furent une espèce de Fanatiques, et l'on prétend qu'ils for-

mèrent une Société, dont le nom a fait beaucoup de bruit en Allemagne au commencement du dix-septième siècle. Il est étonnant de voir le nombre d'écrits, qui ont été publiés à leur sujet, depuis 1613, jusqu'en 1630. On assure qu'ils se juraient une inviolable fidélité et un secret impénétrable. Mais quel était donc l'objet de ce mystérieux secret ? Cela roulait sur quelques bagatelles ; telle était la science de la *transmutation des métaux* ; l'art de *se conserver la vie pendant plusieurs siècles* ; *connaître tout ce qui se passe dans les Pays les plus éloignés* ; avoir par la Cabale et la Science des nombres la *connaissance des choses les plus cachées*.

Ils poussaient encore plus loin le Système de leurs chimères ; ils s'imaginaient « que les méditations de leurs premiers Fondateurs¹⁰⁰ surpassaient de beaucoup tout ce qui a jamais été connu depuis la Création du Monde, sans en excepter même ce qui nous est venu par la révélation Divine.

« Qu'ils sont destinés pour accomplir le rétablissement général de l'Univers, avant que la fin du Monde arrive.

« Qu'ils possèdent au suprême degré la sagesse et la piété.

¹⁰⁰ Mercure Français, Tome IX, et Naudé, avis à la France sur les Frères de la Rose-Croix ; Morhoff *in Polyhistore, et Petrus Mormius in Arcanis Naturæ Secretissimis*. Je n'en cite pas davantage, quoique j'en aie lu quelques autres ; mais pour toutes les folies de ces prétendus Confrères, on peut voir ce que j'en ai remarqué dans le Catalogue, qui forme le troisième Volume de cet Ouvrage ; cependant je ne conseille pas de les consulter, ni de les lire.

« Qu'ils sont possesseurs de toutes les grâces de la nature, qu'ils peuvent distribuer au reste des mortels, selon leur bon plaisir.

« Qu'ils ne sont sujets, ni à la faim, ni à la soif, ni à la vieillesse, ni à la maladie, ni enfin à aucune autre incommodité de la nature.

« Qu'ils connaissent par révélation ceux qui sont dignes d'être admis dans leur Société.

« Qu'ils peuvent en tout temps vivre comme s'ils avaient été dès le commencement du Monde, ou que s'ils devaient rester jusqu'à la fin des siècles.

« Qu'ils ont un volume dans lequel ils peuvent apprendre tout ce qui se trouve dans les autres Livres faits ou à faire.

« Qu'ils peuvent forcer et retenir à leur service les esprits et les démons les plus puissants.

« Que par la vertu de leur chant ils peuvent attirer à eux les perles et les pierres précieuses.

« Que Dieu les a couverts d'un nuage, pour les mettre à l'abri de la malignité de leurs ennemis, et que personne ne les peut voir, à moins qu'il n'ait les yeux plus perçants qu'un aigle.

« Que les huit premiers Frères de la Rose-Croix avaient la grâce de guérir toutes les maladies, jusquelà même, qu'ils étaient accablés par le nombre des personnes affligées, qui se présentaient à eux.

« Que par leur moyen le triple diadème du Pape sera bientôt réduit en poudre.

« Qu'ils ne reconnaissent que deux Sacrements,

avec les cérémonies de la première Église, renouvelées par leur Société.

« Qu'ils reconnaissent la quatrième Monarchie et l'Empereur des Romains pour leur Chef, aussi bien que de tous les Chrétiens.

« Qu'ils lui fourniront plus d'or d'argent que le Roi d'Espagne n'en a tiré des Indes, tant Orientales, qu'Occidentales, d'autant plus que leurs Trésors sont inépuisables.

Peut-on entasser autant de chimères, qu'on en trouve ici en peu de pages ? Mais à cette espèce de confession de foi ils ajoutaient six règles de conduite.

« 1°. Que dans leurs Voyages ils sont obligés de guérir gratuitement les malades.

« 2°. Qu'ils devaient s'habiller conformément aux usages des Pays où ils ont à vivre.

« 3°. Qu'ils doivent tous les ans se rendre au lieu de leur Assemblée générale, ou en donner par écrit une excuse légitime.

« 4°. Que chaque Frère doit choisir une personne capable de lui succéder, lorsqu'il lui prendra envie de mourir.

« 5°. Que le mot de Rose-Croix leur doit servir de marque pour se reconnaître mutuellement.

« 6°. Que cette Confraternité doit être tenue secrète pendant cent ans.

Quelle est donc la source de tant de bizarreries et d'extravagances ? Voici ce qu'eux-mêmes en rapportent.

Un Gentilhomme Allemand, dit-on, voyageant en

1378, dans l'Arabie, y fut salué par de sages Philosophes, qui sans l'avoir jamais vu, le nommèrent par son nom, et lui dirent tout ce qui lui était arrivé. Ils lui communiquèrent même tous leurs secrets. Retourné depuis dans sa Patrie, il y fit quelques élèves, et crut, qu'après un siècle et demi de vie, il était temps de mourir. Il voulut donc bien s'y déterminer en 1484. Un de ses successeurs eut le bonheur, en 1604 de trouver et de faire ouvrir son tombeau, où l'on vit plusieurs Inscriptions fort curieuses, et d'où l'on tira un Livre écrit en lettres d'or.

Cette prétendue Société, après avoir étourdi l'Allemagne pendant dix ans, s'avisa de se faire connaître en France par une affiche, qu'ils publièrent à Paris en ces termes l'an 1623.

Nous Députés du Collège principal des Frères de la Rose-Croix, faisons séjour visible et invisible en cette Ville, par la grâce du Très-haut, vers lequel se tourne le cœur des Justes, Nous montrons et enseignons, sans Livres, ni marques, à parler toutes sortes de Langues des Pays où nous voulons être, pour tirer les hommes, nos semblables, d'erreur de mort.

Cette première affiche excita plutôt la curiosité, qu'elle ne toucha la crédulité des Français. On voulait savoir ce que c'était que ce nouveau Phénomène; on cherchait partout à s'en instruire; c'est ce qui porta les Auteurs de cette Comédie, à publier la même année, une seconde affiche en ces termes :

S'il prend envie à quelqu'un de nous voir, par curiosité seulement, il ne communiquera jamais avec nous; mais si la volonté le porte réellement et de fait de s'ins-

crire sur le Registre de notre Confraternité, nous qui jugeons des pensées, lui ferons voir la vérité de nos promesses; tellement, que nous ne mettons point le lieu de notre demeure, puisque les pensées, jointes à la volonté réelle du Lecteur, seront capables de nous faire connaître à lui et lui à nous.

Cette nouvelle affiche n'opéra pas plus que la première; on voulait des effets, et non pas des discours vagues et généraux; et comme les Français ne sont pas aussi bons que les Allemands, on ne put nous persuader toutes les merveilles, dont se vantaient ces nouveaux Apôtres; on devint même d'autant plus incrédules aux mystères de cette Confrérie, que pas un des Confrères n'osait se déclarer. Il paraissait honteux de se dire un des Frères de la Rose-Croix, aussi prenaient-ils la qualité d'Invisibles, et même d'illuminés. On eut beau faire paraître sous leurs noms des Manifestes et des Apologies, et une Confession de foi, on n'en devenait pas plus crédule à leur égard. Gabriel Naudé, quoique mauvais Écrivain, leur donna le coup mortel en 1623, ainsi il en fut peu parlé en France depuis ce temps-là; l'Allemagne même a peine aujourd'hui à s'en ressouvenir, tant elle a honte d'avoir été trompée par une illusion inventée, ou par quelque Luthérien mélancolique, ou par des railleurs, qui voulaient se jouer de la crédulité de cette sage Nation.

Mais tout invisibles qu'ils se disaient, on ne laissa pas, dit-on, d'en arrêter, qui furent condamnés, les uns à perdre la vie, et d'autres furent envoyés aux Galères. On sent bien que ces fâcheux accidents ne leur arrivèrent pas pour s'être dits Frères de la Rose-

Croix : car à ce titre on les aurait seulement enfermés comme ayant perdu le sens et la raison ; mais il y en avait quelque cause plus réelle et plus grave : c'était peut-être pour avoir attiré, par leur chant, des perles et des pierres précieuses ; talents, qui ne plaisent point aux autres hommes, et qu'on ne saurait faire approuver par les Juges.

Cependant Pierre *Mormius* s'avisa de la vouloir faire renaître en Hollande en 1630. Il se présenta même pour révéler aux États Généraux les grands secrets qu'il en avait appris ; mais on ne jugea point à propos de l'écouter. Indigné du mépris que ces sages Républicains faisaient d'un homme de son importance, il crut les mortifier, en faisant imprimer en 1630, à Leyde son Livre intitulé : *Arcana Naturæ Secretissima*, où il veut bien se contenter de réduire à trois chefs tous les grands secrets de ces Confrères ; c'étaient, disait-il ; 1°. *Le mouvement perpétuel*. 2°. *La transmutation des métaux*, et 3°. *La Médecine universelle*. Mais depuis ce temps-là cette chimère n'est plus connue que dans de vieux Livres, qui en ont été publiés, surtout en Allemagne, depuis 1613, ou si l'on veut, depuis 1609, jusqu'en 1630.

C'est trop rester sur une pareille illusion et sur des rêveries oubliées depuis plus d'un siècle, et dont on aurait quelquefois honte de parler, si ce n'était pour montrer jusqu'où l'esprit humain porte ses égarements, ou sa faiblesse.

J'ai donné, dans le troisième Volume de cet Ouvrage, la liste des Imprimés, qui sont venus à ma connaissance. Peut-être sera-t-on surpris de voir,

qu'une telle chimère ait produit un si grand nombre d'écrits.

XLVII – LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE CONTINUE DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Ce siècle continue à montrer beaucoup plus d'amateurs, que de vrais Philosophes. Cependant il ne faut pas toujours rejeter les premiers ; ils donnent quelquefois lieu à d'heureuses découvertes : ils ont des opérations, dont un Philosophe peut faire usage, pourvu que leurs Auteurs ne cherchent point à détourner des principes établis par les véritables Artistes.

C'est dans ce rang que je mets Henri Kunrath, Jean Ernest Burgrave, André Libavius, et Philippe Mullers : tous quatre étaient Allemands, et ont passé du seizième au dix-septième siècle.

Le premier de ces Écrivains, par une obscurité affectée, a prétendu se faire passer pour un grand homme. Il est vrai que trop de clarté nuit aux Auteurs de cette Science, en quoi elle est contraire à toutes les autres, où l'on ne se fait estimer que par des Ouvrages, qui présentent à l'esprit une lumière dégagée de tout nuage. Jean Ernest Burgrave a beaucoup moins écrit, mais il n'en est pas moins estimé, et travaille sur des principes raisonnables. Libavius, qui était de Halle en Saxe, où il mourut en 1616, est beaucoup plus fécond et plus clair ; et comme il accable par le nombre et la

grosseur de ses ouvrages, je ne sais si sa fécondité ne lui fait pas tort ; mais comme il était grand Paracelsiste, on peut aisément l'abandonner lorsqu'il parle de ce Médecin, ou lorsque voulant donner dans la folie de son temps, il s'avise de traiter des prétendus Confrères de la Rose-Croix. Philippe Mullers, Médecin de Fribourg-en-Brigaw, s'est bien gardé de donner dans le même excès. Son Livre des *Miracles de la Chimie* serait tout au plus la cinquantième partie des Ouvrages de Libavius ; et s'il dit vrai dans tout ce qu'il rapporte, on ne saurait trop louer sa brièveté. Les Artistes intelligents préfèrent toujours un Auteur, qui en dix pages, leur fournit dix opérations sensées, à un discoureur, qui ne leur en produit qu'une seule. On voit, par ce détail, que les Allemands ont produit seuls dans le commencement de ce siècle, comme ils font encore aujourd'hui, beaucoup plus d'Artistes, que toutes les autres Nations rassemblées. Tous, à la vérité, ne méritent pas une égale attention ; mais à ceux dont nous venons de parler, on peut joindre Michel Mayer, Crollius, Mylius, Ortelius et Poterius.

Le premier, qui était né dans le Holstein, consacra son savoir et son temps à traiter de la Science Hermétique. Ce n'est pas néanmoins qu'il ait fourni plus de lumières que ceux qui l'avaient devancé ; on peut dire que du moins il se contentait, en donnant non seulement l'historique de cette Science, mais même en y ajoutant toutes les allégories ordinaires aux Écrivains Hermétiques, qui n'ont pas trouvé de moyen plus certain de cacher leur ignorance. Il faut avouer cependant qu'entre les Auteurs de cette Philosophie, il n'y en a pas dont les Ouvrages soient plus recherchés que

ceux de Michel Mayer, dont je parle ici. On ne saurait en donner d'autres raisons, sinon qu'ils sont rares, et par conséquent peu utiles aux Artistes ; s'ils étaient nécessaires, ou s'ils en disaient plus que les autres, ils ne manqueraient pas d'être bientôt réimprimés.

Oswald Crollius, qui parut dans le même temps, se contenta de donner une Introduction à la Chimie, Livre estimé des Paracelsistes, dont il suivait les principes. Je ne le place point ici comme Adeptes, il n'en a pas eu la réputation, et je crois qu'il se contentait d'être bon Artiste. C'en est même assez, quand on peut arriver au point de la perfection : mais comme il maniait les métaux, et les minéraux avec dextérité, on peut le suivre dans ses principales opérations, dont quelques-unes ne sauraient manquer d'être utiles au vrai Philosophe.

Jean-Daniel Milius, Hessois et Médecin très habile, s'est plus étendu que Crollius. Il est vrai que sa profession lui donnait lieu d'entrer dans un détail plus savant et mieux raisonné. À la vérité il a mêlé dans l'énorme épaisseur de ses Volumes beaucoup de Médecine vulgaire avec la Science Hermétique. Mais c'est à l'Artiste à démêler ce qui lui convient pour son travail dans les opérations métalliques. Je l'ai parcouru et j'y ai trouvé du curieux. Mais comme j'y ai remarqué souvent des Traités ou des réflexions sur des maladies, dont je ne suis pas attaqué, je l'ai abandonné à ceux qui peuvent en avoir besoin, soit pour eux, soit pour les autres.

Ortelius m'a paru moins compliqué, et ce qu'il a écrit sur le Cosmopolite me semble mériter l'attention

des Artistes intelligents. On pourrait même, en l'examinant de près, et en le comparant avec l'Épilogue du Cosmopolite, deviner quel est le premier mercure des Philosophes ; car ils en admettent plusieurs dans le cours de leurs opérations. Il écrit d'une manière simple et naturelle, sans trop faire valoir ce qu'il découvre.

Michel Poterius a été d'un tout autre caractère : c'était un homme qui se donnait pour tout ce qu'il n'était pas. Il se vante, dans ses Ouvrages, de posséder les plus grandes merveilles de la nature ; qu'il était même souvent obligé de se cacher et de se séquestrer du tumulte du grand-monde, parce que tous les Princes le voulaient avoir. Mais résolu de travailler pour lui seul, il avait trop de cœur pour se mettre dans la dépendance et dans l'esclavage de qui que ce soit. Si cela était, Poterius avait donc tort de faire tant de bruit dans ses Ouvrages, et de faire continuellement son éloge, il pouvait garder le silence et travailler tranquillement. Mais on ne voit pas avec tant de secrets merveilleux, qu'il n'ait rien fait pour lui, ni pour sa famille.

XLVIII – LES FRANÇAIS CONTINUENT DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE À S'APPLIQUER À LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Ceux qui se sont le plus distingués en France, se réduisent à un petit nombre d'Artistes : on ne doit pas

néanmoins compter également sur leur travail ; tous n'ont pas eu le même savoir, ni la même sincérité.

Quoique Jean Beguin n'ait donné qu'un abrégé fort succinct de la Chimie, cependant son Ouvrage passe quelquefois plus loin que la pratique ordinaire. Begin avait voyagé dans l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, et dans les autres endroits, qui lui avaient paru dignes de son attention. Il était même souvent descendu dans les mines, non seulement pour en examiner le travail, mais encore pour voir s'il ne découvrirait pas dans la nature de la terre ce qui peut contribuer à la formation des métaux ; et il avoue, qu'il a vu couler le long des murailles de la mine une humeur onctueuse, qui peut servir à coaguler la matière sulfureuse, dont la diversité fait la différence des métaux. L'on trouve même, à la fin de son Introduction, des opérations, qui peuvent éclairer un habile Artiste.

Jean d'Espagnet, Président à Bordeaux, parut presque : en même temps que Beguin ; mais comme il avait plus de pratique dans la Science Hermétique, il se déclara plus ouvertement. Son *Arcanum Philosophiæ Hermeticæ*, quoique très succinct, part de la main d'un grand Maître : c'est le sentiment des plus habiles Philosophes : mais s'il est obscur et caché sur les premiers principes de la Science Hermétique, on doit lui savoir gré du moins de s'être expliqué plus clairement et dans un plus grand détail que les autres sur la conduite du feu extérieur, matière essentielle aux opérations du Philosophe.

Le savant Olaus Borrichius témoigne, qu'étant à Bordeaux en 1664, il y avait connu le fils de cet habile

Écrivain, qui était Conseiller au Parlement, et qui même dans un âge fort avancé, conservait le même goût que son père pour la pratique de la Science Hermétique. C'était, sans doute, pour se désennuyer des embarras que causent les chicanes du Barreau. Le savant Étranger ne put s'empêcher de faire à M. d'Espagnet deux demandes fort naturelles ; la première fut de savoir si son père avait eu le secret de la Science Hermétique : la seconde s'il était Auteur du Livre qu'on lui attribuait. M. d'Espagnet répondit, qu'il ignorait le premier ; mais que pour le second il était assuré que le petit Ouvrage du *Secret de la Philosophie Hermétique* venait de son père. Il est vrai que l'on avait jeté quelque soupçon contraire à cet aveu ; et Pierre Borel remarque lui-même, comme je le dis au troisième Volume de cet Ouvrage, qu'on l'avait attribué à un Étranger, qui n'est connu que sous le nom de Chevalier Impérial. Quoi qu'il en soit, son Traité, tout petit qu'il est, n'a pas moins de réputation que celui du *Philalèthe*. Je suis fort étonné que Morhof¹⁰¹ ait attribué l'Ouvrage du Président à Philalèthe lui-même ; il aurait pensé autrement ; s'il avait connu l'Édition de l'*Arcanum Hermeticæ Philosophiæ*, qui fut publié à Paris en 1608, et en 1623, le Philalèthe n'étant pas encore né au temps de la première.

Gabriel de Castaigne, Cordelier, et David de Planiscampi, parurent peu de temps après le Président d'Espagnet. Mais leur dessein principal, fut de prolonger la vie des hommes, par la souveraine médecine, qui se tire des métaux. C'est un objet qui ne touche pas

¹⁰¹ Georg. Morhoff. in *Epistola de Metallorum transmutatione*.

moins les hommes, que celui des richesses. On se donne beaucoup de soins pour acquérir de grands biens ; mais on serait prêt à les sacrifier bientôt à quelques siècles de vie, si l'on pouvait s'en assurer. Le Cordelier se distingua par ses talents Hermétiques, et fit quelque fortune, moins par des effets réels, que par des promesses, toujours séduisantes. Il obtint même la qualité d'Aumônier du Roi Louis XIII, ce qui, pour un Cordelier, vaut presque autant qu'un Évêché. *Planniscampi* resta dans l'état de la Chirurgie, qu'il avait embrassé. Cependant Borrichius ne disconvient pas qu'il n'ait eu de bons principes dans le procédé de la Science Hermétique, sur lesquels néanmoins il n'était pas ferme, dès qu'il s'agissait de conduire son Ouvrage à sa perfection.

Colleson, par amitié pour le Public, offrait d'enseigner le secret de la Science Hermétique ; mais une ouverture de cœur si généreuse doit toujours être suspecte, et je doute qu'il ait fait des élèves. Nuysement, Receveur du Comté de Ligni en Barrois, conserve encore le peu de réputation, qu'il s'est faite par le *Traité du Sel des Philosophes*, qu'il a fait imprimer sous son nom : on lui a fait l'honneur de le traduire en Latin ; mais ce petit Ouvrage se trouve en manuscrits dans quelques Cabinets, beaucoup plus entier que ne l'a donné ce Plagiaire : car je marque dans le troisième Volume, que Nuysement n'en est pas reconnu pour le véritable Auteur. Mais apparemment il crut, en le faisant imprimer, que son manuscrit était unique, en quoi il s'est trompé.

Si ce n'étaient les Romans dans lesquels le Sieur de Gerzan a inféré le peu qu'il savait de la Science Her-

métique, à peine serait-il, connu, tant il est négligé par les Artistes. Joseph du Chesne de la Violette n'est pas aussi oublié que Gerzan ; mais il n'a qu'une réputation fort équivoque. On n'aime point, dans cette matière, des gens à secrets particuliers, tels que les a publiés du Chesne ; on demande un ordre général de conduite et un système formé, qui mène, aux grandes opérations.

Jean-Baptiste Van-Helmont a eu la tête assez dérangée pour figurer avec tous ceux dont il a été parlé ; mais il reconnaît lui-même que s'étant uniquement appliqué, à suivre les chimères de Paracelse, il n'a pas su néanmoins le secret de la Science Hermétique, quoiqu'il ait fait la transmutation, comme nous le marquerons ci-après ; on sait qu'il était né à Bruxelles l'an 1577, d'une famille noble, qui eut du chagrin de lui voir prendre le parti de la Médecine ; il est vrai, qu'avec un génie aussi supérieur, il aurait pu briller dans le parti de la Robe, plus estimé dans les Pays-Bas, que celui de la Médecine, quoique cette Science ne déroge pas. Mais il se jeta peu dans la pratique, il ne s'occupa que de la Chimie pendant près de 40 ans. L'Empereur Rodolphe II, et l'Électeur de Cologne, qui tous deux aimaient cette Science, le voulurent attirer à leur Cour, mais il refusa leurs offres et les avantages dont ils étaient accompagnés ; il aima mieux vivre dans le laboratoire qu'il avait à Vilvorde, près de Bruxelles, que de respirer l'air de Cour, incompatible avec la Philosophie, et il y mourut le 30 décembre 1644.

Je n'ai point marqué les temps précis, où vivaient tous les Artistes, dont je viens de parler. On doit, pour

le savoir, consulter la Chronologie, qui est à la fin de ce Volume : elle est destinée à marquer les années où ils ont paru, et quelquefois même celles où ils sont morts.

XLIX – LES ANGLAIS S'APPLIQUENT SOLIDEMENT À LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Les Anglais ont produit moins d'Artistes que les autres Nations ; mais il s'en trouve quelques-uns, qui ont plus de réalité et de solidité que les autres.

Jean de Thornburg, Évêque de Worchester, s'y appliqua ; mais il reconnaît lui-même, qu'il n'est point arrivé au but de la Philosophie ; cependant son amour pour cette Science lui fait désirer que le Roi Jacques daigne la favoriser, et qu'il est persuadé que les vrais Artistes, qui travaillaient alors secrètement, se feraient un plaisir de se découvrir et de bénéficier la Patrie ; mais ces souhaits et ces exhortations n'opérèrent rien de réel ; car non seulement le Roi ne fit pas cette démarche ; mais quand il l'aurait faite, les Artistes étaient trop sages pour se déclarer à ce Prince.

Samuel Northon s'y appliqua également peu de temps après Thornburg ; mais a-t-il réussi ? c'est ce qu'on ignore : on sait seulement qu'il a écrit sur cette Science avec assez de détail.

Ces Auteurs n'ont pas eu une grande réputation, mais il s'en trouve un qui fut plus connu, non pas en qualité d'Artiste, mais du moins comme possesseur de la poudre. Cet homme est Butler, dont la pierre, qui porte son nom, a fait assez de bruit. Il vivait sous les Règnes de Jacques I^{er} et de Charles I^{er} Rois d'Angleterre. On ne le connaît pas, à la vérité, comme un Artiste, mais seulement comme voleur de la poudre, avec laquelle il faisait des projections.

Voici ce qu'on en rapporte.

Butler était un Gentilhomme Irlandais, qui dans sa jeunesse, eut envie de voyager sur mer ; il n'alla pas loin sans être pris par des Corsaires, qui le vendirent à un de ces petits Tyrans, dont l'Afrique ne manque pas plus que de monstres. C'était un Arabe curieux et savant dans la Science Hermétique. Il employait Butler aux travaux les plus difficiles de son laboratoire. Ce dernier, qui avait de la pénétration, sentit bien l'importance des opérations qu'il faisait ; cependant il ne découvrit pas le secret de son Maître ; tout ce qu'il put faire fut seulement de remarquer l'endroit où le Philosophe enfermait sa poudre ; mais avant que d'en faire le vol, il traite de sa rançon avec un Négociant de son Pays. Dès qu'il en est certain, il enlève furtivement la boîte, où son Maître avait mis son trésor ; et dès qu'il est racheté, il part avec le Marchand, qui l'avait retiré de captivité.

À peine Butler est arrivé en Angleterre, qu'il eut l'imprudence de faire la projection devant quelques personnes. Il n'en fallut pas davantage pour lui donner la réputation de grand Philosophe. On commença

dès lors à lui faire la cour sur ce bruit, qui se divulgua par sa famille, un Médecin, qui était aussi Irlandais, se détache de son Pays pour se mettre auprès de ce prétendu Philosophe, en qualité de domestique ; mais seulement, comme on le juge bien, pour participer à son secret. Butler, devenu circonspect, ne faisait plus sa projection qu'en secret, ainsi le Médecin ne pouvait rien pénétrer dans le travail de son Compatriote. Butler ayant besoin de mercure et de plomb, ordonne à ce faux domestique d'en aller acheter à la Ville.

Celui-ci, au lieu de s'y rendre convient avec l'Hôte de Butler de le laisser entrer dans une chambre voisine de celle de son Maître, où il avait pratiqué quelques trous, par lesquels il pouvait découvrir tout ce que faisait Butler ; il vit donc qu'il préparait un fourneau et du feu, dans lequel il mettait un creuset avec du mercure et du plomb, sur quoi il faisait la projection avec une poudre rouge, tirée d'une boîte, qu'il avait soin de cacher sous un des carreaux de la chambre ; mais plus le Médecin redoublait d'attention, moins il prenait garde que le mouvement et le poids de son corps allaient faire tomber les chaises, qu'il avait mises l'une sur l'autre, pour être à une certaine élévation. Tout croula donc avec un bruit épouvantable ; Butler découvrit la supercherie de ce feint domestique, et peu s'en fallut qu'il ne lui passât son épée au travers du corps.

Mais le Médecin, désespéré de n'avoir pu découvrir le secret de son prétendu Maître, l'alla dénoncer comme Faux Monnayeur. Butler est arrêté, on fait la visite chez lui ; et malgré une exacte perquisition, l'on n'y trouve aucun des instruments propres à la fausse

monnaie, mais seulement 80 marcs d'or, ainsi Butler fut mis en liberté ; néanmoins craignant toujours pour sa liberté dans un des Pays des plus libres de l'Europe, il prend la résolution de passer en Espagne pour y trouver un asile ; mais une retraite éternelle l'attendait ailleurs ; il périt sur mer avec tous ses lingots ; et peu de temps après, le Médecin s'étant mêlé dans une conspiration, fut pendu. Ainsi tous deux reçurent leur salaire ; Butler de son vol, et le Médecin de sa trahison et de ses odieuses manœuvres.

L – EYRENÉE PHILALÈTHE

L'Angleterre n'a pas encore produit en ce genre d'homme plus extraordinaire que le célèbre Anonyme, qui se faisait appeler *Eyrenée Philalèthe*, son nom, sa personne, sa vie, ses ouvrages, tout est chez lui un paradoxe indéchiffrable. Ce que l'on peut en savoir est cependant qu'il est né en Angleterre l'an 1612, puisqu'en 1645, qu'il écrivit son Livre principal, il n'avait pas plus de 33 ans ; mais dans quelle Ville et dans quelle Province, c'est ce qu'on ignore. Il fut néanmoins transporté, et vraisemblablement assez jeune, dans l'Amérique Anglaise. C'est ce que marque l'Édition que Daniel Elzevir, Libraire d'Amsterdam, fit paraître en 1668, de son petit *Traité des Expériences sur la préparation du Mercure Philosophique*, et l'on croit qu'il se nommait Thomas de Vagan.

Quelques Anglais néanmoins sont persuadés que cet Artiste célèbre était né en France, et que la plupart de ses Ouvrages, à l'exception de son *Introitus* ont été écrits en Français. Mais ce qui décide pour la véritable Patrie du Philalèthe, est que Georges Starkey, qui était Apothicaire dans l'Amérique Anglaise, étant retourné en Angleterre, a marqué plus d'une fois, qu'il avait connu le Philalèthe en Amérique, que ce Philosophe venait très familièrement dans son Laboratoire, où il faisait quelquefois la transmutation des métaux imparfaits en or, et que plusieurs fois il a donné de ce même or à Starkey ; mais Philalèthe, qui était un homme rangé et de bonnes mœurs, s'apercevant que l'Apothicaire consommait en débauches ce qu'il lui donnait, s'éloigna de lui et ne le vit plus.

L'on sait que les Français, qui vont en Amérique, ne sont pas fort curieux de rester dans les Villes ou dans les Provinces, qui appartiennent aux Anglais ; comme les Anglais, toujours jaloux des autres Nations, ne seraient pas contents de les y voir demeurer longtemps ; et Michel Faustius assure, qu'étant lui-même en Angleterre, il a connu des Anglais, qui avaient été en commerce de Lettres avec Philalèthe. Le savant M. Boyle, l'un des plus grands Philosophes que l'Angleterre ait produit, et pour le dire en un mot, l'honneur de sa Patrie, pour le savoir et la probité, était en des relations intimes avec cet habile Artiste. On a su même qu'il avait quitté l'Angleterre, et qu'il s'était retiré en France, où il vivait d'une manière si cachée, qu'il ne s'y faisait connaître qu'à des amis de confiance. L'on a cru même, que voyageant en divers Pays, c'est lui qui donna de la poudre au célèbre M.

Helvétius, avec laquelle ce dernier fit la transmutation du plomb en or.

Mais avant ce temps-là, et même avant l'an 1645, la Philosophie avait exposé le Philalèthe à plusieurs dangers, et il ne saurait s'empêcher de gémir sur la fatale situation où il se trouvait, errant et fugitif, comme s'il avait été chargé de la malédiction de Caïn. Il était contraint d'aller de Royaume en Royaume, sans avoir aucune demeure fixe, osant à peine prendre soin de sa famille, possédant tout, et se voyant obligé de se contenter de peu. Il ne goûtait le bonheur qu'en idée. Il est vrai qu'il ne devait attribuer une si triste destinée qu'aux imprudences qu'il avait commises de guérir subitement des malades par son Élixir, de faire la projection devant des amis infidèles, ou même de vendre lui-même de grosses parties d'or et d'argent.

Le Philalèthe, qui nous apprend tous ces faits, nous marque aussi que se présentant déguisé en Marchand, pour vendre à un Orfèvre douze cents marcs d'argent très pur ; on lui dit que cet argent était de Chimie, et non pas de mines, qu'on le reconnaissait à son titre, qui n'était celui d'aucune Nation. La crainte d'être arrêté l'obligea de s'évader, sans avoir jamais osé réclamer ni l'argent, ni sa valeur. Tant de périls courus de côté et d'autre le rendirent plus circonspect, et l'obligèrent enfin de se tenir caché, et l'on n'a jamais su ni le lieu de sa retraite, ni le temps de sa mort.

Mais comme je me propose de faire connaître cet Artiste autant qu'il est en moi, je ne puis disconvenir qu'il n'ait eu des mœurs, il paraît même assez bon Chrétien ; mais j'ignore de quelle Communion. Par

son Livre, on voit que c'était une espèce¹⁰² d'illuminé, ou d'enthousiaste, qui avait dans l'esprit quelque teinture des idées qu'Antoinette de Bourignon fit depuis paraître en Hollande. *L'Artiste Élie était déjà né*, à ce qu'il prétendait, *et l'on dit des choses admirables de la Cité de Dieu*, ce sont ses paroles. Mais dans quelle extase n'entre-t-il point, lorsqu'il dit¹⁰³ que les places de la nouvelle Jérusalem seront pavées d'or, que des perles et des pierres précieuses fermeront ses portes, et que l'Arbre de vie, placé au milieu du Paradis, rendra, par ses feuilles, la santé à tout le genre humain; Croyez-moi, continua-t-il, jeunes hommes, et vous vieillards, le temps va bientôt paraître, je ne le dis point par une imagination vainement échauffée, mais je vois en esprit, que tous tant que nous sommes, allons nous rassembler des quatre coins du Monde; alors nous ne craignons plus les embûches que l'on a dressées contre notre vie, et nous rendrons grâce à Dieu Notre Seigneur.

Mais il paraît que cet Adepté avait une forte inclination pour le peuple Juif, son zèle ne les regarde pas moins que les Chrétiens; c'est une affection de tendresse, sur laquelle il se déclare en plusieurs endroits de ses Ouvrages; un sage Rabbín ne leur en témoignerait pas davantage.

Nous devons à la solitude, où le Philalèthe se vit contraint de vivre, les Ouvrages qu'il a publiés sur la Science Hermétique, son *Introïtus Apertus*, que je donne dans le second Volume, en est constamment

¹⁰² Introïtus apertus, Ch. 13. n° 28.

¹⁰³ Introïtus apertus, Chap. XIII.

le plus estimé et le plus systématique, à l'exception de la première matière, on y trouve tout le procédé de la pratique de cette Philosophie ; ce qu'il déguise se découvre aisément par la description qu'il en fait, quoiqu'il ne le nomme pas. Aussi ce Livre a eu une si grande réputation, qu'il y en a déjà eu grand nombre d'Éditions. On verra, dans la préface du second volume, ce que je pense du traité du même auteur, que j'y ai joint, et je rapporte tous les titres des autres dans le troisième Volume.

LI – SUITE DES ARTISTES ALLEMANDS DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Les Allemands vantent, avec raison, beaucoup d'habiles Philosophes qu'ils ont produits, tels sont Glauber, Becherus, Kunkel et Georges Sthal.

Rodolphe Glauber ne fut pas seulement un Artiste célèbre, il fut encore un Écrivain très fertile, occupé continuellement des opérations de son Laboratoire, on doit être surpris du nombre considérable de Livres, qu'il a publiés sur la Chimie. Il vivait à Amsterdam au milieu du dix-septième siècle, où il s'était retiré, et y avait levé une École publique de la Science Hermétique. Je n'ai pas recherché le temps de sa mort ; mais de la manière dont en parle le Févre dans son *Traité de Chimie*, il semble qu'il vivait encore en 1669. Nous lui avons l'obligation du sel qui porte son nom, qui se

fait néanmoins de différentes manières, et qui peut même avoir d'autres avantages que ceux qu'en tire la Médecine.

Jean-Joachim Becherus, né à Spire, a moins écrit que Glauber ; mais il n'a pas eu moins de réputation, non seulement il eut une grande connaissance des principes de la Science Hermétique, mais même de l'Histoire Naturelle. Son but n'était pas la transmutation des métaux, il n'aurait pas été fâché néanmoins de la trouver ; et comme il était persuadé qu'il y a de l'or dans les cailloux et dans beaucoup de sables, plus ou moins cependant, selon la nature des terres, il en fit les épreuves, et en tira plusieurs fois. Le profit ne consistant que dans la vaste étendue d'un travail, dont la dépense surpasse les forces d'un particulier, il s'adressa inutilement à plusieurs Princes, il parcourut l'Allemagne, et alla même à Vienne et à La Haye, soit pour se faire écouter par l'Empereur Léopold, soit pour engager les États Généraux de Hollande à entreprendre cette grande opération sur les essais qu'il en produisait, et qu'il offrait de réitérer. Mais les Princes et les Républiques veulent de l'or et de l'argent tout fait, et non pas de l'or à faire ; on ne compte que sur un objet présent aux yeux, et non pas sur des richesses, qu'il faut chercher avec beaucoup de peine jusque dans les matières les plus dures, au risque souvent de n'y rien trouver. On m'a cependant assuré qu'à l'Arsenal de Venise on travaille à quelques opérations pareilles, qui produisent de l'or ; mais quelque peu qu'on en tire ; c'est toujours un bien, puisque c'est mettre dans l'État une espèce nouvelle, qui n'y était pas.

Becher, éconduit de toutes parts, se borna donc à son Laboratoire, et à des expériences, dont quelques-unes sont utiles, et les autres seulement curieuses ; c'est à ses travaux que nous sommes redevables de plusieurs Ouvrages de conséquence, surtout de sa *Physique Souterraine*, dont nous n'avons d'imprimé que la première Partie. La seconde se trouve à Prague, dans le Cabinet du Souverain. Ce serait un avantage pour la Science Hermétique, si l'on pouvait en avoir communication. Cette première Partie a eu une estime si générale, qu'après plusieurs Éditions, le savant M. Sthal, très capable de produire par lui-même d'excellents Ouvrages, s'est fait honneur de la décorer d'un Commentaire, imprimé en 1702, et qui même est assez rare. On parlait de publier en Allemagne le Recueil de tous les Ouvrages de Becher, et j'ignore ce qui a fait manquer ce projet, qui aurait eu son utilité.

Jean Kunhel, qui vivait dans le même temps que Becher, s'est acquis et conserve encore une tout autre réputation, que les Artistes précédents. On croit même, que s'il n'a pas eu le secret de la Science Hermétique, il a su néanmoins des préparations utiles, qui en approchent ; et par son savoir il se fit rechercher de plusieurs grands Princes. Telle est la folie des hommes, que le plus médiocre sujet peut quelquefois avoir une cour nombreuse, dès qu'on le croit en état de donner du bien ou des richesses. Ce n'est que depuis peu que nous connaissons en France le Phosphore de Kunkel, et nous en avons l'obligation à M. Hellot, l'un de nos plus habiles Chimistes, et l'un

des plus illustres Membres de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Georges Ernest Sthal approche un peu plus de nos jours, et passe avec raison pour un des Pères de la Chimie, qui lui doit même une partie de son lustre. La dissolution de l'or par l'Éthiops, fait avec le soufre et le sel de Tartre, est une des opérations les plus curieuses, et qui peut même influer dans la Science Hermétique. Ses Ouvrages, qui sont très connus en France, n'y sont pas moins estimés qu'en Allemagne.

Qu'on ne soit pas surpris de ne pas voir ici parmi les grands Maîtres Jacob Boehm, dont nous avons plusieurs Ouvrages ; cet Auteur est si obscur et si allégorique, que je me suis repenti de l'avoir lu, croyant y trouver de grandes opérations. Joignez à son obscurité le principe qu'il avait, que le Mercure Philosophique n'était autre que les immondices et la boue des rues. Georges Morhoffe s'est contenté de donner de l'historique ; Jacques Tollius, Littérateur Hollandais, qui ne laisse pas d'avoir travaillé, rejette tous les procédés des Artistes, pour s'en faire de particuliers ; Benzius n'a rien qui le distingue des autres Philosophes ; le célèbre M. Boyle a pratiqué une Chimie trop sage et trop raisonnable, pour être mis avec un si grand nombre de fous, ou de gens si extraordinaires. Junken donne de bons principes, qu'il faut savoir continuer ; Wedelius a une réputation très étendue dans tous les genres. Barchuysen a pensé sagement en quelques occasions ; mais il n'avait pas le principe essentiel pour travailler utilement ; les connaissances de M. Boerhave ont été plus profondes, il a même donné de bonnes préparations, dont il n'a pas

su, ou dont il n'a pas voulu découvrir toutes les suites et l'utilité essentielle. M. Pott est savant ; mais il paraît avoir plus donné du côté des minéraux, que des métaux ; cependant il peut être d'une grande utilité.

LII – OLAÛS BORRICHIUS

Cet illustre Danois ne s'est pas moins distingué par la Chimie, que par ses autres talents dans la Littérature. Il était né en 1626, dans le Diocèse de Ripen, l'un des six du Danemark, où son père était Ministre Prédicant. Étant sorti du cours ordinaire des premières Études, qu'il ne finit qu'en 1650, il se livra tout entier à la Médecine : les connaissances qu'il y acquit ne lui furent pas inutiles dans la peste, qui ravagea Copenhague ; et quoique ses bonnes mœurs et une conduite sage et réglée lui eussent mérité la protection de plusieurs personnes en place, il ne refusa pas cependant, pour l'augmenter encore, d'entrer chez M. de Gersdorf, premier Ministre d'État du Roi, de Danemark, en qualité de Précepteur de ses enfants, après quoi il fut désigné Professeur en Philologie, en Poésie, en Chimie, et en Botanique dans l'Académie de Copenhague.

Cependant comme Borrichius avait toujours eu dessein de voyager dans l'Europe ; il partit de la Capitale du Royaume au mois de novembre 1660, et prit sa route par Hambourg, où il vit les plus habiles

Médecins ; de-là il se rendit en Hollande, où les fils de M. de Gerstorf le vinrent joindre, d'où après avoir visité le reste des Pays-Bas, l'Angleterre et la France, il passa jusqu'à Rome, où il resta près de six mois, depuis le mois d'Octobre 1665, jusqu'à la fin de mars 1666, et dans tous ces endroits, non seulement il cherchait à profiter de la connaissance des Savants, mais il s'informait toujours de ceux qui avaient brillé dans la Science Hermétique ; ce fut un goût qu'il perfectionna même dans la suite.

Cependant ses Emplois le rappelaient dans sa Patrie ; il y retourna donc sur la fin de cette année, et s'y appliqua à la Médecine, à la Chimie, et aux autres Sciences. Son goût pour la Philosophie l'empêcha de se marier. Il ne refusa pas néanmoins les marques d'honneur, dont on le combla, en le faisant Conseiller du Conseil suprême de Justice, et Conseiller de la Chancellerie du Royaume. La première en 1686, et la seconde en 1689. Il ne jouit pas longtemps de ses dignités. Il fut attaqué de la pierre, et en souffrit la taille avec beaucoup de résolution ; mais son courage ne le sauva point, il en mourut le 3 octobre 1690.

On assure, que s'il n'avait pas le secret de la Science Hermétique, du moins avait-il quelques préparations particulières, par le moyen desquelles il acquit plus de richesses, qu'on ne peut en obtenir ordinairement par les Sciences. Mais il en fit un usage digne de sa probité et de son amour pour les pauvres. Né sans bien, on ne laissa pas de trouver dans sa succession une belle et magnifique maison, des effets mobiliers, sa Bibliothèque et son Laboratoire, avec près de 80 mille, écus, dont 50 mille furent légués à ses parents,

et plus de 26 mille destinés pour entretenir et faire subsister de pauvres Écoliers ; sa magnifique maison fut laissée pour loger ces derniers. Il voulut que sa Bibliothèque, qui est très considérable, aussi bien que son Laboratoire, y restassent pour leur usage.

M. Bayle, qui parle de quelques-uns de ses Ouvrages, ne dit rien du *Conspectus autorum Chimicorum*, où il fait passer en revue les plus considérables Chimistes, dont il porte des jugements très solides. J'ai fait usage de sa Dissertation Latine sur l'origine et le progrès de la Chimie, imprimée en 1668, et j'ai parlé de ses Traités Philosophiques dans le troisième Volume de cet Ouvrage. On trouve encore plusieurs Dissertations fort curieuses qu'il a fait imprimer dans les *Éphémérides* d'Allemagne. Je suis surpris, qu'étant à Copenhague dans le temps même que le Cavalier Borri y résidait, il n'a cependant rien dit de cet Aventurier, lui qui a parlé d'Harprecht, de Datremont, et de quelques autres moins célèbres. Serait-ce mépris pour la Cour, ou mépris pour le Personnage ?

LIII — JOSEPH-FRANÇOIS BORRI

Si les Philosophes dont je viens de parler eurent quelques rayons de sagesse, celui qui va paraître n'en eut dans toute sa vie aucune lueur, ce fut une folie continuelle, avec des redoublements si violents, qu'enfin il en périt misérablement.

Joseph-François Borri, c'est celui dont je parle, était de Milan, où il naquit en 1616. Son père le Seigneur Branda-Borri, bon Gentilhomme, à ce qu'on assure, d'autres disent Médecin de cette grande Ville, le forma d'abord aux premières Études, et lorsqu'il fut temps de lui donner la connaissance des Langues, et de l'introduire dans les Sciences Préliminaires, il fut envoyé à Rome au Séminaire des Jésuites. Là Borri se signala de deux manières, non seulement par une mémoire prodigieuse, mais encore par un caractère inquiet et turbulent, qui le portait à faire de continuelles séditions. Il y en eut même une si violente et si opiniâtre, que barricadé pendant trois jours avec de pareils mutins, il fallut faire venir le Barigel ; c'est-à-dire, le Grand Prévôt, pour le mettre à la raison.

Borri sortit du Séminaire, et s'attacha à la Cour de Rome ; mais de manière, que ses emplois ne l'empêchèrent pas de s'adonner à la Chimie, et vraisemblablement à la Médecine. Oubliant tout à coup les principes d'éducation, qu'il avait reçus, il s'abandonna à son mauvais tempérament ; c'est-à-dire, aux débauches les plus outrées ; mais comme il fallait se fixer à quelque emploi pour vivre, il fut reçu comme Secrétaire en 1653, chez le Marquis Mirogli, Résident de l'Archiduc d'Innsbruck à Rome, où il resta quelques années. Ce Poste fait voir qu'il n'avait pas huit mille écus de revenu des biens paternels, comme le prétend l'Auteur des Lettres, qui servent de supplément au voyage du Docteur Burnet en Italie. Avec un bien aussi considérable on ne se met pas en servitude chez un aussi médiocre Ministre, que le Résident d'un Archiduc à Rome ; Borri surtout qui

avait de la vanité et qui aimait à briller et à figurer, l'aurait encore moins fait qu'un autre. Il ne laissa pas de continuer dans ses mêmes dérèglements ; et poursuivi par la Justice, il fut obligé, pour en éviter la rigueur, de se réfugier dans une Église. Néanmoins il parut tout à coup changer de conduite ; mais d'un dérangement de cœur, il ne fit que tomber dans un dérangement d'esprit, et contrefit le dévot ; je veux dire de ces dévots à visions et à imaginations chimériques ; il feignit même quelques révélations, qu'il ne découvrait qu'à ses confidants. Cependant il se cachait assez pour que ses imaginations ne transpirassent pas sur la fin du Pontificat d'Innocent X. Mais Alexandre VII, qui monta sur le S. Siège en renouvela la rigueur des Lois et de la Police Ecclésiastique contre toutes les nouveautés ; Borri, qui avait des vues extraordinaires, sentit bien que les conjonctures ne lui seraient pas favorables. Il prit donc le parti de quitter Rome ; il se rendit la même année auprès de l'Archiduc à Innsbruck. Ce Théâtre lui convenait encore moins que celui de Rome, qui était beaucoup plus vaste, et ses inquiétudes ne lui permettant pas d'y rester longtemps, il s'en revint à Milan en 1656.

Son air de dévotion ne laissa pas de continuer dans cette grande Ville, il s'y fit même une sorte de réputation ; mais peu content des tromperies trop ordinaires aux dévots de son caractère, dès qu'il eut acquis quelque autorité, il exigea de ses disciples un secret inviolable ; et par l'inspiration, disait-il, de son Ange, il les obligea de faire certains vœux ; le plus important pour lui était celui de la pauvreté ; par-là il se faisait consigner l'argent que chacun avait. Un

autre vœu était un zèle ardent pour étendre le règne de Dieu. Alors il ne devait plus y avoir qu'un troupeau, dont Borri allait être le Capitaine Général, en quoi il serait aidé par l'Archange S. Michel, qui avait déjà pris poste dans son cœur. Par grâce néanmoins il voulait bien accorder au Pape le premier poste d'honneur, en l'établissant l'unique Berger de ce Troupeau, prêt à le sacrifier cependant, s'il ne portait pas sur son front le signe, ou le sceau essentiel de sa nouvelle Communion ; et pour marque de l'autorité qui lui était confiée, il se vantait d'avoir déjà reçu du Ciel une épée, sur la garde de laquelle on voyait l'image des sept Intelligences. « Quiconque refusera, disait-il, d'entrer dans cette unique Bergerie ; sera détruit par les armées Papales, dont Dieu m'a prédestiné pour être le Général. Je suis assuré que rien ne leur manquera : j'achèverai bientôt mes travaux Chimiques, par l'heureuse production de la Pierre Philosophale, et par ce moyen j'aurai autant d'or qu'il en faudra. Je suis assuré du secours des Anges, et particulièrement de l'Archange S. Michel. Lorsque je commençai de marcher dans la vie spirituelle, j'eus une vision de nuit, accompagnée d'une voix Angélique, qui m'assura que je deviendrais Prophète. Le signe, qui m'en fut donné, fut une palme, qui m'apparut tout entourée des lumières du Paradis. » Il se vanta même que les Anges venaient par troupes lui révéler les secrets célestes.

Cet aventurier ne s'en tint point à ces premières chimères, il les poussa jusqu'à vouloir faire un système de Religion ; il enseignait entre autres choses, « Que la sainte Vierge était une véritable Déesse,

et proprement le Saint-Esprit incarné ; car il disait qu'elle était née de sainte Anne, comme Jésus-Christ était né d'elle. Il l'appelait la Fille unique de Dieu, conçue par inspiration, ce qu'il faisait ajouter à la Messe lorsque les Prêtres, ses Sectateurs, la célébraient. Il disait, qu'elle était présente, quant à son humanité, au Sacrement de l'Eucharistie, et alléguait certains passages de l'Écriture, pour soutenir ses dogmes. » Il s'avisa même de dicter à ses disciples un Traité sur son Système.

Ce Système fut mis par écrit ; mais l'Inquisition, toujours attentive aux nouveautés de Doctrine, eut connaissance des Assemblées nocturnes de ces nouveaux Illuminés ; elle fit des recherches ; quelques-uns de ses disciples furent arrêtés, et ils chargèrent leur Maître, qui prit le parti de se retirer furtivement ; mais avant que de le faire il déposa ses écrits dans un Monastère de Religieuses. Ils ne tardèrent pas de tomber entre les mains des Inquisiteurs, et l'on y vit, que comme le Fils de Dieu, par un principe d'ambition, et pour devenir égal à son Père, le poussait à créer des êtres ; que la chute de Lucifer était venue du refus qu'il avait fait d'adorer en idée Jésus-Christ et la sainte Vierge ; que les Anges, qui adhérèrent à Lucifer, non par délibération, mais par désir seulement, sont demeurés dans les airs ; que Dieu se servit du ministère des Anges rebelles pour la création des éléments et des animaux, que l'âme des bêtes est une production, ou plutôt une émanation de la substance des mauvais Anges, c'est pourquoi elle est mortelle ; que la sainte Vierge était sortie conseillée du sein de la nature Divine, et qu'autrement elle n'aurait pu

devenir l'Épouse du Saint-Esprit, à cause de la disproportion des natures.

Le dessein de ce nouveau Mahomet était d'augmenter le nombre de ses Sectateurs, jusqu'à pouvoir paraître publiquement en armes dans la grande Place de Milan. Là il devait représenter éloquemment les abus du Gouvernement Ecclésiastique, et du Gouvernement Civil, animer le peuple à la liberté, et s'assurer ainsi de la Ville et du reste du Milanais, puis pousser ses conquêtes le mieux qu'il pourrait. Mais tous ses vastes desseins avortèrent par l'emprisonnement de quelques-uns de ses disciples. Il ne manqua pas de se sauver dès qu'il sut cette première démarche de l'Inquisition, et n'eut garde de comparaître aux ajournements de ce redoutable Tribunal.

Son Procès fut donc commencé en 1659, et l'année d'après il fut condamné comme hérétique, et son portrait fut brûlé à Rome par la main du bourreau au commencement de l'année 1661. Borri s'avisa de faire quelques railleries sur les procédures de l'Inquisition, parce qu'il était en pays libre ; mais malgré toutes ses précautions, il se vit depuis contraint de tenir un autre langage. On a cru que dans sa fuite il avait tourné vers Innsbruck ; mais il est plus vraisemblable de croire, qu'au lieu de passer par le Tyrol, Pays Catholique, il avait pris le côté de la Suisse, d'où il se rendit à Strasbourg en 1661.

Cette Ville, quoique grande, ne convenait point à Borri. On eut beau l'y traiter favorablement, soit comme un homme persécuté par l'Inquisition, soit comme un grand Chimiste, qualité que l'avidité des

Allemands ne manque pas de respecter ; il sentit bien que ce n'était pas un Pays de ressource ; il en partit donc et arriva en Hollande la même année. Les richesses et le tumulte d'Amsterdam l'engagèrent à s'y fixer. D'abord il fit beaucoup de bruit ; et quoiqu'il parût en grand équipage, il ne laissa pas de se donner pour le Médecin universel de toutes les maladies ; il s'y fit traiter d'Excellence, titre qu'on accorde aisément en Hollande, pourvu que l'on y dépense beaucoup d'argent ; on y donnerait même au besoin celui d'Altesse ; il ne s'agit que du plus ou moins de faste. Sa réputation y monta fort haut ; on le regardait comme une espèce de prodige, par les cures extraordinaires qu'il faisait ; mais comme la Médecine ne saurait tout guérir, il commença peu à peu à tomber.

Monconis, qui voyageait en Hollande, le vit en 1663, à La Haye, et depuis à Amsterdam. Ils s'entretenrent assez particulièrement de diverses matières de Chimie ; mais Monconis en faisait peu de cas, et l'aventurier Borri paraissait déjà sur le déclin ; il avait cependant un Écuyer ; je veux dire de ces Écuyers, qui s'estiment autant que leurs Maîtres, et qui applaudissent en public à tout ce qu'ils disent, qui les préviennent même souvent, pour leur épargner la peine de faire leur éloge : ce sont de ces Écuyers, qui partagent avec le Maître les avantages des Intrigues, parce qu'ils portent la plus grande partie de la peine.

Borri prévint le moment de sa décadence ; et pour ne rester pas les mains vides, il emprunta de bonne heure plusieurs pierreries, et une somme considérable d'argent ; et dès qu'il se crut suffisamment muni, il quitta nuitamment la Ville d'Amsterdam.

D'abord il se retira à Hambourg et comme il pouvait y être arrêté par les liaisons intimes de commerce et d'intérêt, qui sont entre ces deux Villes¹⁰⁴ il tira du côté de la Cour de Danemark, qui parut à Borri un Théâtre convenable. Il alla donc à Copenhague, où il trouva moyen de se faire présenter au Roi ; c'était Frédéric III, auquel il persuada de faire travailler à la recherche de la Pierre Philosophale. Tout fut mis en mouvement pour obtenir ce précieux trésor ; ce n'est pas que Borri fût persuadé qu'il la trouverait ; mais il avait besoin de cet appât, pour subsister dans un Pays étranger.

Soit néanmoins que les dépenses que l'on faisait faire au Roi parussent excessives pour un objet aussi chimérique, soit la confiance que le Roi accordait trop aveuglément à un aventurier, au préjudice de ses plus affidés Ministres, il devint odieux à tous les Seigneurs ; mais il n'y avait point de remède, le Roi trouvait un homme qui lui promettait un nouveau Pérou, il s'y attachait, et voulait se l'attacher, de peur

¹⁰⁴ M. Bayle, à l'article de Borri, témoigne, qu'en arrivant à Hambourg, cet aventurier chercha un appui dans la Reine Christine de Suède, qui était alors, disait-il, en cette Ville. La Pierre Philosophale, prétexte ordinaire des gens de son espèce, lui servit de motif pour implorer la protection de cette Princesse. Mais je crois qu'il y a faute dans le Narré de M. Bayle. Borri ne quitta la Hollande qu'en 1664, et la Reine de Suède, qui avait abandonné le Nord dès l'an 1654, aussitôt après son abdication, était à Rome en 1656. Elle se rendit en France en 1658, d'où après l'horrible aventure du Marquis Monaldeschi, qu'elle fit poignarder dans la Galerie de Fontainebleau, elle fut obligée de quitter la France. Elle retourna en Italie ; ainsi je ne vois pas qu'elle fut à Hambourg en 1664.

que d'autres n'en profitassent. Borri, qui d'ailleurs n'était pas ignorant dans la Médecine, prétendit soutenir l'estime que le Roi avait pour lui, en donnant des preuves de son habileté ; il publia donc en 1669, quelques Dissertations¹⁰⁵ qui furent assez applaudies.

Mais Frédéric mourut en 1670, avant que de trouver ce qu'il désirait si ardemment, et qu'on lui avait promis avec tant d'assurance, Borri, qui craignait quelque sinistre aventure, quitta subitement le Danemark, et passa en Saxe ; il y resta peu, et résolut d'aller en Turquie ; il se rendit donc en Hongrie ; mais il fut arrêté sur la frontière, soupçonné d'être complice de la conspiration des Comtes Nadasdi, Serini et Frangipani, que l'on venait de découvrir (en 1670) apparemment que l'Étoile, qui avait, disait-il, accoutumé de paraître devant lui, lorsqu'un malheur devoir lui arriver, s'était absentée ce jour-là.

On en écrivit donc à l'Empereur Léopold, en lui marquant le nom de cet Étranger ; mais la Providence, qui ne laisse pas impunis des égarements aussi grands que ceux de Borri, permit que la Lettre arrivât dans le moment que le Nonce de Sa Sainteté était à l'Audience de ce Prince. Au seul nom de Joseph-François Borri, il ne put s'empêcher, suivant le devoir de son ministère, de le réclamer au nom du Pape. On conduisit donc Borri à Vienne, d'où on le fit transporter à Rome. Il y fut condamné à faire amende honorable sur la fin d'Octobre 1672. Je ne marque

¹⁰⁵ De ortu Cerebri et usu Medico ; et de artificio oculorum humores restituendi, Epistolæ duæ, à Josepho Francisco Burrho in-8° Hasniæ 1669.

point les cérémonies qui s'y observèrent ; elles se trouvent dans quelques-uns de nos Livres¹⁰⁶ mais il fut condamné à une prison perpétuelle. Cependant au bout de plusieurs années, on lui accorda quelques adoucissements, à la recommandation du Duc d'Estrées, qu'il avait guéri ; et dès lors il fut transféré des prisons de l'Inquisition au Château S. Ange, où il eut un peu plus de liberté ; on lui permit même d'y avoir un Laboratoire de Chimie, où il continua toujours ses opérations, sans néanmoins y réussir.

La Reine Christine, retirée à Rome, avait obtenu la permission de le faire venir quelquefois chez elle, pour s'entretenir de Chimie. Mais enfin il mourut au mois d'Août 1695 dans ce Château âgé de 79 ans.

Outre les deux Lettres dont j'ai déjà parlé, il nous reste de lui *la Chiave del Cabinetto di Cavagliere Borri*, imprimée in-12, à Genève en 1681. Ce Livre contient 9 Lettres, la plupart datées de Copenhague de l'an 1666. C'est de-là que l'Abbé de Villars a tiré la matière du Comte de Cabalis, imprimé en 1670. Mais je crois que M. Bayle n'avait pas connaissance d'un autre Ouvrage du même Auteur, imprimé aussi à Genève, sous le titre d'*Ambasciata di Romolo à Romani*, Livre de la même forme et de la même grosseur que sa *Chiave*.

¹⁰⁶ Bayle, en son *Dictionnaire critique* au mot « Borri ».

LIV – ÉTAT ACTUEL DE LA SCIENCE HERMÉTIQUE

Il ne suffit pas d'avoir conduit l'Étude et la Pratique de cette Science jusqu'aux derniers temps, il est encore à propos de dire quelque chose de l'état où elle est aujourd'hui. Quoique les Artistes ne se déclarent pas, ce n'est point à dire que cette folie soit effacée de l'imagination des hommes ; elle subsistera tant qu'il y aura de la cupidité ; elle est trop enracinée dans le cœur, pour qu'elle disparaisse tout à coup ; mais consolons-nous elle s'étend bien plus loin que l'Europe. Tous les peuples sont au même niveau sur ce sujet ; ils sont tous égaux par rapport à cet objet de leur avidité et du désir d'avoir et de posséder.

La Science hermétique en Afrique

J'ai marqué à la page 30 du troisième Volume, que les manuscrits de la Science Hermétique, copiés au Caire en 1683, et rapportés en France par Vansleb, montrent que la Science Hermétique, née autrefois dans cette Province n'y est pas encore abandonnée, puisqu'on a soin d'en faire copier les manuscrits ; et l'Histoire de Butler, rapportée ci-dessus, fait voir qu'elle est pratiquée chez les Arabes. C'est ce que Jean Léon Africain, et Mahométan converti, ne fait pas difficulté de reconnaître. Il est vrai qu'il parle du commencement du seizième siècle ; mais Olaüs Bor-

richius¹⁰⁷ remarque que le Capitaine Thomas Parry, Anglais, a vu pratiquer en 1662 cette même Science, à Fez en Barbarie, et que le Grand Alkaest, première matière de tous les Philosophes, est connu depuis longtemps en Afrique par les plus habiles Artistes Mahométans.

En Grèce

Les Grecs eux-mêmes, quoiqu'abattus sous l'Empire du Turc, ne laissent pas de s'y appliquer. Cette curiosité, ou cette folie, comme on voudra la nommer, leur sert peut-être de consolation dans leur captivité. C'est ce que Léon Allatius fit connaître à Rome au savant Olaüs Borrichius¹⁰⁸ en 1666.

En Amérique

L'Histoire du Philalèthe, qui travailla en Amérique, prouve que cette fantaisie a pénétré jusque dans le Nouveau Monde, quoique rempli lui-même des trésors que l'ancien Continent y va chercher avec tant

¹⁰⁷ Olaüs Borrich, de Origine Chemiæ et in conspectu Chemicorum celebriorum num. XIV.

¹⁰⁸ Leo Allatius Bibliothecæ Vaticanæ præfectus, et Græcus gente, mihi in familiari colloquio, Romæ confessus est Artem, Chemicam à Græcorum curiosioribus, in Patriâ adhuc impigré exerceri, fibique in animo esse, Græcos Scriptoros Chemicos, publicæ luci, cum interpretatione Latinâ exponere. *Borrichius in conspectu Chemicorum celebriorum. Num. XIV.*

d'avidité ; j'ignore si son zèle, qui était extrême pour la propagation de la Science Hermétique, l'a porté à y faire quelques élèves. Mais du moins a-t-il cherché depuis à lui donner cours en Europe.

Dans l'Europe : les Anglais

Doit-on s'étonner à présent de voir que la même curiosité règne parmi nous ; c'est-à-dire, parmi des peuples, qui savent se servir de leur bien avec facilité, et quelquefois même avec profusion ; car à peine dans les autres parties du Monde, les hommes en connaissent le véritable usage. Les richesses y sont enfouies et comme absorbées ; il semble qu'on ne les désire, que pour se dire en secret, je suis riche, sans aller au-delà. On s'y contente de la possession, sans pousser jusqu'à la jouissance ; il y aurait même du péril à le faire.

On n'ignore pas qu'en Angleterre on s'applique encore aujourd'hui à la Science Hermétique avec beaucoup de soin ; je ne sais néanmoins si c'est avec succès ; mais je puis dire que j'ai vu, il y a trois ou quatre ans, chez un Artiste de Paris, plus de vingt livres de Beurre d'Antimoine, qu'il travaillait pour des Anglais, qui le payaient très chèrement, et qu'il a envoyées depuis à Londres. On prétend que c'est un des dissolvants de cet œuvre. Ce n'est pas qu'on manque en Angleterre de Praticiens habiles pour une opération aussi facile, que celle du Beurre d'Antimoine ; mais sans doute que ces Philosophes vou-

laient cacher le commencement de leur opération, en faisant faire dans un Royaume étranger la première matière de leur dissolvant, qui leur coûtait même beaucoup plus, que si on l'avait travaillé chez eux, et sous leurs yeux.

D'ailleurs on ne saurait disconvenir que les Anglais n'écrivent sur la Science Hermétique avec beaucoup de lumière et de profondeur. Ils y font paraître leur jugement et leur esprit de réflexion. Il serait à souhaiter qu'ils apportassent la même attention et la même maturité à tout ce qu'ils entreprennent, on serait beaucoup plus content d'eux, et ils ne s'exposeraient pas à perdre l'estime des autres Nations, comme ils s'y risquent tous les jours.

Les Français

Zachaire nous apprend que de son temps il n'y avait pas de Ville au monde, où il se trouvât un si grand nombre d'Artistes qu'à Paris, et j'ose assurer, que depuis deux cents ans, que vivait ce Philosophe, ils ne sont pas diminués ; il est vrai qu'ils restent inconnus, parce que cette grande Ville est comme une épaisse et immense forêt, où l'on cache ses routes et ses démarches, beaucoup plus facilement, que partout ailleurs. On est éclairé dans les Provinces ; l'on sait, à l'extrémité de la Ville, tout ce qui se passe dans l'intérieur de la moindre famille, et plus on veut se cacher, plus on s'applique à vous étudier ; les Provinciaux, moins attentifs à leurs propres affaires, qu'à celles

des autres, se font une occupation de leur curiosité ; ainsi l'on y est bien plutôt découvert : au lieu que le tumulte et l'embarras de la Capitale, où chacun est occupé de soi, fait qu'on ignore souvent ce qui se passe chez son voisin, et quelquefois dans sa propre maison.

Mais ce ne sont pas ceux qui réussissent qui se mêlent de publier quelque Ouvrage à ce sujet, ce sera souvent un Philosophe manqué, qui sur la moindre lueur qu'il aperçoit, se croit un grand maître : sur le champ il écrit d'une manière légère et plausible ; et sans avoir jamais opéré, il est content et donne quelque dissertation jolie, curieuse, bien écrite et bien prouvée, ou il ne manque absolument rien que la vérité ; mais il y a du vraisemblable, ce qui suffit pour l'amuser, et lui et ses pareils, c'est ce qu'a fait l'année dernière un demi Praticien, dont j'ai parlé dans le troisième Volume. Il nous a donné une Version Poétique des cent cinquante Psaumes de David, appliqués à la Science Hermétique. Il fait plus, dans une énorme et longue Préface, toute Chimique, il a soin de se donner lui-même pour Adepté, réputation redoutée par les vrais Philosophes, qui loin de se découvrir, ne cherchent qu'à se cacher aux yeux des autres ; mais ce second Traducteur, Philosophe en idée, est du moins louable de faire paraître sa reconnaissance, en déclarant qu'il a l'obligation de toutes ses lumières Philosophiques au Chevalier de Nouveaumont, auquel il dédie son Ouvrage, qu'il reconnaît pour son Maître ; et le Maître, comme on sait, est reconnu aussi Adepté que le Disciple.

Les Hollandais

Comme l'amour du gain est l'amorce de ces Républicains, ils se livrent, aussi bien que leurs voisins, à la Science Hermétique ; cependant depuis Isaac le Hollandais, il ne paraît pas qu'ils aient produit de grands et parfaits Artistes. Il est vrai, qu'ils ont eu de nos jours, de sages Philosophes, tels que Lemort, Barchusen et Boerhave, mais qui n'ont point cherché à pénétrer jusque dans le secret de la Philosophie Métallique. Cependant les deux derniers ne disconviennent pas de la possibilité de la transmutation, surtout de l'argent en or. C'est encore beaucoup faire.

Les Allemands

Mais rien ne passe la fécondité des Allemands ; tout homme, qui parmi eux, se mêle de Médecine et de Pharmacie, arbore à l'instant le titre de Chimiste ; et de la Chimie vulgaire et raisonnable, ils passent aisément à la Chimie Hermétique ; c'est même ce qui leur donne de la réputation. Par malheur ils ont été gâtés par quelques histoires de transmutations métalliques, que l'on prétend qui se sont faites chez eux. Les Princes même ne s'en éloignent pas depuis qu'ils ont vu les Empereurs Maximilien et Rodolphe II, s'y appliquer aussi bien que Ferdinand III. Tous ambitionnent, non pas la Science en elle-même, ni les curiosités qu'elle produit ; mais ils courent après l'avantage réel qu'ils s'imaginent en pouvoir tirer.

Leurs Écrivains, sûrs et pesants Artistes, étudient et pratiquent beaucoup ; ils approfondissent même souvent les sujets qu'ils traitent. Ils vont jusqu'à de nouvelles découvertes ; mais tous ne travaillent pas avec le même succès ; et c'est principalement sur ce sujet que se vérifie la parole que Barclay a débitée à leur égard, qu'ils écrivent beaucoup plus de choses qu'ils n'en savent ; *Plus scribunt quàm sciunt*. J'en excepte néanmoins un petit nombre d'hommes célèbres, qui ont opéré beaucoup plus de choses curieuses qu'ils n'en ont écrit. Tels sont *Glauber, Becher, Kunkel, Wedelius, Sthal* et *Pott*, qui conservent toujours la réputation qu'ils se sont acquise ; mais la plupart des autres ne sont que de faibles et fatigants Compileurs.

Italiens et Espagnols

Les Italiens ne sont pas moins avides que leurs voisins d'avoir de grands biens, dès qu'ils peuvent le faire sans beaucoup de soins et d'embarras ; c'est pourquoi on ne laisse pas de trouver parmi eux quelques Artistes, surtout à Venise, Ville de tumulte et d'embarras, et à Rome, Ville tranquille pour celui qui ne veut dépendre que de lui seul. Aussi ont-ils produit quelques Philosophes ; mais plus circonspects que les autres peuples ; ils ont la prudence de ne pas trop faire éclater leur savoir. Ils écrivent à présent fort peu sur cette Science, et je trouve qu'ils ont raison ; il vaut bien mieux opérer utilement, que de se mettre à écrire ; il n'y a déjà que trop de Livres sur cette Science.

Les Espagnols, toujours sages et toujours réservés, se sont moins appliqués à la Science Hermétique, que les Philosophes des autres Nations. Je ne connais parmi eux que deux Artistes ; mais l'un, qui est Raymond Lulle, l'a emporté sur tous ceux qui ont paru depuis. Il est vrai que le pur hasard lui procura la connaissance de cet Art. De Philosophe Métaphysicien, il devint grand Physicien. Il en eut l'obligation au célèbre Arnould de Villeneuve, qui le connaissant homme de bien, lui découvrit tout le secret de la Science Hermétique, persuadé qu'il n'en ferait jamais un mauvais usage. Le second Artiste est Diego Alvarez Ohacan, qui fit imprimer à Séville en 1514, un Commentaire sur Arnould de Villeneuve. D'ailleurs les Médecins mêmes de cette sage Nation ne paraissent pas au rang des Philosophes Hermétiques ; ils s'en sont tenus à Hippocrate et à Gallien, comme leurs Philosophes s'en sont rapportés aux plus anciens, tels qu'étaient Aristote, ses Commentateurs, et les Arabes. Aussi un Français fort habile ayant voyagé en Espagne dans ces derniers temps, et me parlant du savoir des Ecclésiastiques, et même des Évêques de cette sage Nation, me disait à son retour, qu'ils étaient tous également entêtés de l'ancienne Philosophie et de la nouvelle Théologie.

Quoique j'aie mis Bernard Perez Vargas, et Alonzo Barba dans le Catalogue des Auteurs de la Science Hermétique, ils n'y entrent cependant que comme Métallurgistes, et non pas comme Chimistes. Les Traités qu'ils ont donnés sur les Mines et sur les Métaux, ne sont pas seulement excellents, ils sont encore extrêmement rares ; et c'est pour eux une matière de

pratique, et non de curiosité. On ne saurait donc trop estimer la sagesse d'une Nation, qui n'a point donné dans un excès de cupidité, trop ordinaire aux autres Peuples.

DES DIFFÉRENTES CONDITIONS QUI SE SONT AUTREFOIS APPLIQUÉES À LA SCIENCE HERMÉTIQUE

J'ai eu la curiosité d'examiner qui sont les caractères de personnes qui se sont autrefois appliquées à la pratique de cet Art ; et ce n'a pas été sans étonnement que j'ai observé, que parmi les anciens, on y trouve beaucoup plus d'Ecclésiastiques et de Religieux, que d'aucune autre condition ; et je me suis demandé souvent à moi-même : Serait-ce donc qu'il y aurait dans des hommes consacrés à Dieu par leur état, plus de cupidité que dans les autres Fidèles ? Ou bien ne serait-ce pas que la vie retirée des uns et l'oisiveté du Cloître, et de la solitude dans les autres, leur donnant lieu de se livrer, sans distraction à l'étude des Sciences, ils ont voulu, sans doute, examiner les effets de la nature et de l'art ; et voir, par eux-mêmes, jusqu'à quel point l'industrie humaine peut être portée. Cela ne regarde néanmoins que les anciens temps ; car depuis deux cents ans, la plupart des Artistes sont des Médecins ou des gens curieux des secrets de la Nature.

Je crois donc qu'on ne sera pas fâché de voir ici la liste des Artistes connus dans ces deux conditions. Et combien ne s'en trouve-t-il pas encore, qui nous sont inconnus.

Ecclésiastiques chimistes

Pelagius de Constantinople attaché à S. Jean Chrysostome.

Synèse, Évêque de Ptolemaïde en Lybie.

Héliodore, Évêque de Tricca en Thessalie.

Alain de Lille, Docteur de Paris, puis Moine de Cîteaux.

Jean XXII. Pape.

Nicolas de Cusa, Cardinal Allemand.

Marcile Ficin, Chanoine de Florence.

Beroalde de Verville, Chanoine de Tours.

Jean Thornburg, Évêque de Winchester.

L'Abbé de Villars.

Moines chimistes

Hierothée.

Cosme Moine et Prêtre.

Morien, Solitaire près de Jérusalem.

Jean de Rupescissa, Cordelier.

Roger Bacon, Cordelier.

Albert le Grand, de l'Ordre de S. Dominique.

S. Thomas, de l'Ordre de S. Dominique.

Raymond Lulle, attaché à l'Ordre de S. François.

Cremer, *Abbé Bénédictin*.
Richard, *Chanoine Régulier*.
Basile Valentin, *Bénédictin*.
Ripley, *Chanoine Régulier, puis Carme*.
Ferrari ou Efferari.
Trithème, *Bénédictin Allemand*.
Helie, *Cordelier*.
Rouillac, *Cordelier Piémontais*.
Castaigne, *Cordelier Français*.
Kircher, *Jésuite*.
Moine, *Bénédictin in Theatro Chimico*.
Quatrammo, *Augustin d'Italie*.

CHRONOLOGIE DES PLUS CÉLÈBRES AUTEURS DE LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

L'Étoile de la Table suivante marque un adepte.

Avant J.C. 1996: *HERMÈS ou MERCURE Trismégiste et Roi d'Égypte connu dans la Liste des Rois de cette Nation, sous le nom de Siphaoas; les Traités que nous en avons sur la Science Hermétique, sont supposés, quoiqu'ils renferment sa Doctrine. *Voyez son Histoire ci-dessus.*

1595: *Moïse*, Chef et Conducteur du Peuple d'Israël; on a supposé sous son nom un Livre sur la Science Hermétique; *voyez ci-dessus*, ce qu'il a opéré dans cette Science.

540: **Sophar*, Persan fut le Maître d'Ostanes.

500: **Ostanes* Mède, vivait sous Xerxès, Roi de Perse, à la suite duquel il était; alla en Égypte, et fut le Maître de Démocrite. On a mis sous son nom des Livres de la Philosophie Hermétique, qui sont en Grec et en Arabe, ils sont supposés, ou viennent d'un Ostanes, Égyptien, au cinquième siècle. *Ci-dessus et Tome 3.*

500: **Jean (Johannes)* Prêtre, vivait avant Démocrite; l'on a sous son nom un Manuscrit Grec sur la Science Hermétique. J'adopte ce qu'en dit un ancien Écrivain Grec, qui le place avant Démocrite. *Tome 3.*

480: **Démocrite*, Philosophe Grec, formé par Ostanes, et ensuite par les Prêtres d'Égypte; nous avons son Traité qui a été imprimé avec le Commen-

- taire de Synesius. Il se trouve fort communément parmi les Manuscrits Grecs de cette Science. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 470: **Marie* fut une Juive très curieuse, que Démocrite trouva à Memphis, où elle avait été formée par les Égyptiens. Son Traité est imprimé dans les Recueils. Ainsi elle ne fut pas la sœur de Moïse, comme le marquent quelques éditions. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 325: **Ostanes*, il y eut un Philosophe de ce nom du temps d'Alexandre le Grand. On ne sait que son nom, sans que nous en ayons aucun ouvrage.
- 50: **Comarius*, d'autres le nomment *Comanus*, Prêtre et Philosophe Égyptien, a instruit Cléopâtre sur la Science Hermétique; nous avons de lui un Traité manuscrit; mais qui est assez rare. *Ci-dessus et tome 3.*
- 45: **Cléopâtre*, Reine d'Égypte; nous avons sous son nom quelques procédés sur la conservation de la beauté, et l'on trouve dans les Manuscrits quelques Traités de cette Princesse sur la Science Hermétique. *Ci-dessus et tome 3.*
- Depuis J.C. 38: *Caligula*, Empereur, pratique la Science Hermétique. *Ci-dessus.*
- 80: On prétend que S. *Jean* l'Évangéliste pratique la Science Hermétique. *Ci-dessus.*
- 176: *Athénagore*, Philosophe Chrétien, à qui l'on attribue le Roman *du Parfait Amour*, imprimé à Paris en 1599, et 1612, dans lequel on trouve quelques opérations de la Science Hermétique. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 350: *Epibechius*, est cité par Synésius; ainsi vivait avant ce dernier; mais nous n'avons rien de lui.

- 399: *Philippe* né à Syde en Pamphilie, fut Prêtre de l'Église de Constantinople, attaché à S. Jean Chrysostome; disputa en 425, le Siègé Patriarcal de cette grande Ville; ne possédait pas la Science Hermétique, et n'avait que la teinture du fer et du cuivre en or. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 400: *Synésius*, né à Cyrène, Ville principale de la Province Cyrénaïque dans la Libye; de Payen se fait Chrétien, étudie à Alexandrie, devient Évêque de Ptolémaïde l'an 410. On a imprimé son Commentaire sur Démocrite; il se trouve aussi dans les Manuscrits Grecs de la Science Hermétique. *M. de Tillemont*, a fait un très grand article de Synésius dans son Histoire Ecclésiastique. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 405: *Héliodore*, ami particulier de Synésius; ce dernier lui adresse trois lettres, qui sont dans ses œuvres. Héliodore fut fait Évêque de Tricca en Thessalie; son Traité qui est en vers, est imprimé au Tome VI, de la Bibliothèque Grecque de *Fabricius* pag. 789. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 410: **Zozime*, né à Panopolis dans le territoire de Thèbes en Égypte, mais qui demeurait à Alexandrie, est celui des anciens Grecs, qui a le plus écrit sur la Philosophie Hermétique; mais rien n'en est imprimé; il se trouve assez communément dans les manuscrits Grecs de cette Science; on croit qu'il était Chrétien; ainsi ce ne saurait être Zozime l'Historien, grand ennemi des Chrétiens. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 415: *Archelaus* était Chrétien, et son ouvrage se trouve parmi les autres Chimistes Grecs; il est obscur, mais on sent néanmoins, qu'il était pratique dans la Science Hermétique. *Ci-dessus.*

- 420: *Pelage* cite *Zozime* ; ainsi il lui est postérieur ; nous avons son *Traité* dans les *Manuscrits Grecs* de cette *Science Tome 3*.
- 430: **Ostanes*, Égyptien, lettre à *Petadius* sur la *Science Hermétique*. Il y a divers *Traités* d'*Ostanes* sur le même sujet, soit en Grec, soit en Arabe ; mais on ignore s'ils sont de cet *Ostanes*, ou de quelque autre plus ancien. *Tome 3*.
- 430: *Olympiodore*, Philosophe de Thèbes en Égypte ; lettre à *Petadius*, est certainement de ce siècle ; c'est ce qui m'a obligé de mettre dans le même temps *Ostanes* ; puisque tous deux adressent leurs *Ouvrages* à la même personne. Son *Traité* se trouve seulement en manuscrit. *Tome 3*.
- 450: *Théophraste*, Philosophe Chrétien. *Tome 3*.
- 630: **Étienne* (ou *Stephanus*) d'Alexandrie est qualifié dans les *Manuscrits* du titre de Philosophe universel ; son *Traité* sur la *Science Hermétique* n'a pas été imprimé ; mais se trouve seulement dans les *Manuscrits*. *Tome 3*.
- 635: *Hierothée*, *Lambecius* croit que c'est le même qui a commenté l'*Échelle* de *Saint Jean Climaque*, qui vivait en 579, ainsi *Hierothée* est du septième siècle. *Tome 3*.
- 638: *Pappus*, Philosophe Chrétien, dont l'*ouvrage* est en Grec, et n'a jamais été imprimé. *Tome 3*.
- 650: *Cosme*, Moine, dont on a un *Traité* manuscrit. *Tome 3*.

Il paraît que sur la fin de ce siècle la *Philosophie Hermétique* tombe chez les Grecs.

- 830: **Geber*, Arabe, né à Tusso dans le Corasan, Pro-

vince de la Perse ; d'autres cependant le font naître à Haran dans la Mésopotamie ; il est le Chef de tous les Philosophes Arabes ; outre les Traités de cet Auteur qui sont imprimés, il en reste encore quelques-uns en manuscrit. On dit qu'il avait fait jusqu'à cinq cents Volumes sur la Science Hermétique. On le prétend Sabéen de Religion ; c'était un mélange de Christianisme et de Judaïsme. Voyez M. d'*Herbelot* des Chimistes. Biblioth. Orientale au mot Giaber. *Ci-dessus et Tome 3.*

- 920: *Rhasis* ou *Rasés* célèbre Médecin Arabe, qui le premier a introduit la Chimie dans la Médecine ; nous avons son Traité sur la Science Hermétique. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 954: *Farabius* ou *Alfarabius*, célèbre Philosophe Arabe, meurt en 954. *Ci-dessus et Tome 3*, il passe pour le plus grand Philosophe des Mahométans.
- 1000: *Salmana*, Philosophe Arabe. *Tome 3.*
- 1036: **Avicenne*, un des Oracles de la Médecine, et grand Philosophe, était Arabe, meurt en 1036. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1050: **Aristote*, Arabe, se déclare lui-même Disciple d'*Avicenne* ; nous avons de lui quelques Traités qu'on attribue mal-à-propos au célèbre *Aristote*, Précepteur d'*Alexandre*.
- 1050: **Adfar*, Arabe, Philosophe d'*Alexandrie* et Maître de *Morien*, vivait vraisemblablement en ce temps. *Ci-dessus.*
- 1080: *Psellus*, Grec, adresse une lettre à *Xiphilin*, Patriarche de Constantinople, sur la Science Hermétique. *Ci-dessus.*
- 1100: **Morien*, Romain de naissance, mais formé à

Alexandrie en Égypte, se retire dans les montagnes voisines de Jérusalem; il instruit Calid sur la Science Hermétique. *Ci-dessus et Tome 3.*

- 1110: **Calid*, Arabe Mahométan, Calife ou Soudan d'Égypte instruit par Morien. *Ci-dessus.*
1130. **Artéphius* cite Adfar, et lui-même est cité par Roger Bacon; ainsi il est | | entre les onzième et treizième siècles. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1193: Naissance d'*Albert le Grand* à Lawingen sur le Danube. *Ci-dessus.*
 **Abraham, Juif*, dont Flamel a eu les figures et les explications. Je le place ici par conjecture. *Ci-dessus.*
- 1200: *Arislæus*, je le place ici par conjecture. S'il a fait la tourbe des Philosophes, comme on le croit, il était Chrétien, et non pas Mahométan Arabe.
- 1200: *Rechaidibus*, placé ici par conjecture.
- 1215: *Zadith*, fils d'Hamuel, je le place ici par conjecture.
- 1225: Naissance de *S. Thomas d'Aquin*. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1235: Naissance de *Raymond Lulle* à Palme, Capitale de l'Île Majorque. *Voyez ci-dessus* où se trouve la Chronologie de ses voyages.
- 1250: *Vincent de Beauvais*, de l'Ordre de Saint Dominique; n'a point travaillé, mais a donné de l'Historique sur cette Science.
- 1260: **Christophe de Paris* ou de Perouse. *Tome 3.*
- 1270: **Roger Bacon*, Cordelier Anglais, né en 1192 est, à ce qu'on croit, le premier des Latins, qui s'applique à la Science Hermétique. *Ci-dessus et Tome 3.*

- 1272: *Alphonse*, Roi de Castille, s'exerce à plusieurs Sciences curieuses, surtout à la Philosophie Hermétique. *Tome 3.*
- 1274: *Mort de *Saint Thomas d'Aquin*, dans l'Abbaye de Fossa-Nova, allant au Concile de Lyon. *Ci-dessus.*
- 1280: *Le *Moine Ferrari ou Efferrari*, on le croit de ce temps. *Ci-dessus.*
- 1294: **Raymond Lulle* est instruit de la Science Hermétique à Naples par *Arnauld de Villeneuve*. *Ci-dessus.*
- 1298: *Mort d'*Alain de Lisle*, nommé le Docteur universel, qui se fit Frère Convers à Cîteaux. *Ci-dessus.*
- Pierre de Apono* n'a pratiqué que fort peu la Science Hermétique. *Ci-dessus.*
- 1310: *Mort d'*Arnauld de Villeneuve*, inhumé à Gênes. La plupart de ses Traités sont imprimés. *Voyez son Histoire ci-dessus.*
- Pierre Toletan* dont nous avons un Rosaire, il paraît que c'est le même que celui à qui *Arnauld de Villeneuve* a écrit.
- 1315: *Raymond Lulle* souffre le martyre en Afrique. *Ci-dessus.*
- **Jean Daustein*, Philosophe Anglais, dont nous avons deux Traités imprimés, les autres sont restés en manuscrit. *Ci-dessus.*
- 1316: **Jean XXII*. Pape, travaille à la Philosophie Hermétique. Son Traité, qui est très obscur, se trouve imprimé. *Voyez ci-dessus.*
- 1320: **Jean de Meun* écrit et travaille sur la Science Hermétique, après avoir fini le Roman de la Rose. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1325: **Jean Cremer*, Abbé de Westminster, ami et dis-

- ciple de Raymond Lulle, travaille à la Science Hermétique. Son *Traité* ou *Testament* se trouve imprimé. *Voyez ci-dessus et Tome 3.*
- 1330: **Richard*, d'autres le nomment *Robert Anglais*, de qui nous avons le *Correctorium alchimiaë*, qui est estimé des Connaisseurs. *Voyez Tome 3.*
- 1330: **Pierre Bon de Lombardie*, travaille à Pola, Ville de l'Istrie Vénitienne. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1330: **Odomare* pratique la Science Hermétique à Paris. Nous avons son Ouvrage. *Voyez Tome 3.*
- 1357: **Jean de Rupescissa*, Cordelier Français que le Pape Innocent VI fit enfermer cette année pour de prétendues Prophéties. *Ci-dessus.*
- 1357: **Nicolas Flamel*, achète le Livre d'Abraham Juif, et travaille inutilement 21 ans. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1358: **Ortholain*, exerce la Science Hermétique à Paris, *Voyez Tome 3.*
- 1376: Flamel va à S. Jacques de Compostelle pour chercher quelque Juif, qui lui explique les Figures d'Abraham Juif.
- 1378: *Flamel* revient en France, et travaille encore trois ans.
- 1382: *Le 17 Janvier *Flamel* fait la projection à l'argent, et le 25 avril suivant il fait la transmutation en or.
- 1399: *Flamel* travaille à l'explication de ses figures.
- 1400: *Charles VI*, Roi de France, sous le nom duquel nous avons un *Traité*; mais qui est plus capable de faire égarer un Artiste, que de l'instruire. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1406: Naissance de *Bernard Trévisan*. *Voyez ci-dessus.*
- 1408: **Isaac le Hollandais*, est vraisemblablement de ce siècle. *Ci-dessus et Tome 3.*

- 1413: *Flamel* travaille de nouveaux à l'explication de ses Figures.
- 1414: **Basile Valentin*, Moine Bénédictin à Erfurt en Allemagne, est l'un des plus grands Artistes de la Philosophie Hermétique. *Ci-dessus et Tome 3.*
Jacques Cœur, Grand Argentier de France, ou Surintendant des Finances. *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1450: *Thomas Northon*, Anglais, Auteur estimé, dont l'Ouvrage est imprimé par Michel Mayer. Voyez ci-dessus.
- 1459: **Lacini* Collectanea, *Lacini*, Moine de Calabre, a fait un abrégé de Pierre le Bon, voyez *Tome 3.*
- 1460: *Nicolas de Cusa*, Cardinal, Allemand, a été en son temps une des lumières de la Philosophie; on trouve dans ses Ouvrages quelques semences de sa Science Hermétique, *ci-dessus.*
- 1473: *George Anrac*, ou *Aurac* de Strasbourg; on le croit Adepte, voyez *Tome 3.* J'ai en manuscrit son *Jardin de Richesses* en Latin, que le nommé Halluy avait volé à un Artiste, qui avait la manière; on prétend qu'il s'appelait *Lansac*; c'était un vieillard respectable; sur lequel j'ai fait inutilement beaucoup de recherches, et qui a cependant demeuré à Paris vers l'an 1725. *Ci-dessus.*
- 1477: **Georges Ripley*, Anglais, dédie ses douze Portes de la Chimie à Édouard IV, Roi d'Angleterre; apprend la Science Hermétique dans ses Voyages, et a été un des plus habiles Praticiens, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1480: *Jean Trithème*, Abbé d'Hirfauge, paraît en ce temps, et meurt seulement en 1516. Il fut très versé dans toutes les Sciences; on croit qu'il n'a

pas ignoré la Philosophie Hermétique, *ci-dessus*,
et Tome 3.

- 1482: *Jean Pico*, Prince de la Mirandole, né 1463 et mort en 1494. A donné un Traité curieux sur l'or, où l'on trouve beaucoup de faits de la transmutation des métaux ; mais lui-même n'a pas été Adepté ; il est imprimé dans la Collection de *Manget*. *Ci-dessus*.
- 1488: *Vincent Kossky*, Polonais, dont nous avons un Traité sur la teinture des métaux ; Ouvrage très obscur. *Ci-dessus et Tome 3*.
- 1490: Mort de *Georges Ripley*, qui d'abord fut Chanoine Régulier de S. Augustin, puis de dépit se fit Carme en Angleterre. On croit que *Bernard Trévisan* est mort la même année, *ci-dessus*.
- 1491: *Marsille Ficin*, Prêtre et grand Philosophe, dont nous avons un Traité sur la Chimie ; il était né en 1433, et mourut près de Florence en 1499. *Ci-dessus et Tome 3*.
- 1493: Naissance de *Paracelse* en Suisse. Il étudia la Médecine, et lui fit ensuite changer de face, *Ci-dessus et Tome 3*.
- 1500: **Philippe Ulstade*, Traité fort estimé sous le titre de Ciel des Philosophes, *Tome 3*.
- 1514: *Aurelio Augurelli* paraît en ce temps à Venise, où il enseigne les Belles-Lettres, et meurt ensuite à Trévisé à l'âge de 83 ans, extrêmement pauvre, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1515: *Diego Alvares Ohacan*, est presque le seul Espagnol qui ait travaillé sur la Science Hermétique, *Tome 3*.
- 1519: *Henri Corneille Agrippa* Littérateur et Philosophe équivoque.

- 1520: Regnier *Snoy* de Torgau en Hollande, a peu écrit sur la Science Hermétique, aussi en ce genre a-t-il fait très peu de bruit.
- 1541: Mort de *Paracelse*, âgé de 48 ans ;
- 1542: Georges *Agricola*, plus habile dans la métallique, que dans la Science Hermétique, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1548: Jean *Braceschi*, de Bressia en Italie, a commenté le Geber, qu'il n'entendait pas.
- 1550: Gerard *Dorneus*, Allemand, Disciple de Paracelse, a beaucoup travaillé pour éclaircir son Maître, *Tome 3*.
- 1551: **Drebellius*, Flamand très habile, mais fort obscur, *Tome 3*.
1552. Philippe *Rouillac*, Cordelier Piémontais, *Tome 3*.
- 1553: **Venceslas Lavinius*, Gentilhomme de Moravie, dont nous avons un Traité, qui ne contient pas plus de trois pages, mais qui est estimé, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1555: Jean *Fernel*, de Montdidier en Picardie, Médecin du Roi Henri II a donné quelques préparations Chimiques, mais qui ne servent de rien ; il s'est enrichi, mais non point par la Science Hermétique, qu'il n'a fait qu'entrevoir, *Tome 3*.
- 1556: **Denis Zachaire* ; on croit que c'est un nom supposé d'un Gentilhomme de Guyenne, et Philosophe, qui vivait sous Henri II Roi de France, et que l'on regarde comme un Adepté, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1558: Guillaume *Gratarolle* ne peut et ne doit passer que pour un Compilateur ; il a fait une Collection des Philosophes Hermétiques, *ci-dessus et Tome 3*.

- 1560: Léonard *Thurneissers* a passé autrefois pour un Charlatan et sa réputation n'est pas meilleure.
- 1561: Alexandre de *Suchten*, Allemand, dont on a un Traité assez curieux sur l'Antimoine, *Tome 3*.
- 1568: Édouard *Kelly*, Notaire Fripon, ce qui n'est pas rare, surtout en Angleterre, a eu, dit-on, la poudre de projection, mais n'en a pas eu le secret. *Ci-dessus*.
- 1569: Jean *Dee*, Ministre de la Religion Anglicane, ami de Kelley, a écrit sur la Science Hermétique, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1570: Salomon de *Trismosin*, Allemand, dont nous avons la Toison d'Or, estimée par quelques-uns, méprisée par d'autres ; c'est le sort ordinaire de ces sortes de Livres, *Tome 3*.
- 1572: Jean-Baptiste *Nazari*, Italien, plus grand Compilateur qu'habile Artiste ; son Livre est assez connu, mais il n'est pas commun, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1579: Thomas *Erastus*, Médecin habile, ennemi de l'Alchimie. *Ci-dessus*.
- 1580: Blaise de *Vigenère* a peu pratiqué et peu écrit, en quoi je le trouve sage. *Voyez ci-dessus et Tome 3*.
- 1581: David *Beuther*, Philosophe Allemand très obscur, *Tome 3*.
- 1582: Juste *Balbian*, d'Alost dans les Pays-Bas, dont nous avons un Traité, traduit même en Italien, et quelques Collections de la Science Hermétique, traduites aussi en Italien, *Tome 3*.
- 1590: * Gaston de *Claves*, Lieutenant Général du Présidial de Nevers, a bien écrit ; et si on l'en croit, il a pratiqué heureusement, *ci-dessus et Tome 3*.

- 1591: Bernard-Gabriel *Penot*, mort à l'Hôpital pour avoir pratiqué la Science Hermétique, *Tome 3*.
- 1592: François *Antoine* de Londres; nous en avons plusieurs Traités assez estimés, *Tome 3*.
- 1596: Theobaldus d'*Hogghelande*, Philosophe de Middelbourg en Zélande, a écrit assez bien, et a donné l'Histoire des Transmutations métalliques, qu'il a connues, *Tome 3*.
- 1599: Henri *Conradt* ou *Kunrat*, Allemand, a beaucoup écrit, et même assez obscurément; il n'a pas plus avancé que les autres; son *Amphitheatrum*, quoique rare et recherché, n'en est pas plus instructif, *Tome 3*.
- 1600: Nicolas *Barnaud* était un Compilateur, et rien plus, *Tome 3*.
- 1602: Jean Ernest *Burgrave*, Allemand, a écrit plusieurs Traités; mais il n'est pas mention qu'il ait réussi. *Ci-dessus et Tome 3*.
- 1603: *Le *Cosmopolite*, ou Alexandre *Sethon*, Écos-sais, mort en Pologne vers l'an 1603, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1604: Michel *Sendivogius* de Moravie, mais habitué en Pologne, où il est mort en 1646. *Ci-dessus et Tome 3*.
- 1605: *Les Frères de la Rose-Croix*; cette Société imaginaire a fait beaucoup de bruit en Allemagne depuis 1605 jusqu'en 1625, aujourd'hui à peine en est-il mention, *ci-dessus Tome 3*.
- 1606: Jean *Beguïn* a donné une assez bonne Introduction à la Chimie, quoique très abrégée; on y trouve des procédés utiles et curieux. *Beguïn* avait voyagé; il avait visité les mines, et ce qu'il dit même de l'humeur onctueuse, qui découle le long

- des murailles des mines, devrait donner quelques lumières aux Artistes, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1607:** Pierre *Amelungs* a fait une Apologie de la Chimie ; mais à quoi cela sert-il ? *Tome 3.*
- 1608:** André *Brentzi* de Padoue, a donné plusieurs moyens de parvenir à la Pierre Philosophale, que lui-même ne possédait pas. S'il avait été assez heureux pour posséder ce trésor, il ne s'en serait pas vanté et en aurait encore beaucoup moins écrit, *Tome 3.*
- 1609:** André *Libavius*, Allemand, l'un des plus fertiles Écrivains de la Science Hermétique. Je trouve même qu'il en a trop écrit. C'est aussi ce qui fait croire qu'il n'a pas réussi. Il est mort en 1616. *Ci-dessus.*
- 1610:** *Le *Chevalier Impérial* ; on le croit Étranger, et l'on prétend qu'il est Auteur de l'*Arcanum Hermeticæ Philosophiæ*, attribué au Président d'Espagne, *Tome 3.*
- 1611:** Ange *Sala*, de Vicence en Italie, a beaucoup travaillé sur la Science Hermétique, *Tome 3.*
- 1612:** Henri *Nollius* a donné divers Traités sur la Philosophie Hermétique, *Tome 3.*
- 1614:** Philippe *Mullers*, Médecin de Fribourg en Brisgaw, a donné un petit Livre, où il prétend découvrir beaucoup de merveilles de la Chimie. *Ci-dessus.*
- 1615:** Jean *Thorneburg*, Évêque de Winchester en Angleterre, veut instruire les Commençants ; mais depuis son Ouvrage, les Commençants n'en savent pas davantage, *Ci-dessus et Tome 3.*
- 1616:** Gabriel de *Castaigne*, Cordelier, qui se qualifiait

- d'Aumônier de Louis XIII. A travaillé sur l'or potable, *Ci-dessus*.
- 1617: Oswalde *Crollius*, Chimiste Allemand fort habile; son Introduction est assez recherchée des Connaisseurs; il était habile Artiste, Grand Paracelsiste et rien plus, *ci-dessus*.
- 1618: Le Sieur de *Nuisement*, demeurant à Ligny en Barois, a publié, dit-on, les travaux des autres; mais cela ne lui a pas servi de beaucoup. *Ci-dessus*.
- 1619: Michel *Mayer*, Médecin, né dans le Holstein, grand Amateur, Écrivain célèbre, mais qui n'a rien trouvé, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1620: *Jean d'*Espagnet*, Président à Bordeaux; on croit qu'il avait le secret de la Science Hermétique; on prétend cependant, que le Traité, qui lui est attribué, n'est pas de lui, mais du Chevalier Impérial, Anonyme, qui n'est pas connu autrement, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1621: Antoine Gonthier *Billich*, Allemand, a écrit plusieurs Traités curieux; mais a-t-il pratiqué et réussi, l'on en doute, *Tome 3*.
- 1622: *Orthelius* a commenté le Cosmopolite, et son Ouvrage doit être lu par les Amateurs; il a, dit-on, touché le vrai principe, *Ci-dessus*.
- 1623: André *Tenzelius*, Allemand, habile dans la Philosophie, a fait, entre autres, *Medicina Diastatica*, qui a été autrefois fort rare. Je sais que dans la rareté de ce Livre, une Dame Philosophe, n'ayant pu l'avoir pour de l'argent, offrit pour l'obtenir ce qu'elle avait de plus précieux. C'est avoir bien du goût pour la Science Hermétique, que d'en venir là.

- 1624: Jean Daniel *Milius* Médecin du Pays de Hesse a beaucoup écrit sur la Science Hermétique, et ses écrits ne sont pas communs. *Ci-dessus*.
- 1629: Michel *Potier* (*Poterius*) homme qui a fait beaucoup de bruit en son temps, se vantait extrêmement, se disait habile et recherché des Princes ; cependant il ne paraît pas qu'il en ait su plus que les autres. *Ci-dessus*.
- 1630: Jean *Agricola* a donné quelques Traités assez curieux et assez estimés, *Tome 3*.
- 1631: Samuel *Northon*, Anglais, a beaucoup écrit, et même sur des sujets importants, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1632: Le Baron de *Beusoleil*, et Martine Bertereau, Dame de *Beusoleil*. Ces deux personnes sont encore fort célèbres en Provence pour leurs lumières, *Tome 3*.
- 1635: David *Planiscampi* se vantait beaucoup sur la Médecine Universelle. Le Savant Olaus Borrichius reconnaît qu'il avait de bons principes, mais qu'il s'en écartait sur la fin de son opération, *ci-dessus*.
- 1636: Joseph *Duchesne*, Sieur de la Violette, a été un grand conteur de merveilles, et a ramassé beaucoup de secrets, auxquels on s'est bien gardé d'ajouter foi, *Tome 3*.
- 1637: Daniel *Sennertus*, né en 1572, et mort en 1637, habile Médecin, mais qui a plus travaillé sur la Chimie Vulgaire et la Médecine, que sur la Chimie métallique.
- 1638: Robert *Flud à Fluctibus*, Anglais, a été trop grand Écrivain, pour avoir été un grand Artiste. Ses Ouvrages ne sont, ni fort communs, ni fort nécessaires, *Tome 3*.

- 1640: Jean *Collesson* offrit, d'enseigner le secret de la Philosophie Hermétique qu'il ne savait pas. Sa grande générosité en est une preuve, *ci-dessus*.
- 1641: Benjamin *Mussaphia*, Médecin Juif, fort célèbre, a donné un Traité de l'or potable, qui a mérité d'avoir un Commentateur, *Tome 3*.
- 1642: Louis *Combach* ne peut passer que pour Compilateur et pour Éditeur. C'est une triste occupation, que celle de ne travailler que sur les Ouvrages d'autrui, *Tome 3*.
- 1643: Jean-Baptiste *Van Helmont*, Médecin célèbre des Pays-Bas, qui a suivi les principes de Paracelse, né en 1577, mort en 1644, n'a pas su le secret de la Science Hermétique, mais a fait la projection, *ci-dessus et Tome 2. Articl. IX*.
- 1644: François *Gerzan de Soucy*, Auteur de plusieurs Romans Chimiques, et de quelques autres Traités sur cette Science. C'est tout ce qu'il a fait, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1645: *Eyrenée *Philalèthe* se nommait, à ce qu'on croit, *Thomas de Vagan*; outre qu'il était Adepté, nous avons de lui plusieurs Traités curieux sur la Science Hermétique. J'en publie quatre principaux au second Volume de cet Ouvrage, *voyez ci-dessus et Tome 3*.
- 1646: Georges *Starkey* fut, à ce qu'on croit, Domestique de Philalèthe, revenu d'Amérique, il se fit Apothicaire à Londres, a fait une Pyrotechnie, mais n'avait pas le secret, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1648: Louis *Ashmole*, Anglais, fut seulement Amateur et Compilateur des Traités écrits en langue Anglaise, *Tome 3*.
- 1649: Pierre-Jean *Fabre* de Castelnaudary, Médecin et

- Chimiste, a donné quelques Traités fort curieux ; mais il n'a rien trouvé, *Tome 3.*
- 1650 :** Rodolphe *Glauber*, célèbre Philosophe Allemand, tint un Laboratoire de Chimie à Amsterdam, où il a travaillé et fait imprimer beaucoup d'Ouvrages ; on lui a l'obligation d'un sel, qui porte son nom, et qui est fort utile dans la Médecine, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1651 :** Pierre *Borel*, Médecin de Castres en Languedoc, grand Amateur de la Science Hermétique, a travaillé, et n'a pas trouvé, ce qui le fâchait fort, *Tome 3.*
- 1657 :** Jean *Harprecht* de Tubinge va à Copenhague, d'où il se rend en Hollande, et y fait imprimer, *Lucerna Salis* en 1678. Il était connu d'Olaüs Borrichius, qui en parle dans son *Conspectus Scriptorum Chemicorum.*
- 1658 :** Edmond *Dickinson*, Médecin de Londres, habile Philosophe, mais seulement en spéculation, et non en pratique, *Tome 3.*
- 1660 :** Jacob *Boehm*, a donné plusieurs écrits fort obscurs, et fort allégoriques, dont on ne peut tirer aucune lumière, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1661 :** Martin *Birrius*, Médecin d'Amsterdam, publie trois Traités du Philalèthe, *Tome 3.*
- 1662 :** Louis de *Comitibus* (de Conti) était habile Philosophe, peut avoir pratiqué, mais sans succès pour le secret Hermétique ; c'est ce qu'en pensait Borrichius, qui l'a connu en Italie. Son Livre est assez estimé. *Tome 3.*
- 1663 :** Athanase *Kircher* Jésuite d'Augsbourg, retiré à Rome, a travaillé sur l'Histoire Naturelle et a fort

- écrit contre la Science Hermétique. Il convient cependant de certains faits, *Tome 3*.
- 1664:** *Salomon de Blauvvenstein, a écrit contre le Père Kircher sur la vérité de la Pierre Philosophale, *Tome 3*.
- 1665:** Herman *Conringius*; grand Médecin, habile Historien, excellent Publiciste, grand ennemi de la Chimie mort en 1681. À écrit sur toutes sortes de sujets, *Tome 3*.
- 1666:** Jean Frédéric *Helvétius* Médecin de La Haye; a fait la transmutation, écrit ensuite son *Vitulus aureus*; travaille et ne trouve pas. *Voyez Tome 2 et Tome 3*.
- 1667:** Jean *Locques* a donné, de bons Éléments de Chimie, une Pyrotechnie estimée qui est seulement en manuscrit; je n'en ai que des Extraits. *Tome 3*.
- 1668:** Robert *Boyle*, Gentilhomme Anglais, qui a donné dans toutes les curiosités de la Chimie, mais non pas du côté de la Science Hermétique, des Chimistes, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1669:** Nicolas le *Fevre* a donné un Traité ou cours de Chimie, travaillé dans de bons principes, les raisonnements en sont fort savants et qui le saurait étudier, y trouverait le Mercure des Philosophes, *Tome 3*.
- 1670:** Jean-Joachim *Becherus*, Artiste habile, a couru toute l'Allemagne et la Hollande, pour faire réussir sa minière d'or, tirée des pierres et du sable; mais à peine l'écouta-t-on, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1671:** Le Sieur d'*Atremont*, Gentilhomme Français, voyage dans le Nord, et fait imprimer en 1672 à Francfort le Tombeau de la Pauvreté réimprimé

- depuis à Paris et à Lyon. Borrichius l'estimait fort peu, *Tome 3*.
- 1672: Jean *Kunkel*, l'un des plus célèbres Artistes de l'Allemagne, qui a trouvé beaucoup de choses utiles et curieuses en Chimie, a toujours beaucoup de réputation, *ci-dessus, et Tome 3*.
- 1674: Gabriel *Clauder* écrit en faveur de la transmutation des métaux contre le Père Kircher; ce n'est point à dire qu'il ait eu le secret; mais il désirait de l'avoir, estimé des uns, méprisé des autres, *Tome 3*.
- 1675: **Olaüs Borrichius*, Danois fort habile, né en 1626, et mort en 1690, célèbre Médecin, curieux Artiste, et l'on ne doute pas qu'il n'ait été Adepté, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1676: Christophe Adolphe *Balduin*, Artiste Allemand, très habile, *Tome 3*.
- 1677: Georges *Morhoffe*, Littérateur très habile, est plutôt regardé comme un Amateur de la Science Hermétique, que comme un Acteur célèbre. Cependant il a donné quelques Traités curieux; mais seulement pour l'Histoire, *Ci-dessus et Tome 3*.
- 1678: *Pantaleon*, espèce de Charlatan selon Becherus, et qui offrait à tous les Princes de l'Europe de grands secrets qu'il n'avait pas. Becher a écrit contre ce Chimiste, dont nous avons quelques Traités. Cependant Borrichius l'estimait fort.
- 1679: **Jacques Tollius*, célèbre Littérateur Hollandais; on croit qu'il a eu quelque portion du secret de la Science Hermétique, sur laquelle il a écrit, *ci-dessus et Tome 3*.
- 1680: Joseph *Borri* né à Milan en 1616, mort en 1695, célèbre Aventurier, de qui nous avons plusieurs

- Traités, et quelques procédés, que l'on vante fort, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1681: Georges *Sthal*, célèbre Chimiste Allemand, a beaucoup écrit; il a donné même quelques préparations de l'or, qui peuvent servir pour la métallique, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1688: Adolphe-Christophe *Benzius*, Philosophe Allemand, *Tome 3.*
- 1690: Jean Conrad *Barchuysen*, Professeur de Chimie à Leyde, s'est appliqué à la Science Hermétique, et ne paraît pas y avoir réussi, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1696: Jacques le *Mort*, célèbre Artiste demeurant à Leyde. *Tome 3.*
- 1704: Jean-Michel *Faustius*, Médecin de Francfort, a donné une assez bonne Édition du Philalèthe, *Tome 3.*
- 1710: Jean Helfrid *Jungken*, Chimiste Allemand, très estimé, *Tome 3.*
- 1711: George Wolfgang *Vvedelius*, habile Littérateur, Chimiste estimé, dont nous avons plusieurs Ouvrages, *Tome 3.*
- 1720: Frédéric *Roth-Scholtzius*, Silésien, qui a publié une Bibliothèque Hermétique, et quelques autres Ouvrages. *Tome 3.*
- 1730: Herman *Boerhave*, célèbre Professeur de Médecine et de Chimie à Leyde, où il a fort brillé, a travaillé beaucoup, et a surtout donné un corps complet de Chimie, *ci-dessus et Tome 3.*
- 1734: Emmanuel *Swedenborg*, excellent Naturaliste, de qui nous avons un Ouvrage fort savant sur la Métallique, *Tome 3.*
- 1737: Jean-Christophe *Kunst*, Philosophe Allemand fort

estimé, qui a donné un Traité sur la dissolution des métaux par un Alkaest particulier, *Tome 3*.

1738: Jean-Henri *Pott*, Philosophe exact et savant, de qui nous avons plusieurs Traités sur le Zinc, les Sels et les métaux, *ci-dessus et Tome 3*.

1739: Matthieu *Dammy*, fils d'un Marbrier de Gênes, se donne le titre de Marquis. Il a demeuré longtemps à Paris, où je l'ai vu ; il fut mis plusieurs fois en prison pour dettes, il en est toujours sorti en payant ; il a donné à Paris une manière particulière de faire une composition de faux marbre. Mais avant que le Sieur Dammy en ait ici donné le secret, j'en ai vu à Vienne en Autriche aux Récollets de cette Ville. Les colonnes de leur Maître-autel sont de ce faux marbre, qui se fait avec du plâtre fin, de la colle forte délayée dans de l'eau, à laquelle on joint les couleurs que l'on veut en poudre. Le Sieur Dammy s'est retiré à Vienne en Autriche vers l'an 1725, il y a épousé une fille de condition ; ce qui ne l'a pas encore empêché d'avoir quelques aventures singulières.

Table des matières

PRÉFACE.....	4
I La philosophie hermétique est la période de la folie et de la sagesse humaine.....	11
II Combien la science hermétique est ancienne.	12
III Les enfants de Noé se partagent les arts et les sciences.....	13
IV La philosophie hermétique chez les Égyptiens...	14
V Histoire d'Hermès ou Mercure Trismégiste...	15
VI Moïse connaît la science hermétique	20
VII Si S. Jean a connu la science hermétique.....	21
VIII La science hermétique à la Chine.....	22
IX Le philosophe Démocrite apprend la science hermétique.....	23
X La science hermétique se perpétue chez les Égyptiens.....	29
XI La science hermétique connue des Grecs.....	31
XII Histoire de Synèse	33
XIII Autres philosophes grecs; décadence de la philosophie hermétique	41
XIV La philosophie méprisée par les Arabes	45
XVI Les Arabes commencent à s'adonner aux sciences.....	47
XVI La science hermétique passe chez les Arabes.	48
XVII Geber écrit sur la science hermétique.....	50
XVIII Analyse des ouvrages de Geber.....	52
XIX La science hermétique continue chez les Arabes	54

XX	Le solitaire Morien apprend, pratique, et enseigne la Philosophie Hermétique	57
XXI	Dans quel temps vivaient Adfar, Morien et Calid	62
XXII	Avicenne pratique la philosophie hermétique ...	64
XXIII	La philosophie hermétique passe chez les Latins	66
XXIV	Roger Bacon est un des premiers qui s'applique à la science hermétique	69
XXV	La science hermétique pratiquée dans les autres pays	74
	<i>Albert Le Grand</i>	75
	<i>S. Thomas d'Aquin</i>	81
	<i>Alain de l'Isle</i>	83
XXVI	Arnauld de Villeneuve	85
XXVII	Raymond Lulle s'applique à la philosophie hermétique	88
XXVIII	Chronologie des voyages de Raymond Lulle ..	108
XXIX	Le pape Jean XXII s'applique à la science hermétique	110
XXX	Jean de Meun écrit sur la science hermétique et la pratique	113
XXXI	Jean de Rupescissa, cordelier, philosophe hermétique	119
XXXII	Nicolas Flamel philosophe hermétique	120
XXXIII	La science hermétique, se perfectionne en Italie et en Angleterre, Jean Cremer s'y applique	127
XXXIV	État de la science hermétique jusqu'au quinzième siècle. Basile Valentin et Isaac Hollandais	132

XXXV	Bernard Trévisan	135
XXXVI	La science hermétique continue dans le même siècle à être cultivée	141
	<i>Jacques Cœur</i>	142
XXXVII	Autres philosophes du XV ^e siècle : Northon, Ripley, le cardinal Cusa et Trithème	150
XXXVIII	Suite de la science hermétique dans le seizième et dix-septième siècle	154
	<i>Jean Aurelio Augurelli</i>	154
	<i>Henri Corneille Agrippa</i>	156
XXXIX	Paracelse	158
	<i>George Agricola</i>	161
XL	Denis Zachaire	162
XLI	Édouard Kelley, Anglais	172
XLII	Suite du XVI ^e siècle	175
	<i>Jean-Baptiste Nazari</i>	175
	<i>Thomas Erastus</i>	177
	<i>Blaise de Vigenère</i>	178
XLIII	État de la science hermétique au XVII ^e siècle ..	180
	<i>Le Cosmopolite</i>	180
	<i>Michel Sendivogius</i>	183
XLIV	Lettre de M. Desnoyers, secrétaire de la Princesse Marie de Gonzague, reine de Pologne, épouse du roi Vladislas	186
XLV	Vita Sendivogii, Poloni nobilis baronis, breviter descripta à quodam germano, olim ejus oratore, patrono, seu causidico	196
XLV	Vie de Sendivogius, baron polonais, décrite par un Allemand qui autrefois avait été son avocat	202
XLVI	Des frères de la Rose-Croix	209

XLVII	La philosophie hermétique continue dans le dix-septième siècle	216
XLVIII	Les Français continuent dans le dix-septième siècle à s'appliquer à la science hermétique. .	219
XLIX	Les Anglais s'appliquent solidement à la science hermétique	224
L	Eyrenée Philalèthe	227
LI	Suite des artistes allemands du dix-septième siècle.....	231
LII	Olaüs Borrichius	235
LIII	Joseph-François Borri	237
LIV	État actuel de la science hermétique	247
	<i>La Science hermétique en Afrique</i>	247
	<i>En Grèce</i>	248
	<i>En Amérique</i>	248
	<i>Dans l'Europe: les Anglais</i>	249
	<i>Les Français</i>	250
	<i>Les Hollandais</i>	252
	<i>Les Allemands</i>	252
	<i>Italiens et Espagnols</i>	253
	Des différentes conditions qui se sont autrefois appliquées à la Science Hermétique	255
	<i>Ecclésiastiques chimistes</i>	256
	<i>Moines chimistes</i>	256
	Chronologie des plus célèbres auteurs de la philosophie hermétique.....	258



© Arbre d'Or, Genève, juillet 2013

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : .

Composition et mise en page: © ARBRE D'OR PRODUCTIONS